

GOVERNMENT OF INDIA
ARCHÆOLOGICAL SURVEY OF INDIA
ARCHÆOLOGICAL
LIBRARY

ACCESSION NO. 31416

CALL No. 913.005/B.I.F.A.O

D.G.A. 79





BULLETIN

DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE
DU CAIRE





MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

BULLETIN

DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE

M. PIERRE JOUGUET

DIRECTEUR DE L'INSTITUT FRANÇAIS DU CAIRE

TOME XXVIII

31416



913.005
B.I.F.A.O.

LE CAIRE

IMPRIMERIE DE L'INSTITUT FRANÇAIS
D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

1929

Tous droits de reproduction réservés



CENTRAL ARCHAEOLOGICAL
LIBRARY NEW DELHI

Acc. No. 3146

Date.... 21. 5. 57

Call No.... 913. 005/D.T.F.A.O





un bien grand abus dans le temple, souvent au dommage des inscriptions. La disparition du groupe   est fâcheuse. Elle ne peut, néanmoins, susciter le doute, car la variante  pour  est fréquente à la basse époque; on la trouve,



Fig. 2.

La publication de Naville montre Imhotep revêtu de la tunique longue et à manches courtes, en tissu transparent, les épaules et le dos couverts de la peau de panthère. Il est coiffé du casque de guerre, — attribut royal, — tandis que le roi porte la perruque ronde.

Il y a là une erreur du dessinateur, qu'une déformation du relief, causée par le martelage, a certainement trompé. Le casque doit être restitué au roi et réciproquement (voir fig. 2)⁽¹⁾.

En 1923, dans la seconde représentation, inédite, du prêtre Imhotep, est sculptée sur la façade de la bibliothèque du temple d'Edfou, à l'entrée de la porte. Le personnage est debout et récite le $\text{𓆎} \text{𓆑} \text{𓆒} \text{𓆓}$, dans la position habituelle, les bras allongés le long du corps, devant Har-Behouditi. Il est vêtu du pagne et de la peau de panthère, insigne de sa fonction. La tête est fortement endommagée par le martelage; c'est à peine si l'on peut retrouver le dessin du nez, de la bouche et du menton. Au-dessus de lui, l'inscription suivante est gravée : $\text{𓆎} \text{𓆑} \text{𓆒} \text{𓆓} \text{𓆔} \text{𓆕} \text{𓆖} \text{𓆗}$ (voir fig. 3⁽²⁾). Le tableau symétrique qui lui fait face, de l'autre côté de la porte, montre Ptolémée IX Évergète II dans le même costume (sauf que le pagne est recouvert de la tunique longue en étoffe légère) et accomplissant le même rite.

Il est sans exemple qu'un prêtre, fût-il de haut rang, ait été admis à l'honneur de figurer, dans une scène liturgique, à la place du roi; c'était là un privilège exclusif. Le bas-relief d'Edfou qui montre Imhotep officiant à côté de Ptolémée, pendant le sacrifice de l'hippopotame, constituait déjà une anomalie troublante et entièrement contraire à la règle toujours observée. Car, si en quelques cas, entre autres dans les représentations de la procession qui se déroulait, à l'occasion de certaines fêtes, sur la terrasse des temples,

quelles M. Sethe s'est livré, concernant l'énigmatique Imhotep⁽¹⁾, et dont une inscription découverte par M. Firth, dans l'enceinte de la pyramide à degrés



Fig. 3.

de Saqqarah, en fournissant une mention de ce personnage contemporaine du roi Zoser⁽²⁾, vient de confirmer pleinement les conclusions.




⁽¹⁾ *Imhotep der Ask'epios der Aegypter.*

⁽²⁾ M. Firth, *Preliminary report on the excavations at Saqqara*, dans les *Ann. du Serv. des An-*

tig., t. XXVI (1926), pl. 1 B, et B. GUNN, *Inscriptions from the Step Pyramid site*, dans les *Ann. du Serv. des Antiq.*, t. XXVI (1926), p. 192-193.

L'existence réelle d'Imhotep, en tant qu'architecte du temple d'Edfou, reconnue par Naville⁽¹⁾ et par G. Bénédite⁽²⁾, fut contestée par H. Brugsch dès 1873⁽³⁾, puis par Lefébure⁽⁴⁾ et, en dernier lieu, par M. Sethe⁽⁵⁾, qui semble n'avoir pas eu connaissance de l'opinion de ses devanciers⁽⁶⁾. Il a établi, de manière certaine, qu'il s'agit d'un architecte contemporain du roi Zoser, de la III^e dynastie⁽⁷⁾, dont la légende s'était emparé, et qui, plus tard, fut divinisé et considéré, pour les besoins de la cause, comme fils de Ptah, le dieu memphite. Le cas n'est pas isolé, nous en connaissons deux autres au moins, se rapportant à Aménophis, fils de Hâpoui, adoré au temple de Deir el-Médineh et dans divers sanctuaires nubiens, et Téos l'Ibis, qui reçut les honneurs divins dans le petit temple, également ptolémaïque, connu de nos jours sous le nom de Qasr el-'Agoûz (قصر العجوز)⁽⁸⁾.

Les Égyptiens ont-ils vu vraiment, dans Imhotep, l'auteur plus ou moins mythique du plan d'après lequel le grand temple d'Edfou aurait été édifié? On le supposerait en lisant la traduction donnée par M. Sethe du texte que nous avons cité en débutant : «Wie es entsprach der Schrift von der Anlage des Horustempels, die der oberste Vorlesepriester Imhotep, der Grosse, der Sohn des Ptah, verfasst hatte»⁽⁹⁾.

Celle-ci contient une erreur du fait de la substitution, dans l'inscription, telle qu'elle est reproduite par M. Sethe, du signe , rendu par «temple d'Horus»⁽¹⁰⁾, à , donné par l'original. Ce dernier hiéroglyphe est une variante ptolémaïque assez commune de , «temple». Il n'est donc point question explicitement du grand sanctuaire consacré à Horus; c'est du temple en général, sans détermination de lieu, qu'il s'agit. La correction à laquelle le texte a été soumis, et dont la raison n'a d'ailleurs pas été donnée, en dénature la teneur, attribuant à Imhotep le rôle précis d'architecte du temple d'Edfou qu'il n'a certainement pas rempli.

⁽¹⁾ *Textes relatifs au mythe d'Horus*, p. 15.

⁽²⁾ *Guide Joanne, Égypte*, t. III, p. 553.

⁽³⁾ *Bau und Maasse des Tempels von Edfu*, dans la *Zeitschrift*, t. X (1872), p. 4.

⁽⁴⁾ *Rites égyptiens*, p. 30.

⁽⁵⁾ *Imhotep der Asklepios der Aegypter*.



⁽⁶⁾ Brugsch a formellement indiqué le rapprochement à faire entre le prêtre Imhotep et

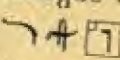

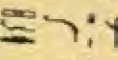








Imhotep-Asclépios, fils de Ptah, *op. cit.*, p. 4.

⁽⁷⁾ K. SETHE, *Imhotep*, p. 11 et suiv.


⁽⁸⁾ K. SETHE, *op. cit.*, p. 9, et D. MALLEY, *Le Kasr el-Agoûz (Mémoires de l'Inst. franç., t. XI)*, p. 7 et suiv.

⁽⁹⁾ *Op. cit.*, p. 16.

⁽¹⁰⁾ Ce qui n'est pas exact :  signifie Râ; Horus s'écrit .

Le catalogue de la bibliothèque du temple d'Edfou mentionne un traité intitulé  . Brugsch l'a judicieusement rapproché de notre         


le nom d'Imhotep, sur le socle de statue trouvé à Saqqarah⁽¹⁾, près de la pyramide de Zoser, rentre dans la donnée de cette tradition. La pierre calibrée, en effet, était utilisée avec parcimonie avant la III^e dynastie. Son emploi généralisé date du temps où Imhotep semble avoir dirigé les travaux royaux. On sait quel parti admirable en fut tiré. L'architecte de Zoser réalisa-t-il vraiment l'invention qu'on lui attribue ou sa mémoire bénéficia-t-elle de l'éclat d'un effort collectif? Il y a peu de chances qu'on le sache jamais. La beauté de la pyramide à degrés et de ses dépendances marque en tout cas un progrès indéniable sur le passé. Elle n'a pu manquer de frapper l'imagination des anciens et de favoriser l'éclosion de légendes, dont il est difficile, maintenant, d'isoler le faux du réel.

Quoi qu'il en soit de la véracité matérielle de la tradition, ce que nous en savons me paraît justifier l'interprétation que j'ai cru pouvoir donner de . Le livre dont Imhotep passait pour être l'auteur n'avait pas de rapport direct avec le temple d'Edfou. Il fixait les règles générales de l'architecture religieuse dans l'ordre technique et rituel. Les Égyptiens n'ont pu croire, si portés qu'ils fussent au merveilleux, qu'Imhotep eût conçu, quelque trente siècles à l'avance, le plan du sanctuaire d'Horus tel que les Ptolémées l'ont édifié. Ils n'ignoraient pas, car ils en avaient sous les yeux le témoignage constant, combien il différait, par la clarté de son ordonnance et la cohésion de ses éléments, de ceux que leurs prédécesseurs avaient bâtis. La disposition de la partie du monument constituant le lieu saint proprement dit, l'appartement privé du dieu et de ses parèdres, s'inspire, il est vrai, d'une formule directive dont l'influence est également appréciable dans le plan des temples antérieurs. C'est probablement cet aménagement, observé avec plus ou moins de rigueur au cours des âges, que le livre attribué à Imhotep avait prescrit. Ptolémée X constate donc simplement, en faisant allusion à celui-ci, qu'il s'est montré respectueux de la tradition.

Il est question encore du même livre, ainsi que le remarque à juste titre M. Sethe, dans un autre passage de l'inscription précitée. La copie dont M. Sethe s'est servi, d'après J. de Rougé⁽²⁾, étant incomplète, je reproduis ici




⁽¹⁾ B. GUNN, *Inscr. from the Step Pyramid site*, p. 192-193, fig. 10 et pl. I.

⁽²⁾ *Inscriptions et notices recueillies à Edfou*, t. II, pl. LXXXIX-XC.







la mienne. Le discours, comme précédemment, est mis dans la bouche d'Horus. Le dieu, après avoir parlé du pronaos construit par Évergète II, énumère les travaux entrepris dans le temple par Ptolémée X :  il a fait une cour avec des colonnes à son côté⁽¹⁾ et un pylône devant elle, qui fend le ciel⁽²⁾; il a enclos leur⁽³⁾ couloir⁽⁴⁾ d'un mur en forme de quadrilatère, en [belle pierre de grès], disposant leur plan au lieu où ils sont comme les avaient commencés les ancêtres, comme il est au grand plan de ce livre descendu du ciel au nord de Memphis.

M. Sethe considère que ce livre était probablement lu pendant la « fête de la vaillance », le 21 Méchir, parce qu'Imhotep figure dans le tableau du temple d'Edfou reproduisant un épisode de cette cérémonie⁽⁵⁾. Il est impossible de





⁽¹⁾ Il s'agit du péristyle qui occupe trois des côtés de la cour.

⁽²⁾  = . Cf. l'image analogue employée à propos des deux obélisques du temple, qui  (Bavescu, *Über eine neue Bauurkunde von Edfu*, dans la *Zeits.*, t. XIII [1875], pl. II, l. 34).



⁽³⁾ Le pronom se rapporte à la cour et au pronaos, mentionné auparavant.





⁽⁴⁾ H. Brugsch (*op. cit.*, p. 120) attribue à  le sens de « péristyle ». Il convient en effet à la galerie couverte qui occupe la cour sur trois de ses faces; mais ce n'est pas là, certainement, sa valeur réelle. Le même mot, suivi de l'épithète  :  (E. von BERGMANN, *Hierogl. Inschrift.*, pl. LXIII, l. 3), ou combiné avec elle,  (J. DUMICHEN, *Altägypt. Tempelinschrift.*, t. I, pl. XCIX), ou, enfin, accompagné de  :  (H. BAVESCU, *op. cit.*, p. 117), désigne, à Edfou, le couloir de ronde inclus entre le mur d'enceinte et le bâtiment principal du temple (Naos et Pronaos).

Bulletin, t. XXVIII.

Il a une affinité évidente avec le verbe  « circular, parcourir, faire le tour ». Étymologiquement,  doit signifier « ce qui entoure ». La distinction qui est faite entre le nom du péristyle de la cour et celui du couloir de ronde n'est pas fondamentale. Elle marque simplement, au point de vue rituel, le caractère particulier de l'un et de l'autre. Le premier, annexé à la cour, était livré, de même que celle-ci, au libre accès de la foule dans des cas déterminés, et, pour cette raison, ce n'était pas un lieu pur au sens absolu du terme. Le couloir de ronde, au contraire, faisait partie intégrante du temple proprement dit. Il était interdit au populaire. Les prêtres seuls y pénétraient dans l'exercice de leur ministère et on l'utilisait pour certaines cérémonies, entre autres la procession de la barque de Sokaris (cf. DUMICHEN, *Altägypt. Tempelinschrift.*, t. I, pl. LXXXII, 13), d'où la qualification de « pur », , qui lui était conférée. La définition « der Umgang (als Raum im Tempel) » donnée par le *Wörterbuch* de MM. Erman et Grapow (t. I, p. 548) pour  (l'autre forme n'est pas citée) est insuffisante.

⁽⁵⁾ *Imhotep*, p. 17 et suiv.

se rallier à son opinion. Les paroles prononcées par le ou les officiants sont habituellement inscrites dans leur voisinage. C'est ce qui a lieu dans toutes les scènes du *Mythe d'Horus*, dont cette représentation fait partie. Un texte de quinze lignes est gravé à sa suite. Il comprend deux sections : l'une a trait au dépeçage de l'effigie de l'hippopotame, l'autre au gavage de l'oiseau . La première, qui seule nous intéresse, débute par un chant de victoire; puis l'animal typhonien est amené et mis en pièces par le sacrificateur, et l'on ajoute :  ⁽¹⁾ « le lecteur en chef lui ⁽²⁾ chante ce livre le 21 Méchir ». Enfin, le sacrifice consommé, les prophètes et les divins pères entonnent en chœur un hymne d'allégresse : « Réjouissez-vous, femmes de Mendès! Horus a abattu ses ennemis; soyez joyeux, habitants d'Edfou! Har-Behouditi, dieu grand, seigneur du ciel, a abattu cet ennemi de son père Osiris. . . . » ⁽³⁾.

Tout cela est très clair. « Ce livre » est sans nul doute la formule prononcée en l'honneur du vainqueur de l'adversaire défait, par quoi débute l'inscription. L'adjectif démonstratif  ne peut se rapporter qu'au texte précédent  et nullement au « livre descendu du ciel au nord de Memphis », ou  , dont on ne trouve la mention dans aucun passage du *Mythe d'Horus*, mais seulement dans l'inscription dédicatoire du mur d'enceinte. Il est au reste invraisemblable que l'on ait récité, à l'occasion d'une fête commémorant le triomphe d'Horus, un traité relatif à l'aménagement du plan des temples.

É. CHASSINAT.

⁽¹⁾ Éd. NAVILLE, *Textes relatifs au mythe d'Horus*, pl. XI, l. 10.

⁽²⁾ La forme pronominale  s'applique à

l'hippopotame.

⁽³⁾ Éd. NAVILLE, *op. cit.*, pl. XI, l. 11 et suiv.

PAPYRUS GRAUX N^{os} 3 À 8
ET PAPYRUS DU CAIRE N^o 49427
ADDITIONS ET CORRECTIONS⁽¹⁾

PAR

M. HENRI HENNE.

I. — SUR LE SENS DES MOTS ΠΡΟΒΑΤΟΚΤΗΝΟΤΡÓΦΟΣ ET ΠΟΙΜÍN
DANS CERTAINS PAP. RYLANDS (CF. PAGE 4).

La publication de nouveaux fascicules de PREISIGKE, *Wörterbuch*, m'a amené à réviser mon commentaire.

En soi *προβατοκτηνοτρόφος*, comme les mots de formation analogue (*βοφορβός*, etc.), peut désigner aussi bien l'éleveur que le gardien⁽²⁾. En fait, les *προβατοκτηνοτρόφοι* des papyrus ne sont jamais des bergers (*ποιμένες*).

Mais comment résoudre la contradiction entre *P. Ryl.*, n^{os} 143 et 147⁽³⁾ : pourquoi Séràs, fils de Paès, appelé *προβατοκτηνοτρόφος* au n^o 143 (38 après J.-C.) est-il appelé *ποιμήν* au n^o 147 (39 après J.-C.) en même temps que Darès, fils de Ptolémée, et Orseus, fils d'Héraclios? On pourrait donner ici à *ποιμήν* le sens de petit éleveur de moutons : mais dans les autres *Pap. Ryl.* de la même série, jamais *ποιμήν* ne paraît avoir ce sens; même au n^o 141 (37

⁽¹⁾ Voir *Bulletin*, t. XXVII, p. 1-19, 21-22.

⁽²⁾ Cf. *βοφορβός* dans HONKAR, et vraisemblablement dans *B. G. U.*, 757.

⁽³⁾ Ces deux textes, comme plusieurs de leurs voisins, sont des plaintes pour dégâts causés par

des moutons. — Ils appartiennent à une série (n^{os} 124-152; cf. aussi n^o 229 et suiv.) de même époque (début de l'époque romaine) et de même origine (Evhémérie).

après J.-C.) où nous voyons un certain Pétermouthis en discussion avec deux *ποιμένες*, à qui il réclame de l'argent pour des dégâts causés par leurs moutons, rien ne permet de conclure que ces derniers — quel que soit l'aspect juridique de la question — n'en sont pas les gardiens⁽¹⁾.

Il faudrait donc admettre que, dans *P. Ryl.*, n° 147, plainte déposée et peut-être écrite, remarquons-le, par un *nomographe*, contre trois *ποιμένες*, ceux-ci sont bien des bergers, si l'un d'eux n'était qualifié de *προδατοκτηνοτρόφος* un an auparavant. Cette difficulté peut être levée si l'on suppose que dans *P. Ryl.*, n° 143 il faut lire *Σερᾶς Παῖδους προδατοκτηνοτρόφου* (et non *-τρόφος*). Séràs, encore jeune, servirait de berger à son père. Comparez en effet le n° 152 (42 après J.-C.), plainte contre les bergers d'Ophélion, et ses fils Papontôs et Ophélion. Cet Ophélion, d'ailleurs, est probablement le même que le personnage mentionné au n° 229 (38 après J.-C.), en même temps qu'un certain Héraclios, *προδατοκτηνοτρόφος*. Et cet Héraclios, à son tour est peut-être bien le père du berger Orseus, le compagnon de notre Séràs. Ainsi Orseus, lui aussi, garderait les moutons de son père. Je me demande aussi si le Séràs mentionné *P. Ryl.*, p. 381 (= *P. London*, 893; III, p. XLIII : 40 après J.-C.) n'est pas identique au nôtre : car ce papyrus de Londres fait partie de la même correspondance que le n° 229, et il y est question de l'épistate Gaius Julius Pholus, à qui, précisément, est adressée la plainte de l'an 39 (n° 147)⁽²⁾. Enfin Darès, le troisième délinquant, pourrait bien, tout comme les deux autres, garder les moutons de son père; car il est remarquable, en définitive, que, dans la plainte du n° 147, contrairement à ce qui se passe ailleurs (n° 132 et 142), le nom des bergers soit donné — avec leur filiation, — mais non celui de leur maître⁽³⁾. Ne serait-ce pas que les maîtres sont ici les

⁽¹⁾ Les exemples que SAN NICOLÒ, *loc. cit.*, tire des papyrus en faveur du sens : petit propriétaire, ne sont pas absolument probants, et lui-même ne se prononce pas. — Rostovtzeff, d'autre part, *loc. cit.*, ne donne aucune référence. Peut-être pense-t-il à certains textes de *Pap. Tebtunis*, III, encore inédit. — Dans les deux cas, il s'agit de l'époque ptolémaïque.

Il est certain, en revanche, que *ποιμήν* désigne parfois à l'époque romaine le *μισθωτής*

προβάτων. Ce sens ne figure pas dans PREISIGKE, *W. B.*

⁽²⁾ Il est regrettable que la ligne 14 de ce papyrus de Londres n'ait pu être entièrement déchiffrée.

⁽³⁾ Aux n° 132 et 142, le nom des bergers n'est pas donné; mais seulement celui des maîtres. En revanche, au n° 142, on mentionne soigneusement, nous venons de le voir, le nom des fils du maître, également délinquants.

pères⁽¹⁾ des délinquants? — Cette hypothèse aurait l'avantage, dans tous ces papyrus de même nature, de même époque, et de même origine, de laisser le même sens — le sens usuel — aussi bien à *ποιμήν* qu'à *προβατοκτηνοτρόφος*⁽²⁾.

II. — SUR LE TEXTE DE P. GRAUX, N° 6 (PAGE 12).

Je me demande si ll. 12 et suiv., il ne faut pas lire : *τῇ ἰσιδώρᾳ ἢ [τῷ δεῖνᾳ]* ἢ *τῷ ἀπὸ αὐτῶν προ[φαν]ησομένῳ*, que l'on pourrait comprendre : « ou à celui qui se présentera à leur place de leur part (ou, peut-être : qu'ils indiqueront d'avance) ». — Quel est maintenant le personnage dont le nom figure dans la première lacune [*τῷ δεῖνᾳ*]? Il semble qu'il doive être nommé plus haut. Tout s'arrangerait si l. 8 il y avait *ἰσιδώρᾳ Διδύμου διὰ []-ώρου τοῦ Πανωνεσι*, etc. Et l'on comprendrait ainsi ll. 28-29, l'apparition d'un troisième personnage : *ἰσιδώρᾳ Διδύμου διὰ Ὠρίωνος ἀπέχω*, etc. Cet Horion serait le *ἀπὸ αὐτῶν προφανησόμενος*.

Je dois toutefois faire remarquer, 1° que ll. 5 et seq., je n'arrive pas, non plus que M. Jouguet, à lire *διὰ*, etc.; 2° que GRENFELL-HUNT ne traduisent pas comme moi *ἀπὸ αὐτῶν (προ)φανησόμενος*. Cf. *P. Oxy.*, VIII, 1118 (qui m'a donné l'idée de cette restitution) : il s'agit d'un ordre de *μετάδοσις* (adressé par l'archidicaste au stratège) *ἢ τῷ δεῖνᾳ ἢ τῷ δεῖνᾳ διὰ τοῦ ἀπὸ αὐτῶν φανησομένου*. G. H. traduisent l'ensemble ainsi : « to the one of them who may be found ». — Cette traduction ne conviendrait pas à *P. Graux*, n° 6; l'expression *ἢ τῷ ἀπὸ αὐτῶν*, etc., ainsi rendue, serait un pléonasme. Je crois qu'il faut comprendre, même dans *P. Oxy.* : à un tel, ou un tel, ou à telle personne (laquelle peut être différente pour chacun d'eux) qui se présentera de leur part (cf. ci-dessus). — Mais il faut convenir aussi que l'on attendrait plus simplement *ἢ τῷ παρ' αὐτῶν*.

Quoi qu'il en soit, si l'on admet cette hypothèse, la traduction de *P. Graux* devra être modifiée en conséquence; ainsi que le commentaire des lignes 12/13; et le second paragraphe du commentaire des lignes 28 et seq. Plus

⁽¹⁾ Dans un papyrus de Philadelphie, inédit, du Musée du Caire (*Journal d'entrée*, n° 49286), une déclaration de bétail se termine par cette mention : *ὧν ποιμήν(η)ν ἴστων ὁ υἱός μου*.

⁽²⁾ Une détermination plus précise du sens de *προβατοκτηνοτρόφος* serait souhaitable; mais je ne puis même aborder ce sujet ici.

précisément, ce paragraphe n'a plus sa raison d'être; mais la difficulté indiquée au premier paragraphe me paraît subsister : là encore, il appartient aux juristes de la résoudre.

III. — SUR LE COMMENTAIRE DE P. GRAUX N° 8 (PAGE 18).

Je n'ai pu malheureusement consulter les travaux de WESTERMANN, *Classical Philology*, XVI et seq. (cités *J. E. A.*, 1925, p. 176, n. 1) sur le sens du mot ἄσροχος dans les papyrus. Cf. *R. E. G.*, 1923, p. 91.

IV. — SUR LA DATE DU PAP. DU MUSÉE DU CAIRE (PAGE 21).

L'an 7 de Commode n'a pu exister (cf. WILCKEN, *Grundzüge*, p. LVIII). Après vérification sur l'original, je crois qu'il faut lire (ἔτους) λγ̃ Αὐρηλίου Κομμόδου, etc. La date est donc : 5 février 193 après J.-C. La nouvelle de la mort de Commode (31 décembre 192) ne devait pas être encore parvenue à Théadelphie.

V. — ADDITIONS ET CORRECTIONS DIVERSES.

P. 2, l. 16 du texte grec : lire χοίαχ. — P. 3, note 4 : lire b;st. — P. 4, l. 2 : lire *P. Ryl.*, n° 132; l. 13 : lire ὑοφορβός. — P. 6, l. 17 du texte grec : lire ἀξιῶ (de même, p. 7, av.-dern. ligne); l. 20 : lire (ἔτους). — P. 8, n. 5 et 6 : quand je dis les deux formules, j'entends, 1° la formule relative au καταχωρισμός, 2° celle qui introduit la demande d'enquête ou d'arrestation, que l'accusé soit ou non connu, et quelle que soit sa teneur. Ainsi, dans l'exemple cité note 5, il s'agit d'une demande d'enquête : s'il est vrai que le plaignant veut y procéder lui-même, ce ne sera jamais que par délégation des autorités (cf. TAUBENSCHLAG, *loc. cit.*). C'est donc bien, à côté de la demande destinée à réserver les droits ultérieurs, une demande d'intervention immédiate des autorités. — P. 12, date : 147. — P. 13, l. 15 du texte grec : lire Ἀντωνίου. — P. 23, l. 15 : lire *P. Ryl.*, n° 124-152; l. 19 : lire διαπράξαντας.

H. HENNE.

QUELQUES TEXTES ÉPIGRAPHIQUES INÉDITS DU CAIRE

PAR

M. JEAN DAVID WEILL.

A l'est de la Mosquée d'al Mu'ayyad⁽¹⁾, devant la Mosquée d'al Šâlih Talâtî, prenons la rue Qaṣabat Riḍwân au milieu des échoppes, où travaillent en plein vent les petits artisans : fabricants de tentes aux coloris éclatants parmi l'ombre et le soleil alternés. La voie se rétrécit bientôt pour former la rue des fabricants de tentes (Chârî' al Khayâmîya).

Pen après la Mosquée al Khayâmîya, sur le côté gauche de la voie débouche le Darb al Insîya. Suivons cette étroite ruelle jusqu'au coude qu'elle forme avec la rue de la Zâwiya (Zuqâq al Zâwiya)⁽²⁾.

A quelques mètres à droite s'élève un petit bâtiment peu remarquable d'aspect.

Une porte de bois, dont le seuil est au-dessous du niveau de la rue, signale son entrée; c'est la Zâwiyat al Ḥuṣarî⁽³⁾. En ouvrant la porte, nous apercevons une petite cour en partie couverte : entre quelques colonnes, un mihrâb très fruste indique la direction de la Mecque. Ce petit monument n'a d'autre intérêt que les quatre inscriptions qui y sont conservées : à l'extérieur, l'acte de waqf de la dame Farḥa (n° 1); à l'intérieur, les inscriptions funéraires de la dame Farḥa et de Muḥammad Nâsir al dîn (n° 2), de Saif al dîn Baktîmur (n° 3), et de la martyre Ghazâl (n° 4).

⁽¹⁾ *Plan de la Moudiriya* : carreaux K et L-13 et 14; *BRÜCKER, Plan du Caire* : carreaux E-4 et 5.

⁽²⁾ ALI PACHA MURÂBAK, t. VI, p. 101.

⁽³⁾ *Comité de Conservation des Monuments de*

l'Art arabe, fasc. XXI, p. 48 et 55; fasc. XXIII, p. 41. Le nom de la zâwiya est sans doute d'origine récente, car le cheikh chargé de sa garde se nomme Ḥasanain al Ḥuṣarî et celui qui l'a précédé était Cheikh Maḥmûd Ya'qûb al Ḥuṣarî.

INSCRIPTION N° 1.

A 3 mètres environ du sol, une plaque de calcaire portant des traces de peinture noire et rouge est encastrée dans le mur, extérieurement, à gauche de la porte (cf. pl. I). Cinq lignes en naskhi mamlûk, caractères moyens, quelques points. Dimensions 0 m. 32 × 0 m. 32.

(1) بسمه أمرت بإنشاء هذا المسجد المبارك الست فرحة وأوقعت له (3) ملك (sic) في الصالحية وملك (sic) في اليانسية في حارة (4) الودان وعلو⁽¹⁾ فوق المسجد لمن يقرأ **بسم الله** (5) ملعون ابن ملعون من يغيره توفت في شوال سنة تسع وأربعين وسبعمائة⁽²⁾

Au nom de Dieu clément, miséricordieux ! A ordonné la construction de cette mosquée bénie la dame Farha; elle a constitué waqf en sa faveur un bien-fonds dans la Şâlihîya et un bien-fonds dans la Yânisîya dans la Hârat al Waddân, ainsi que l'étage situé au-dessus de la mosquée pour (le salaire de) celui qui lira le Coran.

Maudit, fils de maudit soit quiconque altérera (ces clauses). Elle mourut en Chawwâl de l'an 749 (janvier 1349).

Avant de passer au bref commentaire de ce texte, qu'il me soit permis de remercier M. Wiet, qui avec la bienveillance à laquelle il m'a accoutumé m'a communiqué les copies des inscriptions ainsi que quelques notes prises sur place par van Berchem, lors de son dernier voyage en Égypte en 1914; il y a joint ses notes personnelles, qui m'ont été d'un secours également précieux.

Comme l'a signalé l'illustre orientaliste suisse, cet acte de waqf est rédigé en langue vulgaire, caractéristique de cette époque : on remarque des fautes grammaticales : **ملك** pour **ملكك**. Quant au verbe qui suit *li-man yaqrâ*, le texte porte **يقرأ**. Faut-il lire : **ويكرو**? Cette lecture, qui paraît acceptable, ne me satisfait pas complètement.

La fin du groupe paraît devoir être lue : **للسبيل ماء**, mais, par suite de l'incertitude du premier mot, il peut y avoir plusieurs interprétations :

a) **للسبيل (1) ماء** « celui qui manœvrera pour la fontaine l'eau », mais il faut ajouter un *alif* à **للسبيل**;

⁽¹⁾ Sur **علو** qui s'oppose à **سفل**, cf. *C. I. A., Égypte*, t. I, p. 40, *Titres de propriété*.

⁽²⁾ Je dois la connaissance de cette inscrip-

tion à la complaisance de Abd el Azim effendi, bibliothécaire du Musée arabe, dont le concours m'a été précieux à maintes reprises.

b) للسبيل لباء « celui qui manœuvrera à la fontaine pour (fournir de) l'eau »;

c) M. Wiet me suggère une troisième interprétation : السبيل⁽¹⁾ aurait pour lui le sens de « gratuitement » : « celui qui devra fournir de l'eau gratuitement ».

INSCRIPTION N° 2.

Pénétrons dans le sanctuaire par la petite porte de bois que nous venons d'indiquer; à gauche de la porte se dresse un tombeau de pierre autour duquel court sur un *tabût* de bois très simple orné de panneaux géométriques, l'inscription suivante : Un des grands côtés portant le début du texte a disparu; sur le petit côté, en naskhi mamlûk à caractères moyens, avec des points diacritiques, une bande de 0 m. 96 × 0 m. 15 sur laquelle on lit une ligne d'écriture : *Coran*, 11 verset du Trône (256), depuis ما في الارض jusqu'à أيدىهم; sur le grand côté (1 m. 02 × 0 m. 15), suite du même verset jusqu'à la fin en caractères identiques; sur le troisième côté, en caractères analogues mais plus petits que les précédents, deux lignes de caractères en naskhi mamlûk avec points diacritiques (cf. pl. II)⁽²⁾.

(1) هذا ضريح الست فرحة توفت إلى رجة الله عاشر شوال سنة تسعة وأربعين وسبعائة

(2) هذا ضريح ناصر الدين محمد توفى عاشر رجب الغرد سنة تسعة وأربعين وسبعائة

(1) Ceci est le tombeau de la dame Farha décédée en la miséricorde de Dieu le 10 Ghawwâl de l'an 749 (31 janvier 1349).

(2) Ceci est le tombeau de Nâsir al dîn⁽³⁾ Muḥammad mort le 10 Radjab l'unique de l'an 749 (4 octobre 1348).

⁽¹⁾ Sur *sabil*, cf. C. I. A., *Égypte*, t. I, p. 230; GOLDZIMER, *Muhammedanische Studien*, t. II, p. 391, n° 2.

Ces actes de waqf commencent souvent par ces trois verbes : وقف وسيل وتصدق; on peut les traduire : « il a constitué waqf (immobilisé), consacré à un usage pieux et donné dans un but charitable, en aumône ».

⁽²⁾ Seule la partie historique de l'inscription

Bulletin, t. XXVIII.

est reproduite sur la planche.

⁽³⁾ Il me paraît téméraire de vouloir rapprocher Nâsir al dîn Muḥammad d'un certain Nâsir al dîn émîr Akhûr dont la mère fut enterrée le 25 Ghawwâl 733 (juillet 1332) dans une *zawiya* du Darb al Dâli Husain. Le *tabût* de son tombeau est conservé au Musée arabe (Herz, *Descriptive Catalogue of the objects exhibited in the National Museum of Arab Art*, p. 100).

Qui sont ces deux personnages tombés dans l'oubli ?

Le nom de la dame Farḥa n'est parvenu jusqu'à nous que grâce à son don généreux ! Est-ce seulement la peste horrible de 749⁽¹⁾ qui, les enlevant tous deux à quelques semaines de distance, les fit réunir en un même tombeau ?

D'ailleurs un troisième personnage aussi peu connu que les deux autres repose dans le même édifice.

INSCRIPTION N° 3.

Au ras de terre sur une bande de pierre de 0 m. 91 × 0 m. 23, une ligne d'écriture en naskhi mamlûk, caractères moyens en relief arrondi, avec peu de points, permet de lire le texte suivant (cf. pl. II) :

(1) هذا قبر سيف الدين بكتمر السلحدار البهادرى توفى في صفر سنة (?) ثمان (?) وفلاذيين (?)

Ceci est le tombeau de Saif al dîn Baktimur al Silahdâr⁽²⁾ al Bahâduri, qui mourut en Safar de l'an (?) 38(?).

⁽¹⁾ Le fait le plus digne d'intérêt est la date de mort de la dame Farḥa et de Nâsir al dîn Muḥammad. D'après les *Iyâs*, t. I, p. 190, 191 : « Parmi les événements de cette année 749 la peste s'abattit sur l'Égypte et s'étendit à tout le pays; on sortait chaque jour du Caire plus de 20.000 cadavres et la violence du fléau redoubla dans les mois de Cha'bân et de Ramaḡân. Le nombre de morts atteignit en ces deux mois 900.000 hommes; on n'avait jamais entendu parler d'un fléau semblable à cette peste au sein de l'Islam. » Faut-il voir là, comme le suggère M. Wiet, la raison des fautes de graphie nombreuses dans les inscriptions de la zâwiya qui seraient dues à la mauvaise qualité des ouvriers, les bons sculpteurs étant devenus rares en cette époque de calamité ?

C'est la fameuse peste noire qui, venant d'Égypte et de Syrie, se propagea de 1347 à 1351 en Europe; on l'appela en Italie peste de Flo-

rence à cause de la violence avec laquelle elle se manifesta dans cette ville. On dit qu'en Europe elle tua un tiers de la population. Des calculs plus modérés fixent le chiffre à 25 millions d'hommes (cf. introduction du *Décameron* et continuateur de Nangis).

⁽²⁾ Ibn Iyâs (t. I, p. 127, 144), Maqrîzî (*Quatrième, Sultans Mamluks*, t. II, p. 153, 163, 200, 211, 240), l'auteur anonyme publié par Zettersteen (*Beiträge zur Geschichte der Mamluken Sultanen*, p. 2, 24, 37, 43, 47, 48, 55, 64, 79, 80, 84, 129) et Abû'l-Mahâsin (*al-Manhal al-sâfi*, Bibliothèque Royale, ms. V 162 Ta'rikh 1112, t. I, feuillet 349) citent un émir Saif al dîn Baktimur al Silahdâr, mamlûk de Malik al Zâhir Baibars, qui mourut en Chawwâl 703; mais il semble hasardeux de vouloir identifier ces deux personnages, la date de mort mentionnée dans les textes ne correspondant pas avec celle, probable, de l'inscription n° 3.

Les trois derniers mots sont douteux, car l'écriture est fort effacée.

Le seul intérêt de cette inscription réside en ce fait que van Berchem signale dans ses notes : la rareté du relatif *al bahādurt*, qui ne se retrouve d'ailleurs dans aucune inscription du *Corpus*.

INSCRIPTION N° 4.

A côté du tombeau, à terre, gît un parallélépipède rectangle de pierre de 0 m. 66 × 0 m. 16 dont une des faces porte en caractères naskhi moyens, analogues à ceux de l'inscription précédente, peu de points diacritiques, une ligne d'écriture (cf. pl. III, a).

(1) هذا قبر الشهيدة غزال في شهر ذي الحجة سنة تسع وثلاثين وسبعمائة

Ceci est le tombeau de la martyre Ghazāl, (décédée) au mois de Dhū'l-Hijjdja de l'an 739 (juin-juillet 1339).

A noter dans cette inscription l'absence du verbe ainsi que le nom de femme Ghazāl⁽¹⁾ assez rare.

Ces trois personnages nous restent aussi inconnus que la dame Farḥa.

Quant à l'acte de waqf (inscription n° 1), il paraît intéressant de le rapprocher d'un texte inédit du Musée arabe (ci-dessous, n° 5), analogue au point de vue du style et de la graphie, qui mentionne, lui aussi, la Yānisiya.

INSCRIPTION N° 5.

Sur une planche de 1 m. 09 × 0 m. 23, deux lignes en naskhi mamlūk, caractères moyens, points diacritiques nombreux. De la troisième ligne qui manque on aperçoit seulement à la fin de la ligne les lettres بع, qui suffisent à nous indiquer que le texte mentionnait la date de l'acte (cf. pl. III, b).

(1) وقف كُتُشيعا الغنيه جميع الدار باليانسية بقرب بئر الست على قارئ المصحف إماماً

⁽¹⁾ L'ai trouvé pourtant une dame Ghazāl préposée à l'entretien des calames et des encriers

du calife; elle édifia en 536 une mosquée voisine de la grande Qarāfa (*Khūṭa*, II, p. 449).

مدرسة المهندارية على يمينه المحراب ملاصق (٢) المحيط مرتين في اليوم قبل إقامة صلاتي الحج
والعصر على السمع حزباً من القرآن والإخلاص إلى الغائبة وآخر سورة البقرة (sic)

Kumuchbughâ le juriste a constitué waqf l'ensemble de la maison (située) dans la Yâ-nisiya, auprès du puits de la Dame, en faveur de celui qui lira le Coran (remplissant les fonctions d'imâm au Collège Mihmandâriya; (il se placera) à la droite du mihrâb attendant au mur, deux fois par jour, avant les deux prières de l'aube et de l'après-midi à (la lueur de) la bougie, (et lira) une soixantième partie du Coran ainsi que (la sourate) al Iklâs⁽¹⁾ jusqu'à la Fâtiha⁽²⁾ et à la fin de la sourate al Baqara⁽³⁾.

L'inscription est rédigée en un style lourd et embarrassé : «إماما», en tant qu'imâm, en qualité d'imâm», est peu habituel, quoique correct.

L'emploi trois fois répété de la même préposition dans trois sens différents est maladroit, s'il est admissible grammaticalement :

على قاري... على يمينه المحراب... على السمع حزباً

Quant au sculpteur, il a à son actif une faute : بقرة au lieu de بقرة.

Comme dans la première inscription, la personnalité du généreux donateur nous est demeurée inconnue. Kumuchbughâ est un nom turc qui signifie «taureau d'argent» et assez fréquent à l'époque mamluke⁽⁴⁾.

LES NOMS DE LIEUX.

L'identification des rues et quartiers mentionnés dans les actes de waqf a été, au contraire, assez facile : les auteurs anciens citent à plusieurs reprises la Şâlihîya et la Yâ-nisiya sous le nom de Hârat Şâlihîya, Hârat Yâ-nisiya.

⁽¹⁾ Sourate cxxii.

⁽²⁾ Sourate i.

⁽³⁾ Sourate ii.

⁽⁴⁾ Ibn Iyâs cite plusieurs personnages de ce nom sans qu'aucun soit qualifié de l'épithète d'al faqih «le juriste» qui permette de l'identifier avec Kumuchbughâ al faqih.

Abû'l-Mahâsin (*al Manhal al safi*, Bibliothèque Royale, ms. V 162, t. III, feuillet 60) cite un émir Saif al din Kumuchbughâ ibn 'Abd Allah

ibn Hadjdj al Zâhiri. Émir de 10 et chambellan sous Malik al Achraf Barsbây qui le gratifia d'une robe d'honneur, il était versé dans la science, savait par cœur le Coran et excellait dans la calligraphie; il mourut assassiné en l'an 830. Les études qu'il avait faites et qui devaient le faire distinguer au milieu des mamluks, gens grossiers et illettrés pour la plupart, auraient peut-être pu lui valoir l'épithète de al faqih «le juriste» par laquelle le désigne notre texte.

Pourtant dans les deux inscriptions elles ne sont pas précédées du mot *hâra*⁽¹⁾, ce qui semble indiquer qu'à leur époque, ces *hâra* ou «quartiers» s'étaient divisés pour former d'autres *hâra* plus petites; d'autant plus que nous avons dans la première inscription *fil Yânisiya fi hârat al Waddân*.

La Yânisiya doit donc contenir plusieurs *hâra* ou pâtés de maisons séparés par des *chârî*; on peut en déduire qu'il doit en être de même pour la *Šâlihiya*⁽²⁾.

Maqrîzî nous dit que ce «quartier» tire son nom du vizir fatimide Malik Šâlih Talât' ibn Ruzîk⁽³⁾. Il se divisait en deux parties, petite et grande *Šâlihiya* qui s'étendaient depuis le Machhad Husain⁽⁴⁾ et la place d'Aidamurî⁽⁵⁾ jusqu'à la Barqîya⁽⁶⁾. Ce quartier, qui comptait parmi les plus importants de la ville, tombait déjà en ruine⁽⁷⁾ à l'époque de Maqrîzî. Grâce aux quelques monuments qui subsistent encore, nous pouvons retrouver avec une certaine précision quelle fut sa situation. Limité au sud par le Machhad Husain, il s'étendait au nord jusqu'à la Hârat Qaşr al Chauk actuelle, tandis qu'à l'est il atteignait le lieu dit aujourd'hui Bâb al Ghurayyib. Cette porte occupe en effet l'emplacement de la porte Barqîya et marque l'extrême est du quartier (cf. *Plan de la Moudiriya*, carreaux M et N, B et R, et BEDEKER, *Plan du Caire*, carreaux E et F, 3 et 4).

⁽¹⁾ *Hâra* (SILVESTRE DE SACY, *Abdellatif, Notes*, p. 384; CLERMONT-GANNEAU, *R. A. O.*, III, p. 97). *Hâra* désigne en tunisien un groupe de quatre choses quelconques; on peut lui comparer la formation du mot français: quartier, anglais: quarter, allemand: Viertel, de même que celle du persan چهار «quatre coins, quadrilatère», puis «rue». A l'origine le mot signifie pâté de maisons délimité par une artère importante ou *chârî*, puis il a désigné une simple rue.

⁽²⁾ *Khîṭaṭ*, t. II, p. 12. M. RAVAISSE (*Essai sur l'histoire du Caire, Mémoires de la Mission archéol. franç. au Caire*, t. I, p. 446 et 448) cite la rue *Šâlihiya* moderne, qui est une rue du Khân al Khalîlî; elle débouche en face du Maristân Qalâwân; il ne faut pas la confondre avec la Hârat *Šâlihiya* de Maqrîzî; le nom de la moderne *Šâlihiya* dérive sans aucun doute de la Madrasa

Šâlihiya à laquelle elle conduit (cf. RAVAISSE, *op. cit.*, pl. II et III).

⁽³⁾ Le texte de Boulag porte en plusieurs endroits Ibn Ruzbak, بن رزبك.

⁽⁴⁾ *Khîṭaṭ*, t. II, p. 413, sur la mosquée construite auprès du Machhad Husain.

⁽⁵⁾ *Khîṭaṭ*, t. II, p. 47. La place (sur رحمة, cf. G. WIEZ, *C. I. A.*, *Égypte*, t. II, p. 129, n. 5) d'Aidamurî fut nommée d'après un mamluk du sultan Baibars qui s'éleva jusqu'au rang d'émir, et elle fait partie des places du Qaşr Bâb al Chauk (cf. RAVAISSE, *Essai sur l'histoire du Caire, Mémoires de la Mission archéol. franç. au Caire*, t. I, p. 431, 430, 434, 435).

⁽⁶⁾ *Khîṭaṭ*, t. II, p. 78.

⁽⁷⁾ Ibn 'Abd al Zâhir, cité par Maqrîzî, dit qu'à son époque les descendants du vizir fatimite y habitaient encore (*Khîṭaṭ*, t. II, p. 78).

La *Yânisiya*⁽¹⁾, dit Maqrîzî, est un des quartiers d'al 'Askar appelé ainsi d'après un eunuque au service d'al 'Azîz billah nommé Abû'l-Ḥasan Yânis le Sicilien⁽²⁾. D'abord lieutenant du calife en son absence, il fut nommé sous son fils al Ḥâkim bi-amr Allah à la lieutenance des palais⁽³⁾; le calife le gratifia d'une robe d'honneur et lui fit cadeau de deux chevaux⁽⁴⁾. Puis en Muḥarram 388 (janvier-février 998), avant de le nommer gouverneur de Barqa, al Ḥâkim le combla de présents : 5000 dinars auxquels il ajouta nombre de chevaux et de vêtements.

Elle est située parmi les rues extérieures à Bâb Zuwaila, c'est-à-dire au sud-est de la porte et limitée à l'est par le chemin qui va à la citadelle et à l'ouest par celui qui se dirige vers le grand canal. « Quand al Ḥâkim construisit la Porte Neuve au sud de la première et qu'il fonda les quartiers de Yânisiya et de Hilâliya, ils faisaient face au Birkat al fil », ajoute Maqrîzî.

Ce quartier, déjà localisé avec précision par Salmon et Ravaisse, devait occu-

⁽¹⁾ SALMON, *Topographie du Caire, Mémoires de l'Institut français*, t. VII, p. 62; *Khîṭaṭ*, t. II, p. 16, 100, 399; SILVESTRE DE SACY, *Abdellatif*, p. 428 à 431; RAVAISSE, *Essai sur l'histoire du Caire, Mémoires de la Mission archéol. franç. au Caire*, t. I, p. 426.

⁽²⁾ Maqrîzî cite à ce propos l'opinion d'Ibn 'Abd al Zâhir : le nom viendrait, selon lui, d'un certain Yânis d'origine arménienne, vizir d'al Ḥâfiz li-dîn Allah, connu sous le nom de Yânis al Fâsid, c'est-à-dire « le saigneur », car il avait saigné le fils d'al Ḥâfiz l'Amir Hasan et l'avait abandonné si affaibli par la saignée qu'il en mourut.

Mais Maqrîzî (*Khîṭaṭ*, t. II, p. 17, 81), confirmant en cela l'autorité d'Ibn Muṣassar (G. WIET, *Compte rendu de l'édition d'Ibn Muṣassar par M. Massé, J. A.*, 1921, t. II, p. 64 [Ibn Muṣassar, p. 76]), d'Abû Šâliḥ (édition Evetts, p. 159), d'Abû'l-Fidâ' (*sub anno* 529) et d'Ibn al Athîr (*sub anno* 529 : *Histoire orientale des Croisades*, t. I, p. 21, 403, 408), ne se range pas à son opinion : c'est Abû Sa'îd ibn Qarqah qui

prépara le poison que Ḥasan fut contraint de boire, ce fut Jalab Râghîb que les troupes révoltées chargèrent de vérifier la mort de Ḥasan. Quant à la Yânisiya, Maqrîzî ajoute que le nom de ce quartier existait bien avant le vizir arménien d'al Ḥâfiz, Yânis al Fâsid, contrairement à l'assertion d'Ibn 'Abd al Zâhir.

⁽³⁾ Le texte de Maqrîzî porte خلافة القصور, qu'il faut rétablir en خلافة القصور.

⁽⁴⁾ D'après Silvestre de Sacy (*Chrestomathie*, t. II, p. 41, note 13), l'expression : جلد علي فرجين signifierait : il lui donna le droit d'avoir deux chevaux de main. « L'expression employée ici par Maqrîzî est fréquente chez lui », ajoute l'auteur; « il paraît que plus les califes fatémites voulaient honorer un de leurs officiers, plus ils faisaient conduire de chevaux de main sellés et harnachés devant lui » (SILVESTRE DE SACY, *op. cit.*, Notes, p. 116).

Mais cette expression n'a pas ce sens, elle signifie simplement : il lui donna deux montures (Dozy, *Supplément aux dictionnaires arabes*, p. 325, sous جلد).

per assez exactement l'emplacement du Darb al Insiya et de la Hârat Yânisiya, entre le Darb al Ahmar et le Chârî al Khiyâmiya (cf. *supra*).

Pour la Hârat al Waddân, située dans la Yânisiya comme l'indique l'inscription, si l'on en croit le gardien de la zâwiya, ce serait le Zuqâq⁽¹⁾ al Zâwiya actuel sur lequel donne l'entrée de la Zâwiat al Hûsarî.

L'acte de waqf du Collège Mihmandâriya, outre la mention qu'il fait de la Yânisiya, cite le *puits de la Dame* (بئر الست). Il me semble téméraire de vouloir l'assimiler au Bîr Zuwaila que cite Abû'l-Mahâsin⁽²⁾.

La *Madrasa Mihmandâriya*⁽³⁾, actuellement mosquée du Mihmandâr ou Zâwiya du Mihmandâr, s'est conservée jusqu'à nos jours.

Son nom seul, comme l'a remarqué van Berchem, a changé suivant les époques. D'abord mosquée (مسجد), elle porte ce nom sur l'acte de fondation; elle s'est appelée madrasa comme dans l'acte de waqf et dans les *Khiṭaṭ* de Maqrîzî. Plus tard, comme tous les monuments religieux d'une certaine importance au Caire, elle a pris le nom de جامع⁽⁴⁾. Fondée en Muḥarram 725 (décembre 1324) par l'émir Chihâb al dîn Aḥmad ibn Aqqûch al 'Azîzî al Mihmandâr, comme à l'époque de Maqrîzî elle a gardé deux issues, l'une sur le Darb al Ahmar, l'autre sur le Darb al Insiya. Le quartier dans lequel se trouve la Mihmandâriya, ajoute l'auteur des *Khiṭaṭ*, extérieur au Darb al Ahmar, est connu aujourd'hui sous le nom de quartier de la mosquée al Mâr-dânî.

⁽¹⁾ Sur zuqâq, cf. SILVESTRE DE SACY, *Abdellatif*, p. 385; CLERMONT-GANNEAU, *R. A. O.*, t. III, p. 48. C'est une rue très étroite dans laquelle deux hommes de front ne peuvent passer et ouverte des deux côtés.

⁽²⁾ Édition Juynebol et Matthes, *Abû'l-Mahâsin*, t. II, p. 143 : « la Hârat Zuwaila tire son nom d'une femme connue sous le nom de Zuwaila et qui fut propriétaire du puits et des deux portes de Zuwaila et sur laquelle je n'ai aucun renseignement ». Cette version tardive est en désaccord avec l'opinion généralement admise : Zuwaila serait le nom d'une tribu de l'Afrique du Nord qui s'établit en ce quartier sous al Mu'izz (*Khiṭaṭ*, t. II, p. 4).

⁽³⁾ *C. I. A., Égypte*, t. I, p. 172 à 175; *Comité de Conservation des Monuments de l'Art arabe*, fasc. II, p. 15; ALI PACHA MURÂRAK, t. II, p. 111-112; *Khiṭaṭ*, t. II, p. 399; MEHREN, *Monuments religieux*, p. 311, *Cakirah og Kerafa*, p. 23.

⁽⁴⁾ Cf. ZETTERSTERN, *Beiträge zur Geschichte der Mamluken Sultanen*, p. 227. Dans le chapitre de la restauration des couvents entreprise sous le règne du sultan Malik al Nâsir Muḥammad ibn Qalâwûn il cite le couvent (*khdnaqâ*) de l'émir Chihâb al dîn al Mihmandâr voisin de son tombeau auprès de l'oratoire des morts (مصلى الأموات) : cf. SILVESTRE DE SACY, *Chrestomathie arabe*, t. I, p. 191, 192. Il s'agit sans aucun doute de notre monument.

C'est dans la mosquée du Mihmandâr que fut trouvé l'acte de waqf⁽¹⁾ qui est conservé au Musée arabe.

J. D. WEILL.

⁽¹⁾ G. WIEY, *Notes d'épigraphie syro-musulmane, Syria*, t. V, p. 231. Ces actes, gravés dans la pierre ou sculptés dans le bois, sont de « simples témoins, contenant quelques clauses essentielles » ; ils devaient « parer aux chances de destruction de l'acte écrit, servir de *tadhkira*, de "mémorandum" ». L'acte de waqf lui-même (*waqfiya*), enregistré au tribunal du qâdî après

signature des parties, était déposé au dîwân des waqfs. Copie en était délivrée à l'établissement bénéficiaire et au tribunal du qâdî. Mais le nombre sans cesse accru des biens waqfs a multiplié les chances de perte pour les actes manuscrits. Aussi a-t-il fallu souvent avoir recours aux textes gravés pour retrouver et préciser les stipulations et les clauses des actes de waqfs.

ERRATA.

Page 18, inscription n° 3, lire : السلحدار الناصري البهادري, et à la ligne suivante : al Silahdâr al Nâsirî al Bahâdurî.

Page 20, note 1, lire : sourate cxii, au lieu de : cxiii.

ADVERSARIA COPTICA

PAR

L. SAINT-PAUL GIRARD.

1

U. Bouriant a publié dans les *Mémoires de la Mission archéologique française au Caire*, tome VIII, 2^e fascicule, p. 147-266, des *Éloges de l'Apa Victor* qui sont contenus dans le cod. copte 129¹⁵, folio 39 R et suiv. de la Bibliothèque Nationale de Paris.

Ce texte classique mériterait une réédition, qui prendra place, je l'espère, dans notre *Bibliothèque d'Études coptes*. En attendant, les coptisants seront peut-être heureux d'avoir une collation exacte du manuscrit de Paris dont j'ai reproduit même les fautes. Elle sera suivie d'autres textes inédits concernant l'Apa Victor.

Les chiffres renvoient aux pages et lignes de l'édition Bouriant.



147, 2	post εβολ adde οη .
148, 10	post ωλχε adde ηιμ .
17	ἡψαυμακαριζε .
149, 4	ωληεϥφραηε .
7	ante ἡμοc adde εϥχω .
15	ερχοεic loco εϥχοεic .
150, 6	ηανοϥi loco ηανοi .
11	ἡζηηνοϥτε .
151, 8	εηε loco ηε .
14	ηανοϥη λη .

152,	2	λγηΟΥΖῆ .
	6	post ἡπνοῦτε adde ἡρρο .
	π	in fine ἡζητῆ .
	14	post ερω addde ετκε οοτε ἡῖρῳμε · εκολ' χε ερωληῖρῳμε ζητοοτῆ εῖρῳβε · φλῆεωφτ εῖρῳμε ηζουῶ εῖπνοῦτε : ·
	15	ἡτῆῖρῳβε .
153,	8	ἡθε ταβοχολονοσφ .
154,	6	ηεγῆηηαλ .
	11	αλογον .
155,	4	ἡηεζβηγε ηαβοχολονοσφ .
158,	14	ἡσοῦωμ loco ἡσοῦον .
159,	16	ηευηατλεῖοοῦ λη ηε loco ηεηατλεῖοοῦ λη ηε .
160,	2	in fine, post ἡταλῖχε adde λη
163,	12	post λικαιος mss. omittit ἡῖν .
	13	codex habet post τμητβερο : ἡῖμπνγε .
164,	7	ἡτεμτωοῦη .
165,	7	εῦοῖη loco εῦωῖη .
	8	ῖκακε loco ἡκακε .
166,	4	†ηαφαχε loco †ηαφαβε .
	π	καλφс loco καλος .
168,	2	ἡκαταφρονει loco ἡγ — .
	16	ἡταγс-ῖῶγ .
169,	1	ητλοῦωφπε .
170,	11	ε†ηαλλγ .
	12	εῦωληс-ῖῶγ .
171,	1	ἡсеμοοῦτῆ loco εμοοῦτῆ .
	3	сеmε loco ἡсеme .
	4	ηοῦωῖηω loco ηοῦωφ .
	8	ἡεαχιη loco ἡεαχιη .
	10	εωλчмоу loco ἡωλчмоу .
	12	тефусис loco тфусис .
172,	3	петсгоуорт .
	12	ετс ται τε .

- 173, 4 in line, post
 ΟΥΜΗΤΡΕΩΡΕΖΤΗΝ adde
 ΛΥΩ ΜΕΡΕ ΤΕΚΜΗΤΡΕΩ-
 ΡΕΖΤΗΝ (†ζηγ) etc.
- π
 174, 3 φηρε αν zi φερε .
 4 ητεκζε .
 5 ητεκμινε .
 ταϊετηγτη
 post πεχλη ηλη γε adde : ετρε ου
 μπεκστμη ησα πεκεϊωτ λγω
 ησα ηλουεζελενε ηγουωτ
 ηηληουτε : λχογωη ηει
 ηπετουλλε ηπα εικτωρ πεχλη
 ηλη γε (λχογωη ετρλογωτ
 ηλω) etc.
- 9 post ηηρχω εροϊ adde : ηζη φκω
 ηωμμο λγω ευωρε : — λχογωη
 ηει ηρρο . πεχλη ηλη γε σωτμη
 ησω ηγογωτ ηηληουτε ταρεκ-
 ωηε : ηεσοογη αν γε etc.
- 177, 15 ηερεροτε .
- 179, 2 post ζη κημε λγω adde ηε†φινε
 ηενρεωμωε (ειδωλον) .
- 10 post ετρεηληγ adde ετεμλλγ :
 ητερεηληγ (λε ερογ) .
- 180, 9 initio λχτογχο (ηουεζινε) .
- 181, 4 (ητμητρρο) ηημπηγε .
- 182, 7 ζιχμη loco εχμη .
 15 (λωελεετ) ουεινε .
- 184, 6 ζηρεμηεοιλε .
 10 ηημπηγε .
 11 in line ηηηεγκωμιοη .
- 186, 15 χι (εω) .
 16 initio adde μη ουον ηηη .
- 187, 1 ηηρρωγ .
 16 ητεηηηλε .

188,	8	ἡϥἡλᶜκ .
189,	9	σφλoмσн .
190,	4	ἡμοϣ loco ἡμοκ .
	7	†ἡλᶜλς .
	8	εἰπαράκαλει .
	16	ἡλἡησἡηλ .
191,	7	ἡγἡπεθoοϣ .
	"	ἡγἡπετἡανοϣοϣ .
	9	αἡλσᶜεερ οϣε ἡμοἰ .
	10	εᶜλᶜἰ .
192,	9	ἡπερρo .
	14	ἡσoтe .
193,	2	ἡγἡноε .
	12	εϣтϣᶜιᶜαηoς .
	15	post ἡσoϣσoϣ adde ἡἡμᶜρτϣρoς .
194,	12	λϣω in codice non legitur .
195,	7	λϣἡαггἰта : sic in codice.
	9	εἰἡλᶜἡἡтᶜᶜἡἡ .
	12	εᶜλᶜἡ .
196,	7	ἡἡεερoοε .
	10	ἡгἰεε παρᶜ .
	12	†λἡἡησἡηλ .
197,	11	ἡγἡгопλoη
199,	4	post ἡἡλᶜoεἰς adde λϣᶜ ἡᶜoεἰς .
201,	2	εἡοϣᶜε ηοϣκᶜᶜт .
205,	11-12	ἡεκᶜηπολoγἰᶜᶜ .
	12	εκσᶜλἡᶜε .
206,	10	λᶜεσἡἡт .
	15	οϣοἰκοηoμἰᶜᶜ .
207,	8	ἡεᶜσoοϣἡ .
208,	4	ἡἡεἡἡἡἡἡἡἡ ἡἡ ἡἡεἡἡἡἡ(sic)
		ἡλϣ .
	9	ἡтᶜᶜ οϣἡἡ ἡтᶜᶜἡ .
	10	post λἡoк οϣᶜ зᶜᶜ adde εᶜσᶜᶜᶜ
		ἡтoк οϣἡἡἡἡἡἡ λἡoк οϣᶜ зᶜᶜ .
	13	post зἡ тἡἡἡἡἡἡ adde

- ΕΚΦΛΗΧΟΟΣ ΧΕ' ΕΙΝΑΔΙΛΒΛΛΕ
 ἤμοκ ἡσεσοпκ · εἰς ζηηтε
 κηλγ' εροῖ · χε σεροεῖс εροῖ
 ηογ'οεῖω ηηη · λγω' ηηтλῖ
 ἡηλγ' ἡλλλγ' ἡπαρρ'ηсῖα :
 (ΕΚΦΛΗΧΟΟΣ) etc.
- 209, 3 ἡηсολсλ ἡηβγερηγ ·
 " λγω ογη ρωηε ·
 7 ἡηρωηε ·
 12 ἡтасολонων χоос ·
 16 ἡβῃ παρρ'ηсῖα ηλзрок ·
- 210, 6 ante ηηтλῖ adde тεωс ·
 7 ληηωηηλ ·
- 211, 5 зῆ зенсове ηетсотп loco зῆ зенсотп ·
 6 ωооп loco ωоен ·
 10 †сооγη loco ε† — ·
 " κη loco ηη ·
- 212, 7 ηεῖοεῖω loco ηεῖογ'οεῖω ·
 9 ἡογηλ loco ἡογλ ·
 10 ηῆ ἡηλсε loco ἡηλλсε ·
 14 εχῃ ηεθronос ἡηεчεооγ ·
 17 ечῖωη ηῆηλῖ ·
- 214, 1 post епῖтῖηῖλ adde ἡηεчсетῆ
 (ογ'εῖ ηλч ἡсλ ηηογ) ·
- 216, 15 εῖтλληγ епес†ос ·
- 217, 1 εγс†ογ ·
 12 ηλλос sic in codice ·
- 218, 1 εс†ογ ·
 2 ηηетηηηογч ·
 4 с†ос ·
 8 λγрокзῆ ·
 13 етooтoγ ·
- 219, 6 λγс†ογ ·
- 220, 4 ἡтλ† loco ἡ† ·
 14 соп† loco сопη
 15 κηλκηηronомῖλ sic in codice, et

- in margine alia manu legitur εω μπιμα
 221, 5 post ἡζρωμανος : — a dextris, inter lineas,
 legitur φαχε .
- 222, 16 ηλῖ δε ἡτερεπσωτηρ χοοϋ
 ηλϥ ληπαστῆ .
- 223, 1 ἡνεκφαχε .
 13 τενοϋ σε ω βικτωρ .
- 224, 3 ετεχωρα ἡνετονῆ .
 10 ληνηνα .
 11-12 ενοϋον σνοϥ sic .
 13 μῆ νοϋε οϋδε ελτ ηλω
 ηε εῃ πρωμε .
- 226, 8 εῆλϥ .
- 227, 10 εῆ τεκερχηλϥ .
- 229, 1 ἡτροσον male codex habet pro
 προσον
 5 ετρεοϋωε εἰχῆ πελε .
 9-10 οϋαλασκελλωε .
 16 οϋσερε φημ ἡςεμε .
- 230, 3 ενεκεσκεϋς (= σκεϋος) .
 12 πεσαλτιον (= σιδιον) .
 15 πεοϋῖ .
 16 οϋσκεϋς (= σκεϋος) .
- 231, 5 εεωπε .
 12 οϋσκεϋς (= σκεϋος) .
 14 ἡνετλϥ .
- 232, 3 κελοφυλαγιον (= γαζοφυλακιον) .
- 234, 5 initio post εἰκοοϋε adde
 λοιπον λεγεις ταταποφλεις
 εροϥ . δε ἡνεεῖκεκοοϋε (μοϋ
 ἡτελ'φορμη : .
 6 ημμερτερος .
 11 initio post εἰε scripsit altera manus
 ηαι inter utramque lineam .
- 235, 5 λϥωγραφει .
 " εερατιον .


- 236, 4 τῆνοοῦ .
 9 φαντῆεπιτελεῖ .
 237, 6 πεύσνοα loco πεύ — .
 238, 1 σφοῦ2 loco σφω2 .
 3 ante μαρτερος, ἤν bis scriptum .
 7 ηλσον̄ς loco ηλσον̄ςπ
 " ἡοῦμνινωε loco ῆπ — .
 239, 1 ἡεε οη ἡνεικεμινε .
 6 post εβολ adde ζητς .
 240, 7 ε2ραῖ ἡοῦςια .
 11 οη loco λη
 241, 8 initio ἡνμμартурос τηροῦ .
 9-10 επεχορος ἡνεμартурос .
 242, 17 πεноῦτε sic in codice .
 243, 12 ω παλοφωρος .
 244, 6 post λω adde ηζηт .
 11 οῦῆ οῦῖωт .
 12 ἡ2ῆноε .
 245, 1 με4ρ2εαλλο .
 3 ηνεμартурос .
 7 ἡοῦοπαοη sic codex pro ἡοῦ2οπαοη .
 11 επκαστρων .
 246, 3 ετηλεωλῆ .
 4 ηενταῦχι .
 7 ἡτατῆεεντ̄κ .
 10 in fine τυρανος .
 16 τκивоῦтос .
 " ἡτα4τ̄ φωχῆ .
 247, 9 (ἡοῦραν) εηανοῦε loco ετοῦααε .
 10 initio post ηελγῖος adde κικτωρ .
 248, 6 initio, loco κικτωρ codex male habet κικτωκ .
 10 post ἡτ̄κ οῦῖακωε adde 2ῆ πεκμεε ε2οῦη
 επποῦτε .
 ιακωε (μεη) etc .
 249, 2 in fine ἡεερε .
 5 ἡπατε loco ἡματα .

SET DANS LA BARQUE SOLAIRE

PAB

M. GEO. NAGEL.

Les papyrus funéraires et les cercueils des grands prêtres et des chanteuses d'Amon contiennent beaucoup de scènes curieuses et ils mériteraient une étude d'ensemble, mais c'est tout le vaste champ de la mythologie égyptienne qu'il faudrait parcourir pour pouvoir les expliquer dans le détail. Je veux dans cet article me borner à signaler une représentation que je crois unique; elle est d'autant plus intéressante qu'elle vient éclairer et confirmer quelques textes dont on avait depuis longtemps remarqué l'originalité.

A la droite du papyrus nous voyons la défunte « la chanteuse d'Amon-Rê, roi des dieux, Her-Ouben »⁽¹⁾ en adoration devant la barque du soleil halée par quatre chacals et quatre uréus munis de mains. Les chacals qui sont au registre supérieur marchent sur le ciel. La barque qui navigue, elle aussi, sur le ciel est placée au-dessus d'un grand serpent dont la tête se dresse menaçante à l'avant de la barque, tandis que Set, debout à la proue, est en train de lui enfoncer sa lance dans la gueule. Au centre de la barque, le soleil, Rê-Harmakhis, est assis sur son trône. Sa tête de faucon est surmontée du disque solaire entouré par le serpent. Derrière lui, le corps momifié, se tiennent Horus à tête de faucon et Thoth à tête d'ibis. Les rames du gouvernail sont sous la protection de l'œil . Derrière la barque nous avons encore un génie à tête de lion, en train de taillader un serpent qui a déjà cinq conteaux dans le corps. Le papyrus se continue par d'autres scènes qui ne sont pas en relation directe avec la scène initiale. L'intérêt de celle que je publie ici se trouve dans la présence de Set dans la barque solaire et dans son rôle de défenseur de Rê. Nous sommes plus habitués à le voir figuré comme l'adversaire que l'on massacre que comme le vaillant guerrier chargé d'anéantir les ennemis.

⁽¹⁾ Un second papyrus de la même prêtresse, au Musée du Caire, lui donne encore d'autres titres dans le clergé d'Amon et dans celui de Mout.

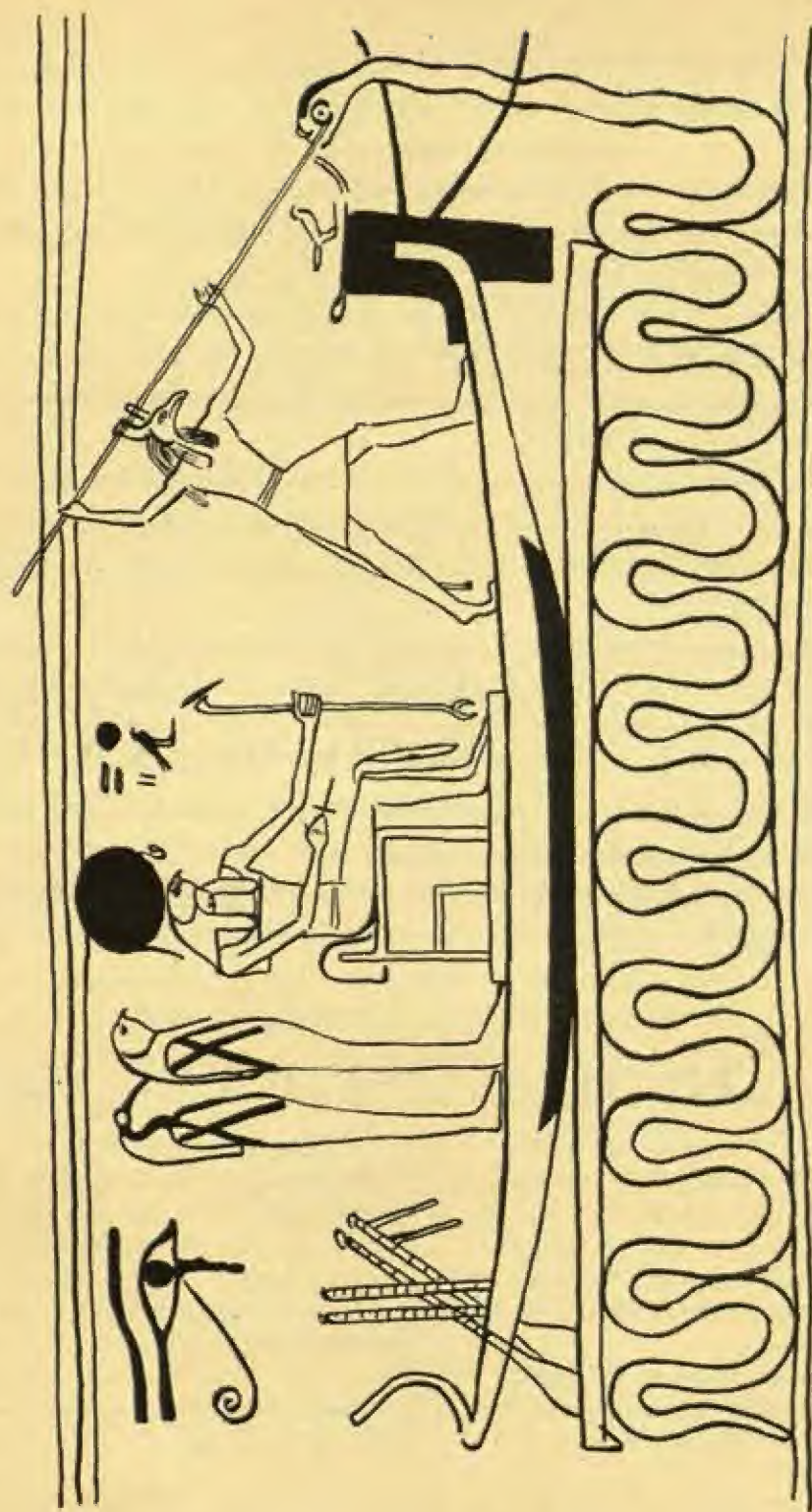


Fig. 1. — Vignette du papyrus de Hor-Ouben (Musée du Caire).

D'autres textes pourraient être cités⁽¹⁾, mais ils font à ces événements des allusions plus lointaines, et il ne serait possible de les utiliser qu'en citant tout leur contexte, ce qui nous entraînerait trop loin.

Je veux encore citer deux représentations qui nous montrent Set dans la même activité bienfaisante :

La stèle de Taqiana, au Musée de Leyde⁽²⁾, nous représente « Noubti, dieu grand » en train de percer de sa lance un monstre qui paraît être un serpent muni de deux mains et d'une tête humaine (fig. 2). Bien que l'inscription n'en parle pas, c'est sans aucun doute Apophis ou l'une ou l'autre de ses incarnations que Set transperce de sa lance.

On peut-y ajouter le scarabée publié par Pleyte⁽³⁾ sur lequel nous voyons un dieu portant la couronne et qui semble avoir la tête

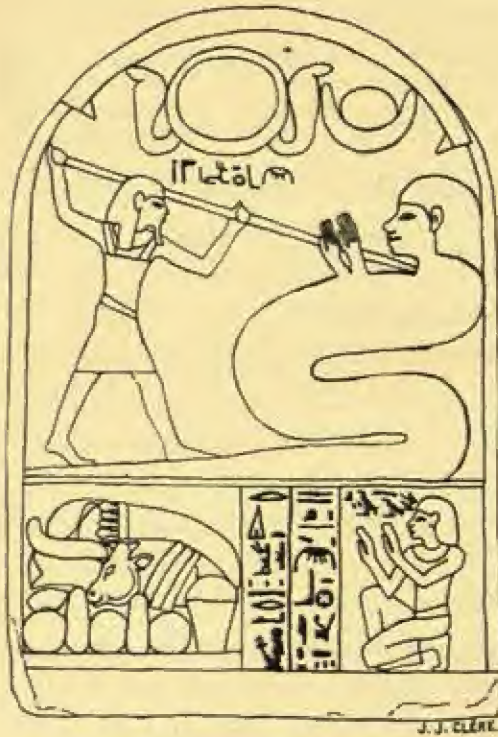


Fig. 2. — Stèle de Taqiana (Musée de Leyde).

caractéristique de Set, étranglant un serpent. Ce dieu porte le nom de **N** pour autant qu'on peut le voir sur la reproduction de Pleyte.

La vignette du papyrus de la chanteuse d'Amon Her-Ouben nous donne une représentation beaucoup plus claire qui illustre avec exactitude les textes que je viens de citer (fig. 1).

⁽¹⁾ Cf. *Livre des Morts* (éd. NAVILLE), chap. XXXIX, l. 14. *Destruction d'Apophis*, IX, 5.

⁽²⁾ BOSSEK, *Beschreibung der ägyptischen Sammlung des Niederländischen Reichsmuseums der Altertümer in Leiden* : VI, *Die Denkmäler des Neuen Reiches* ; III, *Stelen*, pl. VI ; cf. p. 7 la bibliogra-

phie de ce monument. C'est d'après la photographie publiée dans cet ouvrage que M. Clère a fait le dessin ci-joint.

⁽³⁾ PLEYTE, *Lettre à M. Devéria*, pl. III, 13 ; *Set dans la barque du soleil*, fig. 150.

Je ne puis dans cette note chercher à faire cadrer cette activité de Set avec les autres activités que nous lui connaissons, car pour cela il faudrait reprendre tous les textes qui nous parlent de lui. Il me semble pourtant que ces textes ne suffisent pas pour faire de Set un dieu solaire, le Soleil du Sud en opposition à Horus le Soleil du Nord⁽¹⁾. Je ne crois pas non plus qu'il ait pris ce rôle sous l'influence des Sémites par contamination d'un Ba'al quelconque⁽²⁾. Je croirais plus volontiers avec Røder⁽³⁾ que ce trait appartenait à un vieux fond mythologique. Set rentrait dans le cycle des dieux qui entourent et aident le soleil au même titre qu'Horus ou Thoth, Hou ou Sya qu'à toutes les époques nous trouvons dans la barque du Soleil. Mais dans un autre cycle, celui d'Osiris, il avait le rôle d'un meurtrier. Dès une époque ancienne, le cycle osirien devint prépondérant, et ses conceptions particulières tendirent à effacer celles qui appartenaient à d'autres cycles. Set ne fut plus considéré que comme l'ennemi qu'il fallait détruire partout. On ne pouvait plus le tolérer dans la barque du soleil. Tandis que Thoth le remplaçait dans les cérémonies de purification du roi, Horus prenait sa place sur la barque de Rê, et c'est lui qui dorénavant transperce de sa lance l'ennemi à la proue. Mais l'Égypte et ses théologiens sont trop conservateurs pour que l'ancien fonds et les anciennes conceptions ne reparassent çà et là dans les textes et les représentations.

GEO. NAGEL.

⁽¹⁾ PLEYER, *Lettre à M. Desvries*, p. 58, 59; Set dans la barque du soleil, p. 19; DARESSY, *Seth et son animal*, Bulletin I. F. A. O., XIII (1913), p. 87, 88.

⁽²⁾ Ed. MEYER, *Set-Typhon*, p. 54.

⁽³⁾ RØDER, *Set*, dans ROSCHER, *Ausführliches Lexicon der... Mythologie*, VIII, col. 755.

NOTE ADDITIONNELLE.

Cet article était déjà composé quand je me suis aperçu que le texte d'Éléphantine cité page 34, note 4, était en fait la *Sûle du Mariage* de Ramsès II publiée à nouveau par M. Kuentz dans les *Annales du Service des Antiquités*, XXV (1925), p. 181-238. Le texte de J. de Morgan, déjà corrigé par E. J. dans *Sphinx*, XVI (1912), p. 1-2, a été collationné à nouveau par M. Lacau. Grâce aux textes parallèles nous avons l'ensemble de la phrase : « Donne-lui [au roi] l'éternité comme à ton fils Seth qui est dans la barque des millions (d'années) : Ramsès ». *Annales*, t. XXV (1925), p. 229. Le texte se trouve page 200.

L'ENSEIGNE DE KHABEKHNET

PAR

M. BERNARD BRUYÈRE.

Une courte note de M. George Foucart signalait en 1917, dans une communication à l'Institut d'Égypte, la découverte faite par Leconte Dunouÿ d'un objet intéressant qui se trouvait parmi les déblais entassés dans le caveau n° 2^b du *sotem* Khabekhnet à Deir el Médineh ⁽¹⁾.

La pièce en question a la forme d'un bâton d'enseigne et elle mesure 0 m. 19 de hauteur et 11 mill. 1/2 de diamètre. Le bâton est peint d'une couleur bois clair rompue par cinq bagues de teinte noire. La plate-forme de la potence est du même ton de bois et elle mesure 0 m. 07 de longueur sur 1 cent. 1/2 de largeur. Deux animaux sont perchés sur cette plate-forme. Ils ont une hauteur de 0 m. 05 qui s'ajoute à celle du bâton pour donner à l'ensemble une hauteur totale de 0 m. 24 (fig. 1).

Ces animaux sont un quadrupède et un poisson. Le quadrupède est peint en noir, et certains détails, comme le dessin de l'épaule, les poils des oreilles et de la queue sont jaune clair. Les yeux sont blancs à prunelle noire. Une cravate bleue à bords rouges entoure son cou et retombe en deux pans sur le poitrail. Le poisson a le corps bleu quadrillé de noir, la tête, la queue et les nageoires rouges striées de noir.

Le quadrupède est assis sur son train de derrière, ses pattes antérieures ne sont pas verticales. Elles sont dans la pose demi-allongée de l'animal qui va s'étendre ou qui se relève. Le reste du corps obéit d'ailleurs à leur mouvement et s'infléchit en avant, la tête restant droite.

Malgré le bris malencontreux du museau, l'animal se présente morphologiquement comme un loup ou un chacal. Outre son pelage noir et la bandelette

⁽¹⁾ G. FOUCART, *Sur quelques représentations des tombes thébaines découvertes cette année par l'Institut français d'Archéologie orientale* (Bulle-

tin de l'Institut Égyptien, série V, t. XI, année 1917, p. 275, note 2).



Fig. 1. — L'enseigne de Khabekhnat (photo de M. O. Guérard).

funéraire attachée à son cou, signes généralement attribuables aux chthoniens et spécialement au dieu Anubis sous l'aspect zoomorphe, il y a lieu de remarquer la forme longue et pointue des oreilles et la forme relativement courte et fournie de la queue. Celle-ci retombe, verticale et raide, le long du bord externe de la plate-forme. Mais l'attitude du quadrupède n'est point de celles qu'on a accoutumé de voir prendre par le loup d'Anubis; habituellement il est debout ou couché, pointant les oreilles et dressant le col comme un chien en éveil. Ici, la station est intermédiaire; demi-levé, demi-couché, comme si son mouvement était arrêté en chemin et elle a pour résultat de courber son échine à la façon du chat faisant le gros dos. A cette anomalie, si l'on ajoute que la cassure du museau enlève à la bête un indice signalétique important et que pour un objet de dimensions aussi restreintes l'habileté du sculpteur a pu être trahie dans le rendu exact des caractéristiques d'espèce, on

comprend qu'à première vue une confusion puisse s'établir et faire prendre le loup pour un chat.

La méprise est d'autant plus aisée qu'elle peut arguer de deux exemples typiques où le poisson et le chat se trouvent réunis : la fresque du tombeau de Nakht et le pectoral Hilton Price.

Dans le tombeau de Nakht⁽¹⁾, il ne fait pas de doute que la fresque représente un chat dévorant un poisson, ou tout au moins se penchant vers lui jusqu'à le toucher du bout de son museau; mais ici nous sommes placés dans un autre milieu. La scène est d'ordre civil, et ce petit trait épisodique inséré dans la figuration d'un festin ne dépasse pas les limites d'une fantaisie picturale. Ce n'est qu'un superflu réaliste, une



Fig. 2. — Le chat du tombeau de Nakht
(dessin d'après N. de Garis Davies).

vignette illustrant une page de l'histoire des mœurs égyptiennes qu'il faut classer avec tant d'autres croquis pris sur le vif, tel le chat se querellant avec l'oie sous la chaise d'un invité au banquet, tel encore le singe mangeant des fruits ou jouant avec le miroir et les accessoires de toilette d'une femme.

Le chat du tombeau de Nakht (fig. 2) présente bien les caractères distinctifs de son espèce. Sa fourrure bigarrée, fauve et noire, sa queue souple, longue et fine reproduisent exactement celles des chats d'Égypte.

L'autre monument qui plaiderait en faveur de l'hypothèse du chat et du poisson est le pectoral de faïence bleue trouvé à Bubaste⁽²⁾, et sur lequel un lépidote posé sur une enseigne, surmonte un chat assis devant le bâton et un autre lépidote placé derrière le bâton (fig. 3). Le cas est ici tout différent. Par la nature même de l'objet, la scène, si l'on peut appeler ainsi la réunion de trois animaux non liés en apparence par une action commune, sur une même pièce,

⁽¹⁾ G. MASPERO, *Mémoires de la Mission française*, t. V; *Le tombeau de Nakht*, p. 484, fig. 7; NORMAN DE GARIS DAVIES, *Tytus Memorial Series*, vol. I; *The tomb of Nakht at Thebes*, p. 59, Plates

X et XV, aquarelle de Nina de Garis Davies.

⁽²⁾ *Catalogue of the Egyptian Collection of Hilton Price*, vol. I, p. 137, n° 1432, figure.

rentre dans la catégorie des symboles religieux funéraires. Par la provenance du pectoral se justifie la présence de l'animal emblématique de la déesse Bast et aucun doute ne peut s'élever sur son espèce.



Fig. 3. — Pectoral Hilton Price.

A Deir el Médineh, les quelques représentations de chats que nous trouvons ont toutes, sauf une (tombe n° 217), une signification religieuse; mais elles n'établissent aucune connexion avec le poisson et ne témoignent pas implicitement d'un culte de Bast dans la nécropole des *sotmou*. Nous y voyons par exemple le chat tuant le serpent Apopi (tombes n° 1, 265, 335), le chat sous la chaise ou sur les genoux de son maître dans une scène d'offrandes funéraires (tombe n° 217), le chat

confronté avec l'hirondelle (stèle de Turin n° 134 de Neb Ra : LANZONE, Tav. CXVIII), les deux chattes affrontées (stèle n° 110 de Turin : LANZONE, Tav. CVII) et un fragment de statuette de chat en calcaire peint découvert cette année même au début des fouilles. Tout cela est bien différent du cas du pectoral de Bubastis.

Reste à expliquer en vertu de quel mythe sont rassemblés deux lépidotes et le chat de Bast sur ce talisman destiné à un mort.

Le lépidote sur l'enseigne est l'emblème de la déesse Hat Mehit du nome de Mendès, dont le bouc Bâ neb dad, forme particulière d'Osiris, est le dieu principal. L'exemple de la réunion du poisson de la très ancienne souveraine du Delta et de la chatte de Bubaste n'est pas unique.

La stèle ptolémaïque du Pelizaeus museum d'Hildesheim⁽¹⁾ nous les montre réunis sur le même monument et adorés par un roi. Le voisinage des seizième et dix-huitième nomes de Basse-Égypte avec prédominance d'une des divinités, contient une première raison de cette contamination géographique et mythologique. Il faut y voir sans doute la représentation des marches de l'est, par les divinités qui ont la garde de ces pays frontières, et il est bon de sou-

⁽¹⁾ Stèle n° 1895, Cf. F. J. Dölger, *Der Heilige Fisch*, p. 108 et Tafel IX, n° 1.

ligner en passant que Hat Mebit personnifie la région du nord et des marais poissonneux où le jeune Horus passa son enfance, tout comme Bast personnifie la saison printanière, la fertilité due à la chaleur génératrice du soleil à l'orient.

Par la naissance et la croissance de l'enfant Horus, et par l'éclosion de la végétation à l'aube de l'année agraire, les deux divinités se fondent dans le même symbolisme du renouveau. Elles sont ainsi deux expressions de l'idée de résurrection. Cette idée, dont le poisson tire sa valeur emblématique, est suffisamment démontrée pour qu'il soit nécessaire d'y revenir. Rappelons pour mémoire les poissons tenant dans la bouche la fleur de lotus qui s'ouvre, image d'Osiris qui du fond des ténèbres aquatiques saisit le pédoncule de la fleur qui va s'éclore au jour, sur la surface de l'eau; les poissons gravés sur les scarabées, association d'Osiris et de Kheper, symbole des transformations phases du devenir; les poissons associés aux signes de la vie ☐ et de la perfection ♂⁽¹⁾.

Un petit monument de la collection Minutoli⁽²⁾, en forme de stèle à fronton cintré et semblable pour la composition aux stèles des lucarnes de pyramides tombales apparente encore le poisson au scarabée. Sous une représentation de la barque solaire portant Harakhté hiéracocéphale, on y voit un orant agenouillé devant sept poissons et un scarabée du type dit « entre les deux horizons », c'est-à-dire dont les ailes dessinent deux fois le signe ☐.

Le poisson ainsi employé dans tous ces symboles divers est-il toujours le même et représente-t-il un poisson quelconque idéographique ou un poisson déterminé?








Étant donné le souci constant de spécification rigoureuse qui est à la base de l'écriture hiéroglyphique, et la nécessité pour qu'un symbole ait toute sa valeur, d'être une image fidèle de la chose qui exprime l'idée correspondante, on concevrait difficilement que les Égyptiens aient pu donner aux poissons en question des formes arbitraires non caractérisées.

En conséquence, l'enquête se trouve circonscrite à un très petit nombre de poissons. Laissant de côté l'Oxyrhynque *Kha* ☐ ☐ malgré l'homophonie de son nom avec le mot *Khat* ☐ ☐ ☐ qui désigne le cadavre, et partant, le corps du défunt assimilé à celui d'Osiris, nous pouvons seulement hésiter entre



⁽¹⁾ Cf. G. FOUCART, *op. cit.*, p. 306.

⁽²⁾ F. J. DÖLGER, *Der Heilige Fisch*, Tafel XII.



1. Cf. aussi, Tafel VI, le *ménat* avec le poisson et la fleur de lotus parmi les papyrus du Delta.







le Latès *Aha*   , la *Tilapia nilotica* *An*  et le Lépidote ou Barbeau *Bynni Bout*    ⁽¹⁾.

Les quelques exemples précités nous font constater que le lépidote est le poisson choisi dans la plupart des cas pour symboliser le dogme osirien de renaissance à la vie éternelle. Considérant pour chacun de ces poissons le nom et l'aspect général, on peut voir lequel semble répondre le mieux au symbolisme de l'enseigne de Khabekhnet.

Il est essentiel de constater dès l'abord que cette enseigne fut trouvée dans le caveau n° 2 dont une des fresques (fig. 4) représente la scène si fréquente d'Anubis ressuscitant la momie; mais où cette momie est par extraordinaire remplacée par un poisson appelé «le poisson *Abt*   de lapis-lazuli».

Je ne saurais revenir sur ce qui a été si excellemment développé à ce sujet par M. G. Foucart. Je me bornerai seulement à faire deux remarques.

En premier lieu, la communauté d'origine de l'enseigne et de la fresque nous invite à voir sur l'enseigne les mêmes animaux que sur la fresque, à savoir : le poisson   et le loup d'Anubis, et elle nous incite par conséquent à éliminer le chat comme une des possibilités de représentation du quadrupède.

En second lieu, le nom du poisson *Abt* (?) est écrit avec deux *b* , dont le premier est traversé par le signe de l'horizon . C'est une variante connue du signe *ab* , qui est lui-même une variante de  l'Orient. L'hypothèse qui assimilerait le poisson *Abt* au poisson *Abdou*   du *Livre des Morts* serait soutenable au double point de vue mythologique et étymologique; mais l'*Abdou* n'étant pas identifié, l'incertitude subsiste quant à l'espèce du poisson *Abt*.

Les difficultés d'identification du poisson de la fresque résultent davantage de la monochromie du tableau que de la forme du poisson lui-même. Celui de l'enseigne est absolument de même forme que celui de la fresque; mais il a l'avantage d'être polychrome. Sans doute il a certains caractères morphologiques de la *Tilapia nilotica* ou du Latès; et la couleur bleue de ses écailles, la couleur brun-rouge des nageoires et de la queue, rayées de bandes transversales plus sombres, sont celles de ces deux genres de poissons.

On serait donc enclin à reconnaître l'un d'eux dans le poisson de l'enseigne;

⁽¹⁾ Ces noms sont de l'Ancien Empire. Cf. GAILLARD et LORET, t. II, *Recherches sur les pois-*

sous représentés dans quelques tombeaux égyptiens de l'Ancien Empire, Mém. de l'Inst. franç. du Caire.

mais ici le nom a au moins autant, sinon plus d'importance que l'aspect et c'est lui qui doit l'emporter dans l'argumentation en faveur de l'une des trois variétés en question. Nous devons donc nous rabattre sur le nom qu'il porte sur la fresque et supposer, en attendant la preuve du contraire, que le $\text{𓂏} \text{𓂐}$ du Nouvel Empire, dont le nom a la consonance la moins éloignée du mot $\text{𓂏} \text{𓂐}$ de l'Ancien Empire, pourrait être de préférence un lépidote.



Fig. 4. — Fresque du caveau n° 24 de Khabekhnet (photo de M. Leronte Dunouj).

Et puisque le poisson de la fresque a les plus grandes chances de représenter Osiris, puisque par ailleurs Osiris prend la forme du lépidote sur maint emblème de son culte funéraire, le poisson de l'enseigne semble devoir être un lépidote et figurer ici comme un Osiris.

Alors la confrontation, sur l'enseigne, du poisson lépidote Osiris et du loup prend la même signification que sur la fresque.

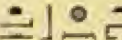
On sait que le lépidote était vénéré à Abydos et dans le voisinage de cette ville à Lépidotonpolis. Il faudrait probablement voir là l'origine de cette manifestation dévote du *sotem* thébain Khabekhnet, en se rappelant aussi que le dieu d'Abydos Khentamentit prend la forme du loup, et se confond en de nombreuses inscriptions avec l'animal anubien. Enfin il faut tenir compte aussi de ce que la déesse Hat Mehit, épouse de Onouris-Shou, recevait un culte d'honneur non seulement à This mais encore à Abydos⁽¹⁾.

Khabekhnet aurait-il donc fait l'emprunt de ce mythe à Abydos⁽²⁾, où les ateliers royaux des nécropoles furent appelés à travailler à plusieurs reprises ainsi



⁽¹⁾ Dr Theodor HOFFNER, *Der Tierkult der alten Ägypter*, p. 155.

⁽²⁾ A Esneh, le culte du poisson Latès a été révélé par les trouvailles de momies de ce poisson.

qu'il est prouvé par les ostraca recueillis par Mariette et par certaines stèles signées de noms de gens de Deir el Médineh? Il serait difficile de découvrir les raisons qui lui firent préférer ce symbole abydnien à des symboles thébains. Elles sont probablement de même nature que celles qui firent choisir les dieux de Siout au *sotem* thébain Tousa⁽¹⁾ pour décorer sa stèle votive, ou les divinités Kadesh, Anta, Reshep, à tels autres *sotmou*.

Parfois il existe un rapport entre certains cultes personnels et le nom que porte un individu. Ainsi Amenemant, de Gournet Mureï⁽²⁾, en raison de son nom « Amon dans la Vallée », se montre fervent d'Amon et le vénère spécialement dans sa vallée. Peut-être Khabekhnet  joue-t-il sur le sens de son nom : « porte de l'apparition » qui assimile le pylône d'un temple et la sortie du roi ou du dieu par ce pylône à l'horizon et à la sortie du soleil levant à l'horizon oriental, par une comparaison avec la résurrection d'Osiris en Horus.

Toujours est-il que l'enseigne de Khabekhnet n'est pas un cas isolé. S'il est le seul jusqu'ici à avoir pris pour symbole de naissance à la vie éternelle un poisson lépidote, d'autres ont cherché ailleurs que dans l'empire des eaux un emblème de même signification. Ils l'ont trouvé dans le royaume souterrain et ont adopté le serpent, esprit de la terre, ou dans les domaines du ciel et ont pris le faucon.

Le serpent percé d'une plume de justification  posé sur une enseigne se voit dans plusieurs tombes, entre autres dans celle de Tout Ankh Amon. Ailleurs c'est le faucon naissant Seped .

A peu de chose près ce sont des symboles de même ordre et l'enseigne de Khabekhnet appartient de ce fait à la série des talismans de toute nature que les défunts groupent autour de leur cercueil comme gages de vie éternelle⁽³⁾.

B. BRUYÈRE.

⁽¹⁾ Turin, stèle n° 63.

⁽²⁾ G. FOUCAULT, *op. cit.*, p. 272.

⁽³⁾ Je ne crois pas qu'on puisse établir un rap-

port entre cette enseigne du *sotem* Khabekhnet et les enseignes divines portées par les statuettes de *sotmou* des musées de Leyde et de Turin.

SUR QUELQUES PETITS FRUITS EN FAÏENCE ÉMAILLÉE DATANT DU MOYEN EMPIRE

(AVEC 8 PLANCHES)

PAR

M. LUDWIG KEIMER.

EN SOUVENIR DE G. SCHWEINFURTH.

Au mois de mai 1928 j'ai vu au Caire chez M. Maurice NAHMAN, l'antiquaire bien connu, une petite collection d'objets en faïence provenant tous d'un même tombeau. Ce tombeau, d'après M. NAHMAN, aurait été découvert, il y a environ quinze ans, par des fellahs près de *Matarîyeh* (Héliopolis) et tout son contenu fut acquis par M. NAHMAN. Ces objets, qui présentent un très grand intérêt pour la connaissance de l'histoire naturelle de l'Égypte ancienne, sont maintenant dispersés un peu partout et j'ai eu grande peine à me faire une idée de leur ensemble. Voici la liste des pièces qui sont parvenues à ma connaissance : vases en albâtre⁽¹⁾, petits vases et coupes en faïence⁽²⁾, un certain nombre de ces magnifiques hippopotames en faïence que j'ai étudiés récemment dans la *Revue de l'Égypte ancienne*⁽³⁾, de petits crocodiles⁽⁴⁾, des lièvres du désert⁽⁵⁾, des hérissons en faïence⁽⁶⁾, un lion couché en améthyste⁽⁷⁾, trois souris en faïence⁽⁸⁾, une barre de stéatite avec des représentations d'animaux différents⁽⁹⁾, une petite

⁽¹⁾ Un fragment de l'un d'eux se trouve encore chez M. NAHMAN.

⁽²⁾ Quelques-uns encore chez M. NAHMAN.

⁽³⁾ L. KEIMER, *Nouvelles recherches au sujet du Potamogeton lucens* L. dans l'*Égypte ancienne et remarques sur l'ornementation des hippopotames en faïence du Moyen Empire*, dans la *Revue de l'Égypte ancienne*, t. II, fasc. 3 et 4, p. 210-253.

Bulletin, t. XXVIII.

⁽⁴⁾ Quelques-uns encore chez M. NAHMAN.

⁽⁵⁾ Voir *Burlington Fine Arts Club. Catalogue of an exhibition of Ancient Art*, London 1922, pl. XIX, p. 23, n° 11.

⁽⁶⁾ *Idem*, pl. XIX, p. 92, n° 47. Un exemplaire analogue provenant de Licht se trouve au Musée du Caire, n° 48395, Moyen Empire.

⁽⁷⁾ *Idem*, pl. XIX, p. 83, n° 8.

tortue en faïence⁽¹⁾, un petit singe en faïence⁽¹⁾, une poupée en faïence verte (femme sans jambes)⁽¹⁾, diverses variétés de petits coquillages⁽¹⁾, les uns véritables, les autres en faïence, une certaine quantité de fruits en faïence⁽¹⁾, etc.

Aujourd'hui on ne peut que se faire une idée générale de l'importance de cette trouvaille qui appartient sans aucun doute au Moyen Empire, et la valeur des restes minimes conservés chez M. NAHMAN serait très médiocre sans les petits fruits en faïence qui présentent un intérêt scientifique considérable.

Avant d'en aborder l'étude détaillée, je tiens à remercier M. NAHMAN, qui a bien voulu me permettre de les publier dans le *Bulletin de l'Institut français*.

I. — FRUITS DE SYCOMORE.

Ficus sycomorus L.

Sur une assiette en faïence verte, primitivement bleue⁽²⁾, se trouvent une vingtaine de petites figues de sycomore, dont quelques-unes sont représentées à la planche I. La couleur des fruits est un brun-noir ou un brun foncé très brillant. L'un des côtés des fruits, c'est-à-dire des réceptacles⁽³⁾, est entaillé

⁽¹⁾ Encore chez M. NAHMAN. — La poupée : il s'agit peut-être d'une concubine, voir par exemple *Zeitschr. f. äg. Sprache*, t. 38, p. 149.

souvent changé, avec le temps, en bleu-verdâtre ou en vert. Cf. A. Lucas, *Ancient Egyptian Materials*, 1926, p. 31 et suiv., surtout p. 37.

⁽²⁾ Personne n'ignore qu'une figue n'est pas un fruit, dans l'acception que les botanistes donnent à ce mot, à savoir un ovaire qui se développe par la fécondation; mais qu'elle est un réceptacle charnu où les deux sexes sont renfermés, et où ils occupent des places différentes; les fleurs femelles en garnissent les parois, chacune d'elles surmonte un ovaire, qui, en se développant,

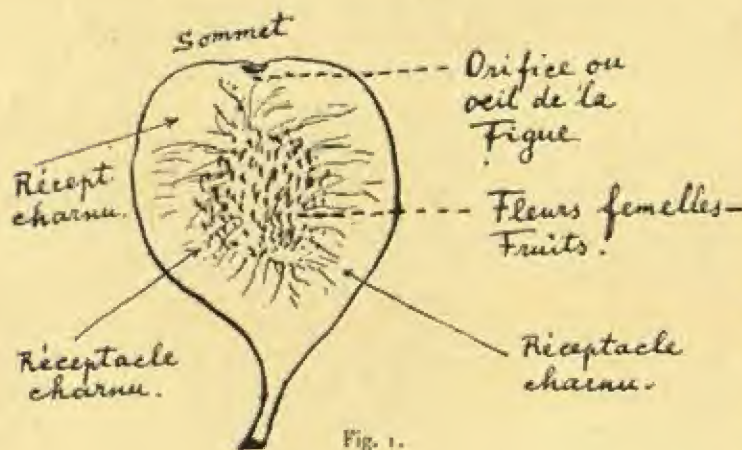


Fig. 1.

fig. 2. Les coquillages : il s'agit de plusieurs genres de *Neritina*.

⁽³⁾ Le bleu des faïences du Moyen Empire s'est

loppant, forme une de ces graines si abondantes dans la figue; les fleurs mâles sont réunies autour de l'œil, vers le sommet (fig. 1).

comme si l'on en avait coupé un morceau en forme de calotte. Au centre de cette calotte on voit un petit trou circulaire, destiné à figurer la cavité intérieure du fruit. Tandis que le corps même de ces fruits en faïence est, nous l'avons dit, d'un brun-noir brillant, la partie entaillée, en bordure du trou circulaire, est d'une couleur franchement noire (voir pl. I 1, premier exemple à gauche du registre supérieur). A la pointe de chaque fruit était fichée une tige en faïence vert clair (pl. I, 1, 2, 3), qui dans la plupart des exemplaires a maintenant disparu, de sorte qu'on voit seulement le petit creux où s'enfonçait autrefois l'extrémité de cette tige (pl. I, 1, 2, 3).

Pour expliquer ces fruits de sycomore en faïence il suffit d'abord de renvoyer à Ernest SICKENBERGER, *Contributions à la flore d'Égypte*⁽¹⁾, n° 987. Il dit : « Fruits du printemps. — Mai-juin *Guiney: makhatem* ⁽²⁾ جتيز مختم. — On les ouvre — encore sur l'arbre — par une incision avec un petit instrument fait exprès, pour faire sortir les sykophages. Ces fruits sont petits, rouges et très doux. » A cette description très brève mais exacte pour l'essentiel, je crois devoir ajouter quelques remarques fondées tant sur mes observations personnelles que sur l'étude des travaux existant à ce sujet.

A propos de la phrase : « on les ouvre — encore sur l'arbre » — il est à remarquer que cette opération se pratique quelques jours avant la cueillette ; la chose m'a été confirmée partout en Égypte par les fellahs et, nous le verrons, ressort également des textes. Le nombre précis des jours, il est vrai, est variable. Voir THÉOPHRASTE, *Hist. plant.*, IV 2 : quatre jours, τετραπταῖα; PLIN., d'après THÉOPHRASTE : *quarto die*; ATHÉNÉE, *Deipnosoph.*, II 51 b, c : trois jours, ἐν τὸς ἡμερῶν τριῶν; le général REYNIER⁽³⁾ : « quinze jours plus ou moins après leur première apparition »; 'ABD EL-LATIF⁽⁴⁾ et d'autres disent seulement : « quelques jours avant que l'on en fasse la cueillette... ».

SICKENBERGER, *loc. cit.*, ne dit pas en quelle partie du fruit l'entaille est pratiquée. Sur les fruits de sycomore que j'ai vus en juin et juillet 1928 aux environs du Caire l'entaille était toujours faite près de l'œil (voir p. 50, note 3) du fruit (pl. II, 1-18). C'est aussi ce que disent P. FORSKÅL, le grand botaniste

⁽¹⁾ Dans *Mémoires présentés à l'Institut égyptien et publiés...*, t. IV, fasc. II, 1901.

⁽²⁾ SICKENBERGER écrit fautivement مختم. مختم est la forme vulgaire de مختم.

⁽³⁾ *Mémoires sur l'Égypte*, publiés dans les années VII, VIII et IX, t. III (Paris, an X), p. 188.

⁽⁴⁾ *Relation de l'Égypte*, trad. par S. DE SACY, Paris 1810, p. 19; cf. *infra*, p. 69-70.

suédois, et d'autres savants. Voir P. FORSKÅL, *Flora aegyptiaco-arabica* (Hauniæ, 1775), p. 182 : « Quum enim fructus ad magnitudinem pervenit diametri poll(icis), solent incolæ ad umbilicum ejus partem reseccare »; P. MAYER, *Zur Naturgeschichte der Feigeninsekten*, dans *Mitteilungen aus der zoologischen Station zu Neapel*, t. III, 4^e fasc., 1882, p. 568 : « Es verdient noch bemerkt zu werden, dass die Eingeborenen Aegyptens die unreifen Sykomoren einer besonderen Operation unterziehen, um sie überhaupt geniessbar zu machen. Sie schneiden mit einem scharfen Messer eine Calotte aus dem Fruchtstande nahe dem Ostiolum⁽¹⁾ heraus; alsdann sterben die Insekten ab und werden die Sykomoren in einigen Tagen reif und süß »; G. HENSLOW, *Egyptian Figs*, dans *Nature* (1^{er} décembre 1892), n^o 1205, t. 47, p. 102 « Boys cutt off the top of the figs ».

Sur tous les fruits en faïence de la collection NAHMAN l'entaille se trouve au contraire sur le côté (pl. I, 1-3). J'ai vu d'abord dans ce détail une inexactitude



Fig. 2.

de l'artisan qui a modelé les fruits, mais j'ai pu me rendre compte ensuite qu'il y a aujourd'hui encore des endroits en Égypte où l'on pratique l'entaille sur le côté. Le 11 juillet 1928 j'ai acheté dans le quartier indigène de Port-Saïd des figues de sycomore mûres qui étaient toutes entaillées sur le côté (fig. 2)⁽²⁾. On peut faire la même observation sur beaucoup de fruits de sycomore représentés dans des peintures et des bas-reliefs de l'Égypte ancienne.

Pour donner un aperçu des diverses formes d'entailles dans les représentations anciennes, j'en ai rassemblé les exemples principaux. Voir fig. 3.

EXPLICATION DE LA FIGURE 3 (N^{os} 1-21).

N^{os} 1-7 : Entaille près de l'œil (*ostiolum*).

N^o 1. Très fréquent dans l'Ancien Empire (par exemple LEPSIUS, *Denkmäler*, II, 68, 70; STEINDORFF, *Das Grab des Ti*, 64, 67).

⁽¹⁾ Œil de la figue (voir fig. 1).

⁽²⁾ De ces fruits je n'ai malheureusement pas

pu prendre de photographies, n'ayant pas d'appareil sous la main.


N° 2. J. DE MORGAN, *Fouilles à Dahchour*, t. II, 1894 et 1895, Vienne 1903, pl. XIV.


Tous datant de l'Ancien Empire.

Nos 3 et 4. STEINDORFF, *Der Sarg des Sebket, ein Grabsfund aus Gebelen*, Berlin 1901, pl. II, Moyen Empire.



Fig. 3.

N° 5. Saqqara. D'après une esquisse en couleur de M. G. JÉQUIER. Le professeur JÉQUIER a eu l'amabilité de me communiquer les indications suivantes : « Les tas de figes de sycomores paraissent très souvent dans le monceau des offrandes, et dans le temple de Pépi II j'en ai de nombreux exemples dont plusieurs en couleurs. Les stries verticales sont visibles même dans les exemplaires où la couleur est partie. Le  du fruit est d'un brun un peu plus clair que le reste » (lettre du 21 avril 1927).

N° 6. Tombeau n° 158 à Thèbes, tombe du  (d'après une photographie), Nouvel Empire.

N° 7. Dessins très schématiques. Voir par exemple C. M. FIRTH et B. GUNN, *Excavations at Saqqara. Teti Pyramid Cemeteries*, 1926, t. II, pl. IV.

Nos 8-15 : Entaille sur le côté du fruit.

N° 8. E. NAVILLE, *The Temple of Deir el Bahari*, t. I, pl. XV. Nouvel Empire.

N^{os} 9 et 10. SCHEIL, *Le Tombeau d'Apoui*, pl. I — DAVIES, *Two Ramesside Tombs at Thebes* (tombeau d'Apy), pl. XXVIII; cf. aussi pl. XXV, la couleur de ces fruits est tout à fait semblable à celle des figues de sycomore en faïence de la collection NAHMAN. E. NAVILLE, *The Temple of Deir el Bahari*, t. IV, pl. CLX; E. NAVILLE, *Papyrus funéraires de la XXI^e dynastie, le Papyrus de Kamara... au Musée du Caire*, pl. I. Nouvel Empire. Des exemples analogues sont très nombreux.

N^{os} 11 et 12. D'après un dessin inédit de G. SCHWEINFURTH provenant du temple de Ramsès II à Abydos.

N^{os} 13 et 14. E. A. W. BUDGE, *The Book of the Dead. The Papyrus of Ani*, 1894, pl. I et VI; CHAMPOLLION, *Monum.*, pl. CLXII = ROSELLINI, *Monum. civili*, pl. CXXXIV, 3.

N^o 15. D'après un ostracon thébain au Musée du Caire, Nouvel Empire.

Les n^{os} 16-20 ne sont que de simples schémas. Il s'agit ici souvent de représentations très petites ou peu soignées. C. M. FIRTH et B. GUNN, *op. cit.*, pl. 4, 6 A, 21 B; DAVIES, *The Tomb of Nakht at Thebes*, pl. X; P. LACAU, *Sarcophages antérieurs au Nouvel Empire* (*Catal. gén.*), pl. XXIV; BUDGE, *Wall Decorations of Egyptian Tombs*, 1914, pl. 7, 1 = WRZSZINSKI, *Atlas...*, I, pl. 92, peinture provenant d'un tombeau thébain à Londres (n^o 37983).

N^o 21. Mosaïque de l'époque romaine appartenant à S. A. LE DUC D'ISENBURG, Château de Birstein (Hesse, Allemagne), inédite.

La forme de l'entaille telle qu'elle apparaît sur les fruits en faïence (pl. I, 1-3) et sur la plupart des représentations (fig. 3, 1-21), montre qu'elle devait être faite avec un couteau recourbé. REYNIER et SICKENBERGER (*loc. cit.*) parlent seulement d'un petit couteau ou espèce de scalpel ou d'un petit instrument fait exprès pour cette opération, mais ailleurs, dans deux articles de G. HENSLOW⁽¹⁾, E. SICKENBERGER donne une description détaillée de cet instrument. Je me suis procuré de ce couteau⁽²⁾, qui aujourd'hui n'est plus qu'assez rarement⁽³⁾

⁽¹⁾ *Egyptian Figs*, dans *Nature*, 1^{er} décembre 1892, n^o 1205, t. 47, p. 102 et *The Sycomore Fig*, dans *The Journal of the Royal Horticultural Society*, t. XXVII, fasc. 1, 1902, p. 128-131. R. MESCHLER, *A Manual Flora of Egypt*, t. I, p. 248 a verbalement copié SICKENBERGER-HENSLOW,


loc. cit., mais il ne les cite pas.

⁽²⁾ Voir L. KEIMER, *An ancient Egyptian knife in modern Egypt*, dans *Ancient Egypt*, 1928, p. 65-66.

⁽³⁾ Mais cf. *infra*, p. 57-60. Note additionnelle sur mes observations faites dans la Basse-Égypte.

employé par les fellahs, cinq spécimens, dont deux sont reproduits à la planche IV, 1 et 2. Il est fait d'un anneau de fer large et mince, tranchant sur un de ses bords et fixé à un manche de bois ou de roseau. FORSKÅL (*loc. cit.*) donne de ce couteau une description très claire : « Cultros habent ad hoc artificium factos apice rotundatos, et ab una parte acutatos »; voir aussi le Dr H. GOUVION, *Étude sur l'Égypte contemporaine*, 1873, p. 70 : « Les Arabes se servent pour cela d'un anneau tranchant fixé au bout d'une poignée qu'ils manœuvrent avec une grande dextérité ». D'après SICKENBERGER (chez G. HENSLow, *loc. cit.*) il y avait aussi autrefois des couteaux en forme de crochet, constitué donc uniquement par une moitié d'anneau au lieu de l'anneau complet (pl. IV, 3). Je n'ai trouvé nulle part en Égypte cette forme de couteau, sur laquelle je reviendrai plus loin. Enfin SICKENBERGER-HENSLow⁽¹⁾ mentionnent un couteau dont non seulement l'anneau tranchant mais aussi le manche est en fer. Comme la représentation que SICKENBERGER donne de cet instrument est peu claire, je n'ose pas la reproduire ici; ce n'est d'ailleurs pas nécessaire, puisqu'il s'agit d'un objet essentiellement analogue à ceux que reproduit la planche IV, 1 et 2.

Les fellahs m'ont raconté que les hommes ou les enfants qui pratiquent l'opération sur les fruits de sycomore ont souvent un couteau à chaque main pour que l'opération aille plus vite; car ils ont à inciser des milliers de figues. Comme nous l'avons dit, la forme des entailles sur les figues de sycomore en faïence et sur les nombreuses représentations en peinture et en bas-relief démontre que dès l'antiquité on employait le même couteau. Cela semble ressortir aussi du texte de THÉOPHRASTE et de son imitateur PLINIE qui décrivent ces couteaux comme *ὄνυχας σιδηροῦς*, *ferreis unguibus*. Les mots *ὄνυχ* et *unguis* font naturellement penser au couteau en forme de crochet (pl. IV, 3).

Ce couteau s'est peut-être conservé dans le déterminatif du mot *nk'w-t* , « fruit de sycomore entaillé ». Car il paraît vraisemblable que l'hiéroglyphe bien connu — ou —, la griffe de rapace, ait été employé pour indiquer dans l'écriture ce couteau. En tout cas, l'hiéroglyphe — ou — qui détermine le mot *nk'w-t* a presque la même forme que le couteau en crochet servant à entailler les figues de sycomore (pl. IV, 3) et cette coïncidence est au moins significative.

⁽¹⁾ Voir p. 54, note 1. Il s'agit de l'article *The Sycomore Fig*, voir p. 128, fig. 46 (c).

D'autre part, j'ai pu m'assurer qu'en beaucoup de régions d'Égypte les formes des couteaux dont il vient d'être parlé ne sont pas connues et je me souviens qu'en 1923, deux ans avant sa mort, G. SCHWEINFURTH, étudiant avec moi le sycomore et son importance pour l'Égypte ancienne et moderne, ne connaissait pas les couteaux décrits et reproduits par SICKENBERGER-HENSLow. Dans aucun de ses ouvrages il ne parle d'un couteau spécial, mais il mentionne seulement de façon générale «den seitlichen Einschnitt, den die Aegypter noch heute anzubringen pflegen»⁽¹⁾. Quand je demandai avec quoi on faisait les entailles aux figues de sycomore, les fellahs m'ont répondu très souvent avec un couteau ordinaire ou un vieux rasoir بسكينه أو بموس آدم (2). Il est aisé de constater l'exactitude de cette affirmation. D. S. FISU, qui a fait surtout aux environs d'Alexandrie des études sur *Ficus sycomorus* L., dit⁽³⁾ : «It should be remarked, however, that in some districts (around Alexandria for instance) an ordinary knife is used and the fruits are merely slit, the tops⁽⁴⁾ not being cut off»; comparer «seitlicher Einschnitt» (SCHWEINFURTH, plus haut) avec «the fruits . . . merely slit» (FISU). La preuve que dès l'antiquité on employait parfois un couteau ordinaire pour entailler les fruits de sycomore se trouve de façon évidente dans la représentation de quelques figues de sycomore sur une mosaïque inédite conservée en Allemagne⁽⁵⁾; on y voit même deux entailles sur les fruits (fig. 3, n° 21; comparer le «seitlichen Einschnitt», SCHWEINFURTH). M. EV. BRECCIA a récemment montré que les mosaïques d'époque gréco-romaine et beaucoup de scènes qu'elles représentent sont d'origine alexandrine⁽⁶⁾, affirmation qui pour la mosaïque en question est rendue sûre par la représentation des fruits de sycomore (= figues égyptiennes). Nous avons donc la preuve qu'aux environs d'Alexandrie, dans l'antiquité comme de nos jours, les entailles étaient faites parfois au moyen d'un couteau ordinaire.

⁽¹⁾ Par exemple *Ueber Pflanzenreste aus altägyptischen Gräbern*, dans *Berichte der Deutschen botanischen Gesellschaft*, t. II, 1884, p. 368.

⁽²⁾ آدم vulg. pour آدم.

⁽³⁾ *Alexandria Horticultural Society Bulletin*, n° 6, *Plants cultivated in Egypt*, 1912, p. 169 et 170, n° 474.

⁽⁴⁾ Top = l'œil de la figue, cf. *supra*, p. 50, note 3, fig. 1.

⁽⁵⁾ Cf. *supra*, p. 54, n° 21, fig. 3, n° 21.




⁽⁶⁾ *Monuments de l'Égypte gréco-romaine*, . . . t. I^{er}, 1926, p. 81-83; cf. *compte rendu* par L. KAIMER dans le *Journal of the Society of Oriental Research*, t. XI, octobre 1927, p. 260-261. Voir aussi Paul PERDRIZET, *Le Musée gréco-romain (d'Alexandrie)*, dans *L'Art Vivant* (numéro sur l'Égypte), V^e année, n° 98, 15 janvier 1929, p. 61.

Dioscoride (cf. *infra*, p. 68) dit que l'opération était faite avec *ὄνυχι ἢ σιδηρῶ*, c'est-à-dire avec un couteau-crochet ou avec un couteau ordinaire⁽¹⁾. Athénée (cf. *infra*, p. 68) parle d'un objet en fer, *κνίσαντες σιδηρίῳ*, mais le mot *κνίζω* éveille l'idée d'une sorte de griffe; et 'ABD EL-LATIF (cf. *infra*, p. 69-70) d'un couteau (حديدة), la traduction de S. DE SACY (*pointe de fer*, cf. *infra*, p. 70) n'est pas exacte.

NOTE ADDITIONNELLE

SUR LES COUTEAUX SERVANT À ENTAILLER LES FRUITS DE SYCOMORE.

En mai 1929 j'ai entrepris une petite excursion dans la Basse-Égypte pour étudier encore une fois quelques questions concernant le sycamore. J'ai trouvé partout la forme ordinaire du couteau à entailler les figues de sycamore (cf. pl. IV, 1 et 2). Le grand nombre de ces couteaux apportés par les fellahs m'a montré l'importance du rôle alimentaire que joue encore aujourd'hui chez les indigènes en Égypte le fruit de sycamore. J'ai vu beaucoup de ces couteaux surtout à *Mihallet Marhoun*, village situé à 3 kilomètres de *Tanja*. Les résultats précieux que j'ai pu obtenir à *Mihallet Marhoun* sont dus à la grande amabilité de la famille EL-HARMIL BEY.

On appelle le couteau en question à *Mihallet Marhoun* exclusivement *khet-tinah gimmez* ختانة جيميز et non *sekkinah* سكينه, nom qui lui est donné dans certaines parties de l'Égypte, cf. *supra*, p. 56. Nous connaissons déjà un dérivé du mot *khattānah* ختانة, porté par les fruits de sycamore entaillés : *jimmiz* جيميز (en arabe littéraire مختنى) = fruits de sycamore entaillés, fruits du printemps, cf. *supra*, p. 54. Remarquons aussi que ختانة جيميز se trouve dans la *Scala magna*, éd. LORET, p. 9, n° 84 : *noyker* ختان الجيميز. *noyker*, démot. *nwkr*    voir SPIEGELBERG, *Koptisches Handwörterbuch*, p. 76, est emprunté au sémitique נקר, mot employé surtout pour l'acte de « picoter » des oiseaux⁽²⁾.

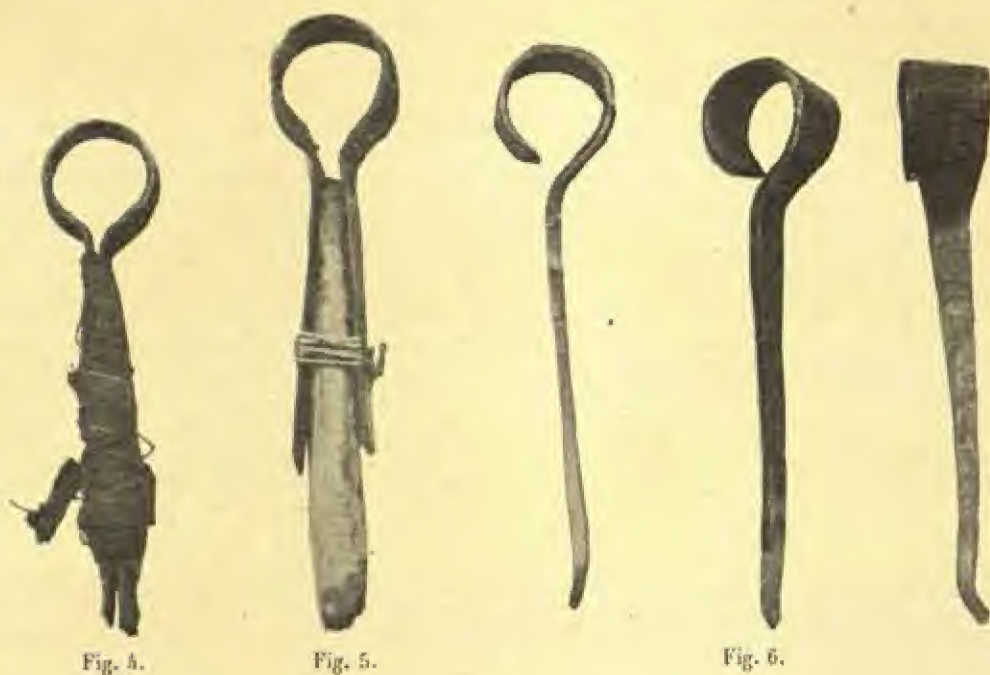
⁽¹⁾ Cf. *infra*, p. 72, note 2.

⁽²⁾ Entre la racine *nk* (cf. *infra*, p. 65) et le démotique *nwkr*, *noyker*, il n'existe naturellement aucune relation. Dans la traduction copte (*boh.*) de Apos 7, 14, l'opération pratiquée sur les *elkw* (fruits de sycamore; égypt. *nhw-t* et var., cf. *infra*, p. 65) est désignée par *noyker*;

donc *nhw-t*, *elkw* ne peut pas être = *nwkr*, *noyker*. Cf. Apos, 7, 14; B. οὐτος ἀνθρώπου ἡμελῶς πεχλῆ ἡλεσιὰς χενελῶκ οὐπροφντῆς ἀππε λῶκ οὐλε οὐφνρι ἡπροφντῆς ἀλλῃ πελῶκ οὐ-
μηνήκεμιν εἰνοῦκερ ἡσηελκῶ, d'après *Brit. Mus. Or.*, 1314, fol. 45 r°-v°, transcr.

Les différentes formes de ختانة جميز que j'ai rencontrées à *Mihallet Marhoum* sont les suivantes :

- 1° Forme ordinaire, anneau large, cf. *supra*, p. 54, et pl. IV, 1 et 2;
- 2° Fig. 4. — Même forme que n° 1. Elle diffère seulement par deux pro-



longements de la lame servant de manche. Autour de ce manche est enroulée une bande d'étoffe, destinée à le rendre plus maniable;

3° Fig. 5. — Même forme que n° 2. Pour allonger le manche du couteau le fellah a encore inséré un petit morceau de bois. Le tout était enveloppé d'une bande d'étoffe (cf. n° 2) que j'ai enlevée;

4° Fig. 6. — Lame en forme de crochet. Le manche, qui a l'apparence d'un clou pointu, est un prolongement de la lame; il était entouré d'étoffe;

BURNESTER, *id.* TATTAM, *Proph. min.*, p. 82, sous
 מַחֲמִי- בֶר, מַחֲמִי-. «Et Amos répondit et dit à
 AMOSIA : Je ne suis point prophète ni fils de

prophète, mais je suis pasteur et je pique (j'en-
 taille) les signes de sycomores». Je dois ce texte
 copte à l'amabilité du regretté E. DÉVAUD.

5° Fig. 7. — L'instrument est un vieux rasoir dont la lame est courbée en



Fig. 7.

forme de crochet. On comprend maintenant l'expression des fellahs *موس قديم* dont il a été question plus haut, cf. *supra*, p. 56. Il était entouré d'étoffe;

6° Fig. 8. — L'instrument est un vieux couteau, dont la lame est courbée en forme de crochet et le manche en forme d'anneau.

Les lames des n° 4, 5 et 6 — fig. 6, 7 et 8, n'ont pas tout à fait la forme de crochet que nous connaissons par la publication de SICKENBERGER et HENSLow (cf. *supra*, p. 55 et pl. IV, 3), mais elles sont au moins apparentées à cette forme.

La forme la plus courante de *خقانة جميز* à *Mihallet Marhoun* est, comme nous l'avons dit (cf. n° 1), le couteau dont l'anneau tranchant est emmanché au bout d'une poignée en bois, cf. *supra*, p. 55 et pl. IV, 1 et 2.



Fig. 8.

SICKENBERGER et HESSLOW parlaient déjà d'un couteau dont non seulement la lame mais aussi le manche est en fer et dont j'ai pu trouver à *Mihallet Marhoum* les exemplaires représentés aux figures 4, 5, 6.

Au contraire je n'ai pas vu à *Mihallet Marhoum* des couteaux ordinaires employés pour entailler les figues de sycomore, c'est-à-dire les couteaux ordinaires non courbés dont il a été question plus haut, cf. *supra*, p. 56, surtout D. S. FISH. (Fin de la note additionnelle.)

Pour revenir aux formes d'entailles réunies à la page 53 (fig. 3, nos 1-21), on aboutit aux constatations suivantes :

- a) Entailles faites au moyen d'un couteau en forme d'anneau ou de crochet;
- b) Entailles faites au moyen d'un couteau ordinaire;
- c) Quant aux exemples où l'on ne voit qu'un point noir ou un petit trou, il s'agit seulement de représentations sommaires ou très petites dans lesquelles on a voulu figurer l'entaille pour distinguer les fruits de sycomore des véritables figues (*Ficus carica* L.), dont la forme est très analogue, mais qui, au moins en Égypte, ne subissent jamais une telle opération (cf. *infra*, p. 72, 76-77); pourtant dans tel ou tel cas on peut penser aussi à une piqûre ou une scarification dont il est parlé quelquefois dans les textes⁽¹⁾.

Le but de cette entaille est d'après SICKENBERGER, nous l'avons déjà vu, « de faire sortir les sykophages ». Ce n'est pas ici l'endroit de parler des insectes (*Sycophaga sycomori*) qui vivent à l'intérieur du fruit. Dans mon livre sur *Ficus sycomorus* L. et *Ficus carica* dans l'Égypte ancienne je publierai les notes encore inédites de G. SCHWEINFURTH sur cet insecte; SCHWEINFURTH l'a dessiné et étudié surtout en 1889 au Yémen, qui est avec le Nord de l'Abyssinie le pays d'origine du sycomore.

Quant à la raison de l'entaille, disons seulement que SICKENBERGER⁽²⁾, SCHWEINFURTH⁽³⁾, P. MAYER⁽⁴⁾ et beaucoup d'autres⁽⁵⁾ insistent sur ce que le fruit

⁽¹⁾ I. Löw, *Die Flora der Juden*, t. I, 1926, p. 274-280.


⁽²⁾ *Loc. cit.*, p. 51, voir aussi p. 71.

⁽³⁾ Par exemple *Sur les dernières trouvailles botaniques dans les anciens tombeaux de l'Égypte*, année 1886, Le Caire 1887 « pour empêcher le développement des insectes », p. 420.

⁽⁴⁾ *Loc. cit.*, p. 52, cf. *infra*, p. 71.

⁽⁵⁾ Le Dr H. COUVIDOU, *Étude sur l'Égypte contemporaine*, Le Caire, 1873, p. 70, dit : « Il (le fruit) croît rapidement, mais ne peut devenir comestible s'il n'est profondément entaillé Si le fruit ne subit pas cette opération, il se perce et par l'ouverture s'échappent des myriades de petits moncherons. » Voir aussi les remarques des commentateurs de Amos VII, 14, cf. *infra*, p. 73.

ne parvient à maturité qu'après la sortie des insectes et que l'entaille a pour but essentiel de permettre cette sortie⁽¹⁾. Plusieurs voyageurs, entre autres le général RAYNA⁽²⁾, et quelques botanistes modernes, surtout M. E. LEUCK⁽³⁾, sont d'avis, au contraire, qu'il s'agit seulement d'un procédé accélérant la maturation de la récolte pendante; la sortie des blastophages causée par l'excision des fruits ne serait qu'un fait secondaire. Mais la question, encore incomplètement résolue à mon avis, du but de l'entaille ressort purement à l'histoire naturelle et ne peut être tranchée que par des naturalistes. Historiquement le fait important est que le fruit de sycomore pour être comestible doit être entaillé et que cette opération, nous l'avons montré, était déjà pratiquée dans l'antiquité.

Aussitôt l'excision faite, un liquide laiteux (*latex*) coule de la plaie. 'ANO EL-LATIF, trad. S. DE SACY (cf. *infra*, p. 70), dit à ce propos : « Il coule de la plaie une sorte de lait de couleur blanche ». Ce *latex*, visqueux et blanc, coule, comme je l'ai souvent constaté, de presque toutes les parties de *Ficus sycomorus*, de l'écorce quand on l'incise, des feuilles, des fruits; le nom hiéroglyphique de ce *latex*, quelquefois mentionné dans les textes médicaux, est *tr-t nh-t*  (et var.) « lait de sycomore »⁽⁴⁾. Recueilli dans un vase, le *latex* se coagule bientôt et prend une teinte rose-rouge; sur les mains il laisse des taches noires. L'un des couteaux que j'ai achetés aux fellahs, ayant longtemps servi, a sa lame très usée, et son manche couvert d'une épaisse couche de *latex* desséché qui avait coulé des fruits entaillés (pl. IV, 2).

⁽¹⁾ Les fellahs d'Égypte que j'ai interrogés m'ont toujours répondu, dernièrement encore à *Mihallet Marhoun*, que l'excision était faite pour faire périr les insectes (*namous*); car les fruits habités par des *namous* ne peuvent pas complètement mûrir et devenir doux. Dans mon livre sur *Ficus sycomorus* L. et *Ficus carica* L. dans l'Égypte ancienne je compte traiter des points de détail et des autres explications qui ont été tentées, surtout par des commentateurs de la Bible sur Amos, VII 14; voir L. KEIMER, *Eine Bemerkung zu Amos VII 14*, dans *Biblica*.

Commentarii editi a Pontificio Instituto Biblico, vol. VIII, fasc. 4, 1927, p. 441-444 et *infra*, p. 73.

⁽²⁾ *Loc. cit.*, p. 51, cf. *infra*, p. 70.

⁽³⁾ M. le professeur E. LEUCK a eu l'amabilité de me donner par lettre son avis sur ce sujet, cf. *infra*, p. 72-73.

⁽⁴⁾ *Pap. Ebers* 698, 13 (cf. *Pap. méd. de Londres* 1511), 744; *Pap. Hearst* 38, 1017; *Pap. méd. de Berlin* (pap. n° 3038) 81. Voir É. CHASSINAT, *Un papyrus médical copte*, 1921, dans *Mémoires de l'Institut français du Caire*, t. XXXII, p. 145.

'ABD EL-LATIF (voir *infra*, p. 70) continue en ces termes : « Ensuite la place devient noire ». Comparer à ce sujet mes photographies de figues de sycomore entaillées (pl. II, 1-18). Dans la description des fruits de sycomore en faïence j'ai déjà fait observer que l'entaille de chaque fruit, c'est-à-dire la large bordure qui entoure le petit trou rond, était d'une couleur absolument noire. Malheureusement les photographies ne donnent pas assez nettement cette teinte, mais voir pl. I, 1 le premier fruit à gauche du premier registre. Pour se rendre compte de ce détail, une reproduction en couleurs serait indispensable. Je prie le lecteur de se reporter à une planche en couleurs donnée par G. STREINORFF dans son livre intitulé *Der Sarg des Sebka-ô*⁽¹⁾, pl. II. On y voit clairement sur les figues de sycomore des couleurs correspondant à peu près à celles de la nature et à celles des fruits en faïence : fruit brun-rouge avec la bordure noire autour de l'entaille, tige verte.

Dans la description des fruits de sycomore en faïence nous avons aussi parlé du petit trou rond au centre de l'entaille (pl. I, 1-3). Quelle en est la signification? Pour le comprendre on comparera, pl. III, 1⁽²⁾ et 2⁽³⁾. On y voit les photographies de quelques figues de sycomore coupées en deux, montrant que les fleurs (ou les fruits)⁽⁴⁾ groupées dans le réceptacle⁽⁵⁾ sont toujours disposées de manière à laisser au centre une cavité qui n'existe jamais dans la vraie figue (pl. III, 3)⁽⁶⁾. Donc si l'on coupe assez profondément une figue de sycomore, on aperçoit nécessairement cette cavité, comme on le voit aux planches I, 1-3, II, 1-18, III, 1-2. Ces détails, la bordure noire et le petit trou sur les sycomores en faïence, montrent bien que les anciens Égyptiens avaient observé le fruit très soigneusement.

Il nous reste à parler de la forme, de la grosseur, de la couleur et des époques de maturité des fruits. D'après SICKENBERGER (cf. *infra*, p. 71) il y a deux sortes de fruits de sycomore, qui diffèrent par leur forme :

⁽¹⁾ Cf. *supra*, p. 53, notes sur fig. 3, n° 3 et 4, croquis d'une figue de sycomore représentée sur ce cercueil. Je reproduis toute la représentation en question, seulement en noir, à la planche VIII; voir aussi DAVIES, *Two Ramesside Tombs at Thebes* (tombeau d'Apy), pl. XXV, la couleur de ces fruits est tout à fait semblable à celle des figues de sycomore en faïence de la

collection NAIMAN.

⁽²⁾ Deux figues de sycomore coupées en deux, gr. nat. Les croix indiquent les entailles.

⁽³⁾ Trois figues desséchées de sycomore coupées en deux, 2/3 gr. nat.

⁽⁴⁾ Cf. *supra*, p. 50, note 3, fig. 1.

⁽⁵⁾ Figue du vrai figuier, coupée en deux, 2/3 gr. nat. Fayyûm, 28 juin 1928.

- 1^o *Gimmēz masekh* جميمز ماسخ «Fruits ronds, raccourcis et fades»;
2^o *Gimmēz el-tiny* جميمز التيني «Fruits plus allongés, forme de figue douce».

G. SCHWEINFURTH s'exprime en termes très analogues⁽¹⁾ : «Il y a aujourd'hui en Égypte deux variétés de sycomores : une à fruits rougeâtres, larges, aplatis (c'est la forme commune); la seconde à fruits jaunes, allongés et d'une forme tout à fait semblable à celle des figes». Ailleurs⁽²⁾ le même savant dit : «Eine durch hellgelbe birnförmige Früchte ausgezeichnete Spielart fand ich in Unterägypten bei Mensaleh und Damiette unter der Bezeichnung *Gimmēs-'arabi*, während man die typische Form mit gewöhnlich fleischroter mehr breiter und flach zusammengedrückter Frucht, wie sie überall in Aegypten feilgeboten wird, daselbst *Gimmēs-fellaki* nennt. Die erst erwähnte Spielart fand sich auch in Oberägypten und anscheinend daselbst in vorherrschendem Grade.»



Fig. 9.

Quant à moi, j'ai trouvé presque partout en Égypte la forme courante, arrondie, large et aplatie (pl. II, 1-18; III, 1-2); à Miniah j'ai observé en juin 1928 la variété piriforme (fig. 9). Sur les représentations anciennes cette dernière est très fréquente (fig. 3, n^{os} 1, 2, 5 à 9, 11, 12, 16, 17, 18) et c'est aussi à elle qu'appartiennent les fruits en faïence de la collection NAHMAN (pl. I, 1-3).

D'après SICKENBERGER (cf. *supra*), on appelle aujourd'hui cette variété *gimmēz el-tiny* parce que ses fruits sont d'une forme «tout à fait semblable à celle des figes», en arabe *tini*, cf. SCHWEINFURTH, *supra*; comparer les fruits de sycomore en faïence (pl. I, 1-3) avec les fruits de *Ficus carica* L. reproduits à la planche III, 3, 6-12.

«Le sycomore porte des fruits trois fois par an. Ces fruits sont différents de qualité et portent des noms différents, quoiqu'ils soient le produit du même individu.» Cette courte indication de SICKENBERGER (voir *infra*, p. 71) est exacte pour l'essentiel; je crois, cependant, que l'arbre produit des fruits quatre ou

⁽¹⁾ *Bulletin de l'Institut Égyptien*, année 1887, Le Caire 1888, p. 353, séance du 2 décembre 1887.

⁽²⁾ *Sitzungs-Bericht der Gesellschaft naturforschender Freunde zu Berlin vom 15. Oktober 1889* (n^o 8), p. 157.

cinq fois plutôt que trois. En général on peut dire que d'avril à décembre les récoltes se succèdent à peu près sans arrêt. THÉOPHRASTE (*infra*, p. 68) s'exprime en ces termes à ce sujet : τούτων (c'est-à-dire les fruits) δ'ἀραιε-
θέντων πάλιν ἄλλα φύεται καὶ ἄλλα καὶ ἐκ τοῦ αὐτοῦ τόπου μηδὲν παραλ-
λάττοντα καὶ τοῦθ' οἱ μὲν τρεῖς οἱ δὲ πλεονάκις φασὶ γίνεσθαι. DIOSCORIDE
(cf. *infra*, p. 68) parle de trois à quatre récoltes annuelles, PLINIE (cf. *infra*,
p. 68) même de sept. Les renseignements des botanistes et des voyageurs⁽¹⁾
semblent fondés presque toujours sur ceux des auteurs classiques. En tout
cas la question doit être encore examinée à fond.

Sur les époques de maturité et sur les diverses qualités nous devons à
SICKENBERGER (voir *infra*, p. 71) les renseignements suivants, qui concordent
presque entièrement avec ceux que donnait, en 1865, ANTONIO FIGARI BEY
(cf. *infra*, p. 70) environ trente-cinq ans plus tôt.

SICKENBERGER, *loc. cit.*, dit :

« a) Fruits du printemps. — Mai-juin, *Guimeyz makhatem* جَمِيْز مَحْتَم. On les
ouvre . . . Ces fruits sont petits, rouges et très doux.

« b) *Guimeyz badh*⁽²⁾ جَمِيْز بَاط, juillet-août. Ils mûrissent en été au temps des
eaux rouges du Nil. On ne les ouvre pas; ils sont jaunes, rougeâtres, de la
dimension d'une petite pomme, très peu sucrés, et seulement dans la partie
extérieure rouge. Ils sont pleins d'insectes.

« c) *Guimeyz Abou* ابو جَمِيْز, octobre-novembre. Ils paraissent en petit
nombre en automne, après ceux d'été et avant ceux du printemps. On ne les
ouvre pas. Ils sont de dimension moyenne, très doux et de couleur jaunâtre. »

Faisons à ce sujet les remarques suivantes : Sur a (جَمِيْز مَحْتَم), voir pl. II,
7-18, 2/3 gr. nat., fruits rouges comme une pêche, environs du Caire, 15 juin
1928. — Sur b (جَمِيْز بَاط), voir pl. II, 1-6, gr. nat., environs du Caire,
5 juillet 1928. Contrairement à ce que dit SICKENBERGER, j'ai pu constater au
Caire, à Tanta, à Alexandrie et à Port-Saïd que les fruits de juillet, eux aussi,
étaient entaillés (pl. III, 1-6). Pour la couleur de ces fruits de juillet j'en ai

⁽¹⁾ Voir par exemple REYNIER, *loc. cit.*, p. 5;
note 3 et *infra*, p. 70.

⁽²⁾ SICKENBERGER écrit fautivement جَاط.

⁽³⁾ جَمِيْز est peut-être le mot vulgaire de جَمِيْز,
qui veut dire petite voûte (d'après M. Charles
BACHATLY).

vu de rouges et de jaunes-verdâtres. Le 7 juillet 1928 j'ai remarqué au Caire une femme qui vendait dans une grande corbeille des fruits de sycamore entaillés. Tandis qu'une moitié de la corbeille contenait de petits fruits ronds, d'un rouge intense (les fruits du printemps de SICKENBERGER), l'autre moitié était pleine de gros fruits jaunes-verdâtres (les fruits du juillet-août de SICKENBERGER), mais ces derniers aussi étaient entaillés. — Sur *c* (جَمِيْز ابُو) je n'ai rien à ajouter aux dires de SICKENBERGER. Cette variété semble, il est vrai, d'une consommation moins courante; en tout cas je n'en ai vu vendre nulle part.

Avant d'avoir eu la chance de connaître les fruits en faïence de la collection NAHMAN, j'avais publié un article dans les *Acta Orientalia*, t. VI, 1928, p. 288-304, sur la signification du mot copte $\epsilon\lambda\kappa\omega$ et var., *fruit de sycamore*⁽¹⁾. Depuis longtemps plusieurs égyptologues éminents, MM. DÉVAUD⁽²⁾, LACAU⁽³⁾ et LORET⁽⁴⁾, ont fait le rapprochement :

$n\dot{k}w-t \quad \overline{\text{A}} \quad \sum_m \quad (\text{Naufragé, 49}) = \overset{l}{en}k\dot{o}[wet] \quad \epsilon\lambda\kappa\omega, \epsilon\lambda\kappa\omega y, \lambda\kappa\omega y.$

$n\dot{k}w \quad \overline{\text{A}} \quad \sum_m \quad (\text{Turin, Chants d'amour, II 3}) = \overset{l}{en}k\dot{o}[we] \quad \epsilon\lambda\kappa\omega, \epsilon\lambda\kappa\omega y, \lambda\kappa\omega y.$

$n\dot{k}w-t \quad \overline{\text{A}} \quad \sum_m \quad (\text{pap. méd., passim}) = \overset{l}{en}k\dot{o}[wet] \quad \epsilon\lambda\kappa\omega.$

Le substantif ou le participe substantivé se rattache sans aucun doute au verbe $n\dot{k} \quad \overline{\text{A}} \quad \sum$ qui possède à peu près la signification de *fendre, taillader, inciser, entailler, mordre, piquer, percer, engraver*, etc. Pour tous les détails je renvoie à mon article des *Acta Orientalia*. Depuis lors le verbe $n\dot{k}$ et le substantif $n\dot{k}w-t$ ont été traités dans le *Wörterbuch der ägyptischen Sprache* de Berlin. Comme les éditeurs du *Wörterbuch* ne connaissaient pas le rapprochement $n\dot{k}w-t$ et var. = $\epsilon\lambda\kappa\omega$, ils n'ont pas pénétré le véritable sens de la racine $n\dot{k}$. Je cite ci-dessous les traductions données dans le *Wörterbuch* en y ajoutant chaque fois quelques remarques.

⁽¹⁾ Voir aussi W. E. CHAM, *A Coptic Dictionary*, Part I, Oxford 1929, p. 54.

⁽²⁾ *In litt.* du 25 juin 1925 : « Je suis bien aise que vous ayez établi l'identification de $\epsilon\lambda\kappa\omega$ avec l'égyptien $n\dot{k}w-t$. J'avais ce rapprochement sur la fiche de $\epsilon\lambda\kappa\omega$ dans mon fichier des *Éty-*

mologies coptes. » En 1923, M. DÉVAUD semble ne pas avoir connu cette identification, voir *Notes de lexicologie copte*, p. 94, n° 79, dans *Le Muséon*, t. XXXVI, 1923, p. 83-99.

⁽³⁾ Oralement, mars 1928.

⁽⁴⁾ Oralement, février 1927.

ERMAN-GRAPOW, *Wörterbuch der ägyptischen Sprache*, t. II, 4^e fasc., p. 343, 1928 :

« nh^t $\overline{\text{A}}$ $\overline{\text{O}}$ Dyn. 20, als Form des psn-Brotes $\overline{\text{A}}$ $\overline{\text{O}}$. »

REMARQUES. — Il s'agit, semble-t-il, d'une forme de pain qui tire son nom d'une ou plusieurs entailles, comparer par exemple fig. 10 et W. WRESZINSKI, *Bäckerei*, dans *Zeitschrift für ägyptische Sprache*, t. LXI, 1926, p. 1-15, fig. 20; la question est encore à examiner de près.



Fig. 10.

REMARQUES. — Le sens précis semble être « graver », comme l'avait déjà reconnu H. Brugsch; comparer KEIMER, *Acta Orientalia*, VI, p. 301.

« nh^t $\overline{\text{A}}$ $\overline{\text{C}}$ belegt Totb. (das Herz) ausreissen. »

REMARQUES. — Le sens exact est *inciser, fendre* (la poitrine); comparer KEIMER, *Acta Orientalia*, VI, p. 300.

« $nh^t w-t$ $\overline{\text{A}}$ $\overline{\text{B}}$ $\overline{\text{C}}$ belegt Med.; Totb. Dyn. 18 eine Frucht (von roter Farbe) vgl. $nh^t w-t$.

a) Zumeist allein als etwas Bestimmtes in offizineller Verwendung. Auch in der Verbindung : $\overline{\text{A}}$ $\overline{\text{B}}$ $\overline{\text{C}}$ $\overline{\text{D}}$ $\overline{\text{E}}$ $\overline{\text{F}}$ $\overline{\text{G}}$ $\overline{\text{H}}$ $\overline{\text{I}}$ $\overline{\text{J}}$ $\overline{\text{K}}$ $\overline{\text{L}}$ $\overline{\text{M}}$.


b) Bes. als Frucht der Sykomore (von roter Farbe) neben kj -Früchten.

c) Bildlich vom Zustand, in den man die besiegt Feinde bringt. Totb.

nh^t $\overline{\text{A}}$ $\overline{\text{B}}$ $\overline{\text{C}}$ ein essbarer Pflanzenteil (als geringe Speise). Neuägyptisch.

$nh^t w-t$ $\overline{\text{A}}$ $\overline{\text{B}}$ $\overline{\text{C}}$ belegt Lit. M. R.; Neuägyptisch, Dyn. 19-20 $\overline{\text{A}}$ $\overline{\text{B}}$ $\overline{\text{C}}$ Art Früchte (von roter Farbe?) neben kj -Früchten vgl. $nh^t w-t$.

REMARQUES. — Dans tous les cas où le substantif $nh^t w-t$, nh^t , $nh^t w-t$, $nh^t w$, qu'il apparaisse seul ou en liaison avec $nh-t$, a le sens de fruits, on doit le traduire par les *entailles scil. fruits de sycomore*, c'est-à-dire les fruits de sycomore du printemps ou de l'été (voir *supra*). Que des figues de sycomore du printemps ou d'été aient une couleur rouge, nous l'avons dit plus haut (p. 51). Je vois encore une difficulté dans les $\overline{\text{A}}$ $\overline{\text{B}}$ $\overline{\text{C}}$ $\overline{\text{D}}$ $\overline{\text{E}}$ $\overline{\text{F}}$ $\overline{\text{G}}$ $\overline{\text{H}}$ $\overline{\text{I}}$ $\overline{\text{J}}$ $\overline{\text{K}}$ $\overline{\text{L}}$ $\overline{\text{M}}$; peut-être ces $nh^t w-t$ desséchés,

.....  may possibly be a word for claws, as the verb-stem in the medical papyri is always determined with the claw sign, in which case the phrase will mean, «let my enemies be placed in the claws of Serket in their fetters». Je regrette de n'avoir pas connu cette explication, à peu près exacte, au moment où j'ai écrit mon article pour les *Acta Orientalia*. — D'ailleurs, le Dr Gardiner a eu l'amabilité de me confirmer qu'il possède des matériaux inédits sur le mot *nk'w-t* et var. prouvant qu'il désigne les figues de sycomore entaillées.

ANNEXE.

Pensant que beaucoup d'égyptologues n'ont pas sous la main tous les textes traitant de l'opération pratiquée sur les figues de sycomore, je cite ci-dessous *in extenso* les passages les plus importants sur cette question, même ceux dont nous avons déjà parlé.

THÉOPHRASTE, *Hist. plant.*, IV, 2 :

καὶ πέττειν οὐ δύναται μὴ ἐπικνισθέντα· ἀλλ' ἔχοντες ὄνυχας σιδηροῦς ἐπικνίζουσιν· ἃ δ' ἂν ἐπικνισθῇ τεταρταῖα πέττεται· τούτων δ' ἀφαιρεθέντων πάλιν ἄλλα φύεται καὶ ἄλλα καὶ ἐκ τοῦ αὐτοῦ τόπου μηδὲν παραλλάττοντα· καὶ τοῦθ' οἱ μὲν τρεῖς οἱ δὲ πλεονάκεις φασὶ γίνεσθαι.

PLINE, *Nat. Hist.*, XIII, 14 :

« Perquam fecundo proventu scalpendo tantum ferreis unguibus, aliter non maturescit. Sed cum hoc factum est, quarto die demetitur alio subnascente, septeno ita numerosa partu per singulas aestates, multo lacte abundante. Subnascetur, etiamsi non scalpatur, fetus quater aestate prioremque expellit. »

DIOSCORIDE, *De mat. med.* (éd. WELLMANN), I, 127 :

μηδὲ πεπαινόμενον δίχα τοῦ ἐπικνισθῆναι ὄνυχι ἢ σιδηρῷ. Φέρει δὲ καρπὸν τρεῖς ἢ τετράκισ τοῦ ἔτους.

ATHÉNÉE, *Deipnosophist.*, II 51 b et c :

ἅπερ οἱ ἐπιχώριοι ἐπὶ βραχὺ κνίσαντες σιδηρίῳ ἐῷσιν ἐπὶ τοῦ φυτοῦ· καὶ ὑπὸ τοῦ ἀνέμου κινόμενα ἐντὸς ἡμερῶν τριῶν οὕτω πέποντα καὶ εὐώδη γίνονται. . .

MINGARELLI, *Aegypt. codic. rel...*, p. CXIII = AMÉLINEAU, *Œuvres de Schenoudi* (Paris, 1907 et suiv.), 1^{er} vol., p. 342 = JOH. LEIPOLDT, *adj. W. E. CRUM, C. S. C. O.*, 42, p. 48.

MEΘAK ⁽¹⁾ HEIZOON	... ces petits animaux,
Ω̄N̄ ET̄N̄MAΥ	ceux qui sont dans
ET̄Z̄H̄NEAKΩ ⁽²⁾	les figues de syco-
EFAYOFO	more (et) qui sont
N̄H̄PTBY Z̄H̄	dispersés par le vent
PTREYNOFO	dès que les figues de
H̄NEAKΩ	sycomore ont été per-
NEYMEYCE GAP	cées. Car ils croyaient,
NE H̄N̄ATOYCI	avant d'être parvenus
ĒBOA EPOYOEIN	à la lumière, avoir
XENEYFOON Z̄H̄	déjà été dans des
ZENTANION EY	chambres pleines de
NEZ HOYOEIN	lumière ⁽³⁾ .

'ABD EL-LATIF.

Titre :

كتاب الافادة والاعتبار
في الامور المشاهدة والحوادث المعاينة بارض مصر
لعبد اللطيف البغدادي

Texte :

وقبل ان يحجى بايام يصعد رجل الى الشجرة ومعه حديدة يسم بها حبة حبة من الثمرة فيجري
منها لبن ابيض ثم يسود الموضع وتحلو الثمرة بذلك الفعل وقد يوجد منه شيء شديد الحلاوة
احلى من التين ولكنه لا ينك في اواخر مضغه من طعم خشبية ما.

⁽¹⁾ MEΘAK signifie proprement *peut-être*; ce sens n'est pas satisfaisant ici. M. CAUM, à qui j'ai soumis ma traduction, a eu l'amabilité de me communiquer ce qui suit : «MEΘAK kommt hier irgend einer einleitenden Partikel gleich, also : «Und nun gar», resp. «Und etwa». Griechisch entspricht es öfters auch ἀρα, oder τάρως, oder τάχα, also halb fragend. Ferner liesse sich das folgende GAP unübersetzt übergeben, also etwa : «Und nun diese (bezw. jene) klei-

nen... sie glaubten... » MEΘAK ist ja überhaupt ein unbequemes Wort. » Voir aussi K. SETHE, MEΘAK «vielleicht» und die zugehörigen Formen, dans *Zeitschrift für ägyptische Sprache*, t. LVIII, 1923, p. 54-55.

⁽²⁾ MINGARELLI traduit à tort EAKΩ par *cortex, folliculum, putamen*.

⁽³⁾ OYOY N̄H̄ PTBY signifie assez souvent *disperser dans le vent*, par exemple SNAOU, V, 9 (communication de M. CAUM).

Traduit par S. DE SACY, *Relation de l'Égypte*, Paris 1810 :

« Quelques jours avant que l'on en fasse la cueillette, un homme muni d'une pointe de fer monte sur l'arbre, et fait avec cet instrument une piqûre à tous les fruits l'un après l'autre : il coule de la plaie une sorte de lait de couleur blanche; ensuite la place devient noire, et c'est cette opération qui donne aux fruits une saveur sucrée. Il y en a qui sont excessivement sucrés, plus même que la figue; mais on y trouve toujours, quand on finit de les mâcher, un arrière-goût de bois. »

P. FONSKÅL, *Flora aeg. arab.*, 1775, p. 182 :

« Quum enim fructus ad magnitudinem pervenit diametri poll(icis), solent incolae ad umbilicum ejus partem resecare; qui locus deinde nigrescit. Sine hac circumcissione, maturitatem non obtineri, ajunt. Cultros habent, ad hoc artificium factos, apice rotundatos, et ab una parte acuatos. Si ficus aliquae praetereuntur, et sectionem non subeunt, Cynipe plenae evadunt, versus tempus inundationis Nili. »

Le général REYNIER, *Mémoires sur l'Égypte publiés dans les années VII, VIII et IX*, t. III, Paris, an x, p. 188 :

« Dès que les figues du sycomore ont à peu près le tiers de leur grosseur, ce qui ordinairement a lieu pendant la sève, quinze jours plus ou moins après leur première apparition, les Égyptiens montent sur l'arbre avec un couteau ou espèce de scalpel fort tranchant, et enlèvent à tous les fruits qu'ils jugent au degré de recevoir l'opération la partie du fruit où les étamines sont réunies. »

A. FIGARI BEY, *Studiî scientifici sull'Egitto e sue adjacenze* . . . (Lucca 1865), t. II, p. 175 et suiv. Ce texte étant très étendu, nous ne le citerons pas; d'ailleurs le passage de SICKENBERGER reproduit ci-après contient, sous une forme plus concise, à peu près les mêmes renseignements.

Le Dr H. COUVIDOU, *Étude sur l'Égypte contemporaine*, Le Caire, 1873, p. 70.

« Il (le fruit) croît rapidement, mais ne peut devenir comestible s'il n'est profondément entaillé. Les Arabes se servent pour cela d'un anneau tranchant

fixé au bout d'une poignée qu'ils manœuvrent avec une grande dextérité. Si le fruit ne subit pas cette opération, il se perce et par l'ouverture s'échappent des myriades de petits moucherons.»

E. SICKENBERGER, *Contributions à la flore d'Égypte* (Mémoires présentés à l'Institut Égyptien..., t. IV, fasc. II, 1901):

« N° 987. *Ficus sycomorus* L. . . . Guimeyz جَمِيْز.

« 1. *Masekh* مَسَخ. Fruits ronds, raccourcis et fades.

« 2. *El-Tiny* التينى. Plus allongés, forme de figue douce.

« Le sycomore porte des fruits trois fois par an. Ces fruits sont différents de qualité et portent des noms différents, quoiqu'ils soient le produit du même individu.

« a) Fruit du printemps. — Mai-juin. *Guimeyz makhatem* جَمِيْز مَخْتَم. — On les ouvre — encore sur l'arbre — par une incision avec un petit instrument fait exprès, pour faire sortir les sykophages. Ces fruits sont petits, rouges et très doux.

« b) *Guimeyz badh* بَادْ. — Juillet-août. Ils mûrissent en été au temps des eaux rouges du Nil. On ne les ouvre pas; ils sont jaunes, rougeâtres, peu sucrés, et seulement dans la partie extérieure rouge. Ils sont pleins d'insectes.

« c) *Guimeyz Abou* اَبُو. — Octobre-novembre. Ils paraissent en petit nombre en automne, après ceux de l'été et avant ceux du printemps. Ils sont de dimension moyenne, très doux et de couleur jaunâtre.»

Voir surtout E. SICKENBERGER dans G. HENSLOW, *Egyptian Figs*, dans *Nature*, t. XLVII, n° 1205, p. 102 et *The Sycamore Fig*, dans *The Journal of the Royal Horticultural Society*, t. XXVII, 1^{re} fasc., 1902, p. 128-131.

P. MAYER, déjà cité *in extenso*, cf. *supra*, p. 52.

G. SCHWEINFURTH, *Ueber Pflanzenreste aus altägyptischen Gräbern*, dans *Berichte der Deutschen Botan. Gesellsch.*, t. II, 1884, p. 368 : « . . . Sykomorenfrüchte.

charakteristisch durch den seitlichen Einschnitt, den die Ägypter noch heute anzubringen pflegen, um die Fruchtreife zu vervollkommen ».

IDEM, *Die letzten botanischen Entdeckungen in den Gräbern Aegyptens*, dans *Englers Botan. Jahrbücher*, t. VIII, 1^{re} fasc., 1886, p. 3 : « . . . Diese Früchte zeigten jene Einschnitte, welche die Einwohner noch heutzutage in die Sykomorensfeigen zu machen pflegen, um die Entwicklung der Blastophagen zu hindern ».

IDEM, *Sur les dernières trouvailles botaniques dans les tombeaux de l'ancienne Égypte*, dans *Bulletin de l'Institut Égyptien*, année 1886, Le Caire, 1887, p. 420 : « Les fruits . . . n'offrent pas les incisions pratiquées d'habitude pour empêcher le développement des insectes (blastophages et *sycophaga sycomori*) ».

IDEM, *Sur la flore des anciens jardins arabes d'Égypte*, dans *Bulletin de l'Institut Égyptien*, année 1887, Le Caire, 1888, p. 305 : « Le figuier . . . Cependant le procédé dit la caprification, pratiqué dans les autres pays, pour améliorer le fruit, n'est et n'a jamais été connu en Égypte ».

D. S. FISH, *Alex. Hort. Soc. Bull.* n° 6 (1912), cf. *supra*, p. 56.

M. E. LEICK, in *litt.* du 20 septembre 1927 :

« Bei O. WARBURG, *Die Pflanzenwelt*, I, p. 485, finde ich die Bemerkung, die Eselsfeigen⁽¹⁾ (Maulbeerfeigen)⁽¹⁾ würden angeschnitten, um ihnen den bitteren Geschmack zu nehmen « sei es nun, dass die Entfernung des Milchsaftes oder die Tötung der Blastophagen die Ursache der Entbitterung ist ». Dass von einer Tötung des Blastophagen keine Rede sein kann, geht schon aus der Angabe des Dioscorides hervor, es genüge, die Früchte mit den Fingernägeln⁽²⁾ zu ritzen. Auch ein 'Eindringen der Luft' (Plinius) ins Innere des Receptaculums

⁽¹⁾ C'est-à-dire les figues de sycamore. — L. K.

⁽²⁾ Le passage de Dioscoride cité plus haut (p. 68) dit qu'il faut griffer (ἐκκνίξαι) les fruits de sycamore ὄνυχι ἢ σιδήρῳ. Ce passage de Dioscoride, à mon avis, ne peut s'expliquer que de deux façons : ou bien il faut supprimer ἢ, ou bien par ὄνυχι il faut entendre ici le couteau en

forme de crochet (pl. IV, 3) et par σιδήρῳ un couteau ordinaire. En tout cas je ne peux m'imaginer que Dioscoride ait voulu dire qu'il suffit, comme l'admet M. LEICK, de griffer les fruits avec les ongles, puisque ΤΑΓΕΦΑΡΙΣΤΕ, cf. *supra*, p. 68, désigne très clairement les couteaux en question comme ὄνυχας σιδήρεους. — L. K.

wird durch diese Prozedur nicht bewirkt. Das 'Abfliessen eines bitter schmeckenden Saftes' ⁽¹⁾ (vgl. REINHARDT, *Kulturgeschichte der Nutzpflanzen*) könnte nur dann in Frage kommen, wenn man die Schnitte ringsherum führte, was de facto nicht geschieht ⁽²⁾. Mir scheint die Sachlage ganz klar zu sein : Verwundungen rufen leicht eine Art von pathologischer Reife hervor, die zu viel geniessbareren Produkten führen kann als die normale Reife. Ein vom Insekt angestochener Holzapfel ⁽³⁾ ist wesentlich süsser als ein normal reifer. Aus allen Berichten geht hervor, dass die Eselsfeigen ⁽⁴⁾ keineswegs verlockend waren ⁽⁵⁾; da ist es nur zu verständlich, dass man zu dem Mittel einer künstlichen Reifsteigerung griff. Jede angeschnittene Hundepflaume ⁽⁶⁾ kann uns den Erfolg einer solchen mit Absicht herbeigeführten Verletzung demonstrieren. Die Schlehe ⁽⁷⁾ wird erst geniessbar, nachdem sie dem Froste ausgesetzt war, und die Mispel ⁽⁸⁾ muss schon eine breiige Überreife aufweisen, um unserem Gaumen zuzusagen. »

Enfin voir aussi Amos, VII, 14. Le texte hébreu n'est pas tout à fait clair parce que le mot שִׁיז dans שִׁיז שִׁיז est un ἀπαξ λεγόμενον. Cependant le texte hébreu est pleinement expliqué par la traduction des LXX et de la *Vulgata* :

(LXX) ἀλλ' ἢ αἰπόλος ἤμην καὶ κνίζων συκάμυνα.

(Vulg.) « Sed armentarius ego sum, vellicans sycomoros ».

« . . . Mais je suis berger, et je pique les sycomores » (traduction de I. TOUTZARD, *Le livre d'Amos*, Paris, 1909, p. 78).

Les commentateurs ont très souvent mal ⁽⁹⁾ expliqué ce passage : aussi n'y

⁽¹⁾ THEOPHRASTE, *Hist. plant.*, IV, 2; I. LÖW, *Die Flora der Juden*, t. I, 1, 1926, p. 279. — L. K.

⁽²⁾ C'est exact, mais souvent on détache dans la région de l'ostiolum un morceau assez gros pour que ce résultat puisse se produire. — L. K.

⁽³⁾ C'est-à-dire *Prunus silvestris*. — L. K.

⁽⁴⁾ C'est-à-dire *Ficus sycomorus*. — L. K.

⁽⁵⁾ Peut-être seulement pour notre goût européen. Car il est vrai que le goût est chose toute

relative, puisque, au dire des explorateurs, les nègres d'Afrique centrale font leurs délices de l'huile de ricin, prescrite chez nous comme purgatif, à petites doses. — L. K.

⁽⁶⁾ C'est-à-dire le prunier sauvage. — L. K.

⁽⁷⁾ C'est-à-dire *Prunus spinosa*. — L. K.

⁽⁸⁾ Nèfle. — L. K.

⁽⁹⁾ Par exemple P. HUMBERT, dans l'*Orientalistische Literaturzeitung*, 1917, n° 10, col. 296-298.

a-t-il pas lieu de rapporter leurs remarques. Importantes au contraire sont les suivantes :

SANCTI EUSEBII HIERONYMI . . . *tomus tertius complectens commentarios in sexdecim prophetas maiores atque minores restitutos ad fidem manuscriptorum codicum vetustissimorum studio ac labore Domini JOHANNIS MARTIANOU* . . . Parisiis . . . MDCCIV. *Commentariorum*, S. HIERONYMI, Lib. III, col. 1438-1439 : « . . . agrestes afferunt ficus, quae si non vellicentur, amarissimas cariculas faciant et a culicibus corrumpuntur ».

S. R. DRIVER, dans son commentaire d'Amos (*The Cambridge Bible for Schools and Colleges*), 1901 : « The fruit is infested with an insect. . . and till the 'eye' or top has been punctured, so that the insects may escape, it is not eatable. This operation, it is probable, is what is here alluded to. »

ABBÉ GRAMPON, *S^e Bible*, Lille, 1905 : « Les sycomores. . . Pour en améliorer la qualité et le faire mûrir plus tôt, il fallait y pratiquer une incision ».

A. VAN HOONACKER, *Études bibliques. Les douze petits prophètes traduits et commentés*, Paris, 1908 : « . . . Il s'agit probablement de l'art de pratiquer sur ce fruit l'incision qui doit permettre à l'insecte dont il est infecté d'en sortir, le fruit en question n'étant pas apte, autrement, à la consommation ».

J. TOUZARD, *Le livre d'Amos*, Paris, 1909, p. 78 : « En le traduisant (scil. le mot בולס) par *xvίζωv*, les LXX ont eu en vue la petite opération que l'on fait subir au fruit du sycomore : on en pince ou l'on en pique le sommet afin de le faire mûrir plus vite ».

YAHUDA, dans Felix GOLDMANN, *La figue en Palestine à l'époque de la Mišna*, tirage à part de *R. L. J.*, Paris, 1917, p. 45, d'après I. Löw, *Die Flora der Juden*, t. 1^{er}, 1926, p. 275 : « Les bergers s'occupent de l'incision des fruits, pendant que leurs troupeaux paissent ou s'abreuvent. בולס שקמים n'est pas un métier à part, mais ce peut être l'occupation accessoire d'un berger; c'est ce que voulait dire Amos. Du reste cette opération n'a rien à voir avec la fécondation. La figue du sycomore est incisée pour pouvoir mûrir, autrement elle se dessèche ou se flétrit. Il se peut qu'on ait aussi appelé בולס la même opération sur les figues. »

D. S. FISH, *Alexand. Horticult. Soc. Bull.* n° 5, 1910, p. 8 : « The Prophet Amos, VII 14, was by occupation a herdsman and a dresser of sycamore trees. The sycamore is even now dressed with an old fashioned looking knife in order to encourage the ripening of the fruit. »

Voir aussi : G. HENSLow, *op. cit.*, p. 54.

I. LÖW, *Die Flora der Juden*, t. 1^{er}, 1926, p. 274-280.

L. KEIMER, *Eine Bemerkung zu Amos, 7, 14*, dans *Biblica. Commentarii editi a Pontificio Instituto Biblico*, vol. 8, fasc. 4, 1927, p. 441-444.






















QUELQUES NOMS SPÉCIAUX POUR LES FRUITS DE SYCOMORE ENTAILLÉS
ET POUR CETTE OPÉRATION :

ÉGYPTIEN : *nk'w-t*   et var.


COPTE : *ΓΑΚΩ* et var.

GRÉC : *κνίζειν*, ATHÉNÉE et SEPTUAGINTA; *ἐπικνίζειν*, THÉOPHRASTE et DIOSCORIDE.

LATIN : *scalpere*, PLINE; *vellicare*, VULGATA.

HÉBREU : *בולש שקצים*, AMOS; *נקר*, démot.                     

transformée en ce bleu-vert caractéristique des faïences du Moyen Empire. La forme de ces fruits assez grossièrement façonnés est trop allongée; voir pl. III, 6-12, photographies d'une variété de figes cultivées aujourd'hui au Fayoum (2/3 gr. nat.).

Le figuier, qui appartient primitivement à la flore méditerranéenne, a dû être introduit en Égypte au moins dès l'Ancien Empire, car l'arbre et ses fruits apparaissent dès cette époque dans les représentations ainsi que le nom hiéroglyphique —  (depuis la III^e dynastie). Très souvent on voit, à toutes les époques de l'histoire égyptienne, sur les tables d'offrandes, des pyramides de vraies figes à côté de fruits de *Ficus sycomorus* L.; voir par exemple pl. VIII. Dans ces cas les deux fruits se distinguent uniquement par l'entaille que porte la fige de sycomore et dont la véritable fige est dépourvue.

Ajoutons ici que le procédé connu sous le nom de *caprification* ⁽¹⁾ n'a jamais été introduit en Égypte (cf. *supra*, p. 60, 72). Cette opération, qui a pour but de hâter la maturation du fruit, se pratique aujourd'hui par exemple en Italie, où elle consiste en une piqûre faite dans l'*ostiolum* au moyen d'une aiguille imprégnée d'huile ⁽²⁾. SCHWEINFURTH ⁽³⁾ ainsi que d'autres savants ⁽⁴⁾ ont souvent fait remarquer que la *caprification* est inconnue en Égypte : « Le figuier commun,

⁽¹⁾ Voir sur ce procédé l'excellente étude de E. LEUCK, *Die Kaprifikation und ihre Deutung im Wandel der Zeiten*, dans *Mitteilungen der Deutschen dendrologischen Gesellschaft*, n° 34, 1925, p. 263-283; voir également L. KUENZT, *La figue de Smyrne. Culture et industrie en Californie*, dans *La Nature*, n° 2812, 1^{er} juillet 1929, p. 27-32.

⁽²⁾ M. H. CARTER m'a dit avoir vu, il y a environ dix ans, à Alexandrie, des cultivateurs pratiquer cette sorte de caprification. Cette affirmation du fouilleur bien connu ne suffit cependant pas à détruire les observations de SCHWEINFURTH et d'autres savants. Il s'agit probablement d'Européens ou de cultivateurs venus de Syrie et qui travaillaient dans les vergers d'Alexandrie. — Sur la caprification pratiquée en Syrie, voir REYNIER, *Mémoires sur l'Égypte...*, p. 186 : « Les Syriens, d'après les observations du citoyen

LABILLARDIÈRE, emploient fréquemment un genre de caprification qui est aussi recommandé par divers agronomes de l'Europe; c'est de piquer avec une aiguille imprégnée d'huile l'œil du fruit, ayant l'attention de fixer une goutte de cette liqueur sur la blessure. On assure par ce procédé, et même on accélère de quelques jours la maturité du fruit. »

⁽³⁾ Sur la flore des anciens jardins arabes d'Égypte, dans *Bull. de l'Inst. Égyptien*, année 1887, Le Caire 1888, p. 305; voir aussi, par exemple, *Bull. Herb. Boissier*, vol. IV, 1886, App. II, p. 127 et d'autres articles du même auteur.

⁽⁴⁾ D. S. FISH, *Alexandria Horticultural Society Bulletin* n° 6, *Plants cultivated in Egypt*, 1912, p. 163, n° 453 : « None of the varieties (c'est-à-dire des figes) known in Egypt require caprification ».

l'autre héritage de l'Égypte ancienne, se cultive ici (c'est-à-dire en Égypte) en formant plusieurs variétés qui ne diffèrent en rien des formes connues ailleurs dans l'Orient et en Europe. Cependant le procédé dit la caprification, pratiqué dans les autres pays pour améliorer le fruit, n'est et n'a jamais été connu en Égypte⁽¹⁾.

III. — GRAINES EN FAÏENCE DE LA TAILLE DE CELLES DE *LÛBIA*.

Vigna sinensis EXBL.

NOTE. — Cet article ayant avant tout un but archéologique, les termes de « fruits, graines, fèves, etc. », sont employés ici dans leur signification vulgaire, et non avec la rigueur de termes botaniques.

Une troisième assiette semblable aux deux autres contient une cinquantaine de graines en faïence dont l'intérêt est très considérable (pl. V, 1 et 2). A mon avis, elles veulent représenter la graine égyptienne nommée *lûbia* لوبية — *Vigna sinensis* EXBL. (= *Dolichos Lubia* FORSK. — *Dolichos Catiang* LINNÉ — *fascolus et dolichos* des auteurs classiques). La seule difficulté est dans la forme de ces faïences : celle des fruits de *Vigna sinensis* est, à vrai dire, un peu plus allongée (pl. V, 3), mais la caractéristique principale de ces fèves consiste en une petite tache noire sur la surface claire (voir pl. V, 1, 2, 3)⁽²⁾; d'où le nom *Dolichos melanophthalmos* donné autrefois à cette plante. Cette caractéristique est très nettement visible sur les fèves en faïence et donne à mon identification une certitude presque absolue. Par leur grosseur et leur couleur, les fèves en faïence ressemblent tout à fait aux véritables *lûbia* cultivés aujourd'hui en Égypte. J'étudierai ailleurs en détail la question très complexe de l'importance, dans l'Égypte ancienne, de la fève *lûbia*, qui joue aujourd'hui un si grand rôle dans l'agriculture du pays; pour l'instant mes recherches sur ce point ne sont pas encore terminées. Mais j'ai acquis la certitude que cette fève a été cultivée dans la vallée du Nil depuis longtemps. Le pays d'origine

⁽¹⁾ G. SCHWEINFURTH, voir p. 76, note 3.

⁽²⁾ Voir, par exemple, I. LÖW, *Die Flora der Juden*, t. II, 1924, p. 507 : « *lûbia* kleine

Bohnen in der Mitte schwarz »; p. 509 : « mit einem schwarzen Ring um den Nabel des weissen Samens ».

du *lúbia* est probablement l'Afrique centrale, où on le trouve, d'après SCHWEINFURTH, à l'état sauvage dans diverses régions; voir par exemple G. SCHWEINFURTH, *Im Herzen von Afrika*, 4^e éd., 1922, p. 132, 270; H. HARMS, *Georg Schweinfurths Forschungen über die Geschichte der Kulturpflanzen*, dans *Die Naturwissenschaften*, 10^e année, fasc. 52, 29 décembre 1922, p. 1113-1114, et L. LÖW, *Die Flora der Juden*, t. II, 1924, p. 507-508.

SCHWEINFURTH a identifié à *Abousir* de véritables *lúbia* datant de la V^e dynastie. Notes inédites de G. SCHWEINFURTH sur ces fruits : « *Vigna sinensis* ENDL. Einige Samenschalen von gegessenen (oder gekochten und geschälten?) Bohnen, aus der Emmerspreu ausgesiebt, die als Fundament-Opfer der Pyramide des Sahurê gedient hat. V Dyn., 1909, L. Borchardt » (*in litt.* 1919). — « *Vigna sinensis* ENDL. Unter der in den Fundamenten des Opferspeichers des Tempels des Sahurê bei Abusir er-rira (V^e Dyn.) aufgedeckten Emmerspreu fanden sich eine Anzahl von Samenschalen, an denen die Lage und Form des Nabels noch kenntlich war. Nach diesen Resten kann man sehr wohl die ursprüngliche Gestalt des Samens rekonstruieren und den Nachweis der Zugehörigkeit zu obiger Art liefern. »

Les papyrus grecs d'Égypte mentionnent fréquemment, à partir du II^e siècle avant J.-C., la culture du *φάσηλος*; Michael SCHNEBEL a réuni les documents dans son livre sur *Die Landwirtschaft im hellenistischen Aegypten*, 1925. Comme je l'ai dit dans mon compte rendu⁽¹⁾ de ce travail sérieux et consciencieux, ce livre a malheureusement le défaut que SCHNEBEL n'a pas assez consulté ni les naturalistes, ni les égyptologues, ni les arabisants. Au sujet de *φάσηλος* SCHNEBEL dit p. 193-194 : « Auch die Phaselosart unserer Bohne ist uns im hellenistischen Aegypten bezeugt (*φάσηλος*), der Anbau im Faijûm vom 2. Jh. v. Chr. ab und in Hermonthis im 4. Jh. n. Chr. ». Dans mon compte rendu j'ai remarqué à ce sujet : « Here the author is evidently thinking of our garden variety of bean (which forsooth originated in Peru!), the bean κατ' ἐξοχήν, the *Phaseolus vulgaris*⁽²⁾. I myself set forth the proposition that the leguminous plant named by the Romans *phaselus*, *faseolus*, and *phasiolus* and by Dioscoride (*De mat. med.*, IV, 120 ed. Wellmann) *φάσηλος* always corresponded to the

⁽¹⁾ *Agriculture in Ancient Egypt*, dans *The American Journal of Semitic Languages and Literature*,

1926, t. XLII, July, number 4, p. 283-288.

⁽²⁾ Les haricots des Français.

« *Lubia*-bean » so wide spread in the Orient at the present day, the *Vigna sinensis* ENDL. = *Dolichos Lubia* FORSK. (cf. ALPH. DE CANDOLLE, *Origine des plantes cultivées*, 1883, p. 271; VICTOR HEHN, *Kulturpflanzen und Haustiere*, 8th ed., 1911, p. 222) ».

Au contraire de notre fève (*Phaseolus vulgaris* L. = haricot), originaire d'Amérique⁽¹⁾, les *lubia* (*Vigna sinensis* ENDL. et synonymes) sont appelés encore au xvi^e siècle *fèves d'Égypte*⁽²⁾. En somme, il n'est pas douteux pour moi que la culture de *Vigna sinensis* ENDL. était déjà répandue dans l'Égypte ancienne, fait presque unanimement contesté jusqu'ici⁽³⁾, et que nos petites faïences veulent représenter cette variété de fèves.

En novembre 1928 j'ai montré à M. LORET, à Lyon, les petites fèves en faïence. A ce moment, n'ayant pas beaucoup étudié la question, je n'avais pas encore tout à fait décidé si elles représentaient des *Vigna sinensis*, ou *Cicer arietinum*, ou *Pisum sativum*. M. LORET me répondit immédiatement que, étant donné le point noir caractéristique, il ne pouvait s'agir que de *lubia* (*Vigna sinensis*).

Trouver le nom pharaonique de *Vigna sinensis*, c'est presque un problème mathématique, et je dois dire au préalable qu'il manque encore plusieurs éléments pour la solution de cette question. Elle se complique du fait que la signification des noms des plantes en grec, en latin, en copte et dans les langues sémitiques est souvent très douteuse; car les *mêmes* noms sont assez fréquemment employés par les auteurs classiques et arabes, les glossographes ainsi que les auteurs de lexiques pour désigner des plantes *différentes*. Cependant je donne ci-après ce que je peux dire sur les noms égyptiens de *Vigna sinensis* ENDL. et des autres fèves égyptiennes.

Pour l'histoire de l'agriculture dans l'Égypte ancienne, les légumineuses suivantes sont les plus importantes :

1^o *Vigna sinensis* ENDL., لوبية, la fève par excellence dans l'Égypte ancienne; cf. *supra*, p. 77 et 78.

⁽¹⁾ Cf. I. LÖW, *Die Flora der Juden*, t. II, 1924, p. 467 : « fasüla stammt aus dem phaselus, faselus der Griechen und Römer, das *Vigna sinensis* ENDL. bezeichnete und auf die neu eingeführte Gartenbohne übertragen wurde ».

⁽²⁾ D'après I. LÖW, *Die Flora der Juden*, t. II, 1924, p. 507.

⁽³⁾ I. LÖW, *loc. cit.* : « Von ihrem (fève *lubia*) Anbau in Egypten im Altertum ist nichts bekannt ».

WILKINSON dans WILKINSON-BIRCH, *The Manners and Customs of the ancient Egyptians*, 1878, t. II, p. 403. La culture de cette plante doit remonter au moins au Nouvel Empire, comme le montre son nom hiéroglyphique, cf. *infra*, p. 88.

Dans les papyrus grecs *Cicer arietinum* (ἐρέσινος) est attesté depuis le ^{iv} siècle avant J.-C., voir M. SCHNEBEL, *Die Landwirtschaft im hellenistischen Aegypten*, 1925, p. 189.

4° *Lens esculenta* Mch., عدس. — Nous connaissons des trouvailles de *Lens esculenta* faites dans les tombes de Dirâ' abî'n-nîga; au sujet de la date de celles-ci, cf. *supra*, p. 80 à propos de *Vicia faba*. Voir G. SCHWEINFURTH, *Neue Beiträge zur Flora des alten Aegyptens*, dans *Berichte der Deutschen Gesellschaft*, 1^{er} vol., p. 546; — *Notice sur les restes de végétaux de l'ancienne Égypte contenus dans une armoire au Musée de Boulaq*, dans *Bulletin de l'Institut Égyptien*, année 1884, Le Caire, 1885, p. 7, n° 12; — *Neue Funde auf dem Gebiete der Flora des alten Aegyptens*, dans *Englers Botanische Jahrbücher*, t. V, 1884, p. 200; — *Les dernières découvertes botaniques dans les anciens tombeaux de l'Égypte*, dans *Bulletin de l'Institut Égyptien*, année 1885, Le Caire, 1886, p. 265; — *Die letzten botanischen Entdeckungen in den Gräbern Aegyptens*, dans *Englers Botanische Jahrbücher*, t. VIII, 1886, p. 1-16; d'époque incertaine sont les lentilles conservées au Louvre, voir V. LORET et J. POISSON, *Études de botanique égyptienne*, dans *Rec. de trav.*, 1895, p. 16-17, n° 24 et 25, ainsi que celles citées par Sir G. WILKINSON dans WILKINSON-BIRCH, *The Manners and Customs of the ancient Egyptians*, 1878, p. 403; des ⁱⁱ et ⁱⁱⁱ siècles après J.-C. sont les lentilles trouvées par FLINDERS PETRIE à Hawara, voir P. E. NEWBERRY dans W. M. FLINDERS PETRIE, *Hawara, Biahmu, and Arsinoe*, 1880, p. 49 et 53. Dans les papyrus grecs le *lens esculenta* (φαξός ou φαξή) est attesté depuis le ⁱⁱⁱ siècle avant J.-C., voir M. SCHNEBEL, *Die Landwirtschaft im hellenistischen Aegypten*, 1925, p. 191-193, 183. Au nom arabe عدس comparer l'hébreu עדש. D'origine sémitique est le mot 'rśn 𐤓𐤕𐤏, 𐤓𐤕𐤏 𐤕𐤓𐤏, qui se rencontre depuis le Nouvel Empire et qui s'est conservé dans le copte ⲁⲣⲱⲙⲓ (S. B. F.): ⲉⲣⲱⲙⲓ, ⲉⲣⲱⲙⲓ (S).

Littérature : G. MASPERO, *Du genre épistolaire*, p. 13, note 5; V. LORET, *La flore pharaonique*, 2^e éd., n° 152, p. 91-92; M. BURCHARDT, *Die alikanaanäischen Fremdworte und Eigennamen im Aegyptischen*, n° 277; W. SPIEGELBERG, *Kopt.*

Hwb., p. 9; I. LÖW, *Die Flora der Juden*, t. II, p. 443, « arab. 'adas... soll egypt. «entstellt» sein in 'arsian, kopt. arsin » (??); ERMAN-GRAPOW, *op. cit.*, t. I^{er}, p. 211; A. MALLON, *Rev. de l'Ég. anc.*, t. I^{er}, 1927, p. 153 et t. II, 1928, p. 89 ΛΡΙΩΝ (??) dans ΜΑΗΛΑΡΙΩΝ « lieu des lentilles » (d'après M. MALLON??); W. E. CRUM, *A Coptic Dictionary*, Part I, 1929, p. 16.

5° *Pisum sativum* ALEF., *جسّة*. — Des fruits de cette plante ont été trouvés à Hawara (II^e-III^e siècles après J.-C.), voir P. E. NEWBERRY dans W. M. FLINDERS PETRIE, *Hawara, Biahmu, and Arsinoe*, 1889, p. 49 et 53 et Kahun, *Gurob, and Hawara*, 1890, p. 50; les pois trouvés à *El-Lahoun* datent probablement des II^e et III^e siècles après J.-C. et, d'après Schweinfurth, ne sont pas de la XII^e dynastie comme le prétend NEWBERRY. Si le nom copte ΓΑΒΓΑΒ, ΓΑΒ-ΓΗΚ (S), voir W. SPIEGELBERG, *Koptisches Handwörterbuch*, p. 285, désigne *Pisum sativum*, la chose n'est pas sûre. Dans la *Scala magna de SCHAMS-AR-RiĀSAH* (éd. LORET, *Ann. du Service des Antiq. de l'Égypte*, t. I), le mot ΛΑΚΟΗΘΕ est traduit par *جسّة*, *Pisum sativum*. La plante a dû être introduite tardivement en Égypte, mais nous ne savons rien de plus précis. O. SCHRADER, d'après I. LÖW, *Die Flora der Juden*, t. II, 1924, p. 504, dit : « Die Erbse ist im älteren egyptisch-semitischen Kulturkreise nicht nachgewiesen ». Dans les papyrus grecs elle est attestée (πισος) depuis le II^e siècle avant J.-C., voir M. SCHNEBEL, *Die Landwirtschaft im hellenistischen Aegypten*, 1925, p. 189, 185.

6° *Lupinus termis* FORSK., *ترمس*. — Nous n'en possédons que de l'époque gréco-romaine; voir G. SCHWEINFURTH, *Les dernières découvertes botaniques dans les anciens tombeaux de l'Égypte*, *Bulletin de l'Institut Égyptien*, année 1885, Le Caire, 1886, p. 265; au sujet de la date des trouvailles de *Dirā' abū'n-nāga*, cf. *supra*, p. 80 à propos de *Vicia faba*; HUGO MICHAELIS, *Zur Geschichte der Lupine*, dans *Berichte der Deutschen Pharmazeutischen Gesellschaft*, XXIX^e année, p. 518-530, 1919. D'autres fruits de cette plante provenant de Gébéléin ont été vus par G. SCHWEINFURTH à Louxor chez l'antiquaire Mohareb TABROS (inédit); d'après Sir G. WILKINSON l'espèce a été trouvée dans des tombes antiques, voir WILKINSON-BIRCH, *The Manners and Customs of the ancient Egyptians*, 1878, t. II, p. 403. — N. B. Il ne faut pas confondre *Lupinus termis* avec l'espèce sauvage *Lupinus digitatus* FORSK. qui se rencontre dans les restes de froment à une

époque beaucoup plus ancienne : voir G. SCHWEINFURTH, dans H. SCHÄFER, *Priestergräber und andere Grabfunde vom Ende des alten Reiches bis zur griechischen Zeit vom Totentempel des Ne-user-ré*, 1908, Anhang 3, *Über die Pflanzenreste*. . . . n° 7, p. 157 et suiv. A cette espèce appartiennent aussi (SCHWEINFURTH, oralement) les graines déterminées par NEWBERRY, voir W. M. FLINDERS PETRIE, *Kahun, Gurob, and Hawara*, 1890, p. 48 et provenant de Hawara. Le nom grec *Ξέρμος*, aujourd'hui disparu en Grèce pour cette plante, est passé chez les Juifs (חרמוס), les Syriens et par eux chez les Arabes, les Perses et même chez les Hindous, voir I. LÖW, *Die Flora der Juden*, t. II, 1924, p. 453. Le mot grec se trouve en démotique sous la forme *trmrs* et en copte sous la forme *ΘΑΡΜΟΥΣ*, *ΘΑΡΜΟΣ*. — Les anciens Grecs et Romains n'ont cultivé que *Lupinus albus* qui se trouve en état sauvage dans les pays méditerranéens. *Lupinus termis* est originaire de Sicile, Sardaigne et Corse, voir SCHWEINFURTH, *Aegyptens auswärtige Beziehungen hinsichtlich der Culturgewächse*, dans *Verhandlungen der Berliner Anthropologischen Gesellschaft*, 1891, p. 649-669, et a été importé à l'époque romaine en Égypte, où on le cultive couramment sous le nom *ترمس*. Dans les papyrus gréco-romains, *Lupinus termis* L. est attesté depuis le II^e ou III^e siècle après J.-C., voir M. SCHNEREL, *Die Landwirtschaft im hellenistischen Aegypten*, 1925, p. 194-195.

7° *Lathyrus sativus* L., *جلىان*. — Des trouvaillies de fruits de cette plante sont mentionnées par G. SCHWEINFURTH provenant des fouilles de *Gébéléin*, voir G. SCHWEINFURTH, *Les dernières découvertes botaniques dans les tombeaux de l'Égypte*, *Bulletin de l'Institut Égyptien*, année 1885, Le Caire 1886, p. 260-261 et 265. « L'époque à laquelle ces tombeaux sont attribués est relativement moderne, ne dépassant pas, d'une part, l'ère des Ptolémées et, d'autre part, les derniers temps du paganisme ancien » (SCHWEINFURTH); voir aussi P. E. NEWBERRY dans W. M. FLINDERS PETRIE, *Kahun, Gurob, and Hawara*, 1890, p. 47-48, sûrement II^e ou III^e siècle après J.-C.; WILKINSON-BIRCH, *The Manners and Customs of the ancient Egyptians*, 1878, t. II, p. 403. — Il ne faut pas confondre *Lathyrus sativus* avec l'espèce sauvage *Lathyrus hirsutus*, qui dans la Haute-Égypte au sud d'Assiout pousse comme mauvaise herbe avec *Lathyrus sativus* mais quelquefois aussi est cultivée dans les champs. Cette espèce a été trouvée par E. SCHIAPARELLI dans une tombe de Thèbes (XX^e dynastie ?) et par AHMED KAMAL

n° 334, خول; CRUM, *A Coptic Dictionary*, I, p. 4. — N. B. *Trifolium alexandrinum* L. برسم, aujourd'hui si répandu en Égypte, surtout dans le Delta, a été sûrement introduit en Égypte à l'époque chrétienne. Dans les papyrus grecs il est connu sous le nom *τριφυλλον* pour la première fois en 338 après J.-C., voir M. SCHNEBEL, *Die Landwirtschaft im hellenistischen Aegypten*, 1925, p. 213. L'hypothèse de SCHNEBEL (d'après V. LORET) que le trèfle aurait été déjà cultivé dans l'Égypte pharaonique est certainement inexacte (d'après une lettre de G. SCHWEINFURTH). Les restes de *Trifolium alexandrinum* mentionnés par NEWBERRY dans FL. PETRIE, *Kahun, Gurob, and Hawara*, 1890, p. 50, appartiennent sûrement à l'époque gréco-romaine, et non à la XII^e dynastie comme l'admet NEWBERRY (d'après SCHWEINFURTH). Sur l'âge des plantes de *El-Lahoun* je dois à G. SCHWEINFURTH la communication suivante : « Bezüglich des Alters der Funde von «Kahun» ist grosse Vorsicht geboten, da FLINDERS PETRIE seine Pflanzenreste nicht mit gesonderten Zetteln versehen hat und NEWBERRY nur ganz allgemein angibt : «the town of Kahun was built in connection with the pyramid of Usertasen II», cf. auch *El Bersheh*, note zu S. 7 «for the workmen employed in constructing the pyramid». Viele als dort in den alten Häusern der Arbeiterstadt der XII. Dyn. aufgefundenen Pflanzenreste müssen der römischen Epoche angehören wie z. B. *Trifolium alexandrinum* cf. Chap. vu in FL. PETRIE, *Kahun, Gurob, and Hawara*, 1890, S. 46-50. » Lettre du 11 juin 1923.

Enfin mentionnons encore deux espèces de fèves qui ont peut-être été cultivées dans l'Égypte ancienne :

a) *Cajanus indicus* L., var. *flavus* DC., voir SCHWEINFURTH, *Notice sur les restes de végétaux de l'ancienne Égypte contenus dans une armoire du Musée de Boulaq*, dans *Bulletin de l'Institut Égyptien*, année 1884, Le Caire 1885, p. 7, n° 13 : « Une graine du *Cajanus flavus* L. trouvée pour la première fois. Ce légumineux est très répandu dans les pays tropicaux, tant de l'ancien que du nouveau monde. »

La date de la XII^e dynastie donnée par SCHWEINFURTH est très douteuse, cf. *supra*, p. 80 sous *Vicia faba*. La plante (en arabe : *lubia hageri*, *lubia sudani* d'après I. Löw, *Die Flora der Juden*, t. II, 1925, p. 517) se trouve à l'état sauvage au Soudan et on la cultive encore en Haute-Égypte. Le faisait-on dans

a) Le deuxième *e* est probablement fautif.









b) Sans *r*.













c) *e* pourrait être aussi *h*.

d) Sans *r*.





















e) On peut lire ainsi, mais *rr*, *dr*, *dd* sont également possibles : voir L. KEIMER, *Flechtwerk aus Halpogras im alten und neuen Aegypten*, dans *Orientalische Literaturzeitung*, t. XXX, 1927, col. 145-154.

Je construis pour toi un nouveau château, qui est situé sur le sol de ton maître. Il est planté d'arbres sur toutes ses allées, ses étables se trouvent en lui, ses greniers sont pleins de blé, etc.














L'énumération des plantes commence par les espèces de froment (   ). Ensuite viennent deux plantes que je ne peux pas identifier (   ). Sous les quatre plantes suivantes au contraire, ou au moins sous trois d'entre elles, on doit reconnaître des espèces de fèves comme il ressort de ce qui suit.

    (exactement    ) : dans ce mot nous avons déjà reconnu le nom des lentilles (*Lens esculenta* Mch.). Mais quelle plante se cache sous la désignation     *faces de faucon*⁽²⁾ ? Ce terme ne peut avoir qu'un seul sens, car on ne peut comprendre sous ce nom que les fruits des pois chiches égyptiens, *Cicer arietinum* L., les حنظل des Arabes; ceux-ci ont absolument la forme d'une tête de rapace et en particulier une tête de faucon. On n'aurait pu trouver pour ces fèves un nom plus approprié. Il suffit de comparer les حنظل représentés à la planche VI, 1 et 2, surtout les exemplaires agrandis (pl. VI, 2), avec une véritable tête de faucon ou d'une statue d'Horus-Faucon pour reconnaître combien est frappante la ressemblance. Une erreur est ici, je crois, impossible, car la ressemblance est trop parfaite pour être fausse. Aucune autre fève égyptienne n'a une telle apparence. Voir aussi les considérations de I. Löw, *Die Flora der Juden*, t. II, 1924, p. 427, touchant la forme de cette fève. Il fait observer que le fruit possède un petit bec, חנצית, et tirerait son nom de cette particularité; que en magyar cette fève se nomme bec de hibou (*bagolyborsó*); qu'enfin un des noms principaux en hébreu pour *Cicer arietinum* est חנצית «petit nez», diminutif de חנץ «nez», parce que le fruit de *Cicer arietinum* aurait un petit nez.

⁽¹⁾ Voir p. 87, note 2. — ⁽²⁾ *Falkenhöpfe*; cf. ERMAN, *Literatur*, p. 267.

Des quatre plantes    , dans lesquelles on doit reconnaître des fèves, nous en avons identifié avec certitude deux :     = *Lens esculenta* Mœn., عدس « lentilles », et     = *Cicer arietinum* L., حمص « pois chiches » égyptiens. La première identification était connue depuis longtemps (cf. *supra*, p. 81), mais la seconde, autant que je sache, est présentée ici pour la première fois⁽¹⁾. Le nom égyptien pour *Vicia faba*,    , ne se trouve pas dans le passage cité plus haut du *Papyrus Lansing* = *Papyrus Anastasi IV*, mais nous le connaissons dans le *Papyrus Anastasi IV*, 15, 11 en relation avec    . Il reste donc, après avoir établi les noms de trois des principales fèves d'Égypte, *Lens esculenta*, *Cicer arietinum* et *Vicia faba*, seulement deux espèces dont nous n'avons pas trouvé le nom égyptien : *Vigna sinensis* EXBL., لوبية, et l'espèce de *Vicia* connue sous le nom ὀροσος dans les papyrus grecs. *Pisum sativum* ALEX., بسطة, nous l'avons dit, n'est pas attesté pour l'époque pharaonique.

Je ne connais pas le nom égyptien des deux dernières plantes (ὀροσος et *Pisum sativum*). En revanche, je crois avoir trouvé le nom de la fève lubia que nous nous étions proposé de chercher.

Au cours de cet article nous avons fait remarquer plusieurs fois que la fève lubia est la fève égyptienne par excellence. Or, le mot égyptien le plus employé et le plus ancien pour fève est *iwj-t*   , qui est attesté depuis le Moyen Empire, mais certainement d'origine plus ancienne, et qui s'est conservé dans le copte $\alpha\rho\omega$ (S) et $\sigma\Upsilon\rho\omega$ (S). Voir Ad. ERMAN et H. GRAPOW, *Wörterbuch der ägyptischen Sprache*, t. 1^{er}, 1925, p. 56 : *iwj-t*    Bohne, als Speise und in officineller Verwendung, Mittleres Reich; Neues Reich    kopt. $\sigma\Upsilon\rho\omega$, $\alpha\rho\omega$ ⁽²⁾. Dans le texte cité plus haut (cf. *supra*, p. 87) sont mentionnés ensemble *iwj-t* et *ršn*, lentilles; dans le *Pap. Anastasi IV* 15, 11 au contraire     عدس, lentilles et فول, fèves ful.

Le copte $\sigma\Upsilon\rho\omega$ $\alpha\lambda\lambda\Upsilon$ « fèves blanches » ne s'oppose pas à l'assimilation

⁽¹⁾ Nous connaissons le mot *hrw bj* seulement par le texte cité. Je ne l'ai pas trouvé dans le Dictionnaire de Berlin, ni sous *hr* ni sous *bj*.

⁽²⁾ Sur *iwj-t* employé comme nourriture et comme médicament, voir les citations rassem-

blées par G. Jéquier, *Matériaux pour servir à l'établissement d'un dictionnaire d'archéologie égyptienne*, dans *Bulletin de l'Institut français d'Archéologie orientale*, t. XIX, 1922, p. 155-156.

𐤀𐤁𐤏𐤏𐤏 = 𐤀𐤁𐤏𐤏𐤏, $\alpha\gamma\rho\omega$, $\lambda\rho\omega$ = *Vigna sinensis* ENDL., لوبيه; car *Vigna sinensis* est en fait d'une couleur entre jaune clair et blanc. I. LÖW (*Die Flora der Juden*, t. II, 1924, p. 509) lui aussi appelle les fèves *lúbia* fèves blanches. Seules les fèves européennes, les *fāṣūlia* فاصولياء des Arabes, qui ne sont pas ici en question, sont tout à fait blanches. Donc, puisque le nom courant des fèves dans les textes égyptiens est *ḥwry-t*, je crois qu'on peut avoir dans ce mot le nom de *Vigna sinensis* ENDL., fève égyptienne la plus courante, à côté de la fève *ful*. Si cette conclusion est exacte, nous aurions trouvé l'ancien nom égyptien des fèves en faïence de la collection NAHMAN. L'objection la plus grave qu'on pourrait apporter contre l'identification proposée, c'est que dans la *Scala magna* (éd. LORET) $\alpha\gamma\rho\omega$ est traduit par فول et non par لوبيه. Mais cette même traduction est également appliquée aux noms de $\phi\lambda\epsilon\lambda$, $\lambda\lambda\iota$ et $\phi\epsilon\lambda$. Si elle est exacte pour $\phi\epsilon\lambda$ = فول et pour $\phi\lambda\epsilon\lambda$ = *faba* (*Vicia faba*, فول), elle paraît plutôt douteuse pour $\lambda\lambda\iota$ et pour $\alpha\gamma\rho\omega$. $\lambda\lambda\iota$ est d'ailleurs rendu par جلبه ou par فول, comme nous l'avons vu plus haut (p. 84); pour ce nom la confusion est donc manifeste.

Littérature concernant *ḥwry-t* :

W. SPIEGELBERG, *Koptisches Handwörterbuch*, 1921, p. 4, 8, 170; G. JÉQUIER, *Matériaux pour servir à l'établissement d'un dictionnaire d'archéologie égyptienne*, dans *Bulletin de l'Institut français d'Archéologie orientale*, t. XIX, 1922, p. 155-156; E. DÉVAUD, *Études d'Étymologie copte*, 1923, p. 33-34; Ad. ERMAN et H. GRAPOW, *Wörterbuch der ägyptischen Sprache*, cf. *supra*, p. 89; W. E. CRUN, *A Coptic Dictionary*, Part I, Oxford, 1929, p. 15 $\epsilon\lambda\rho\omega$ S. F. v. $\alpha\gamma\rho\omega$.

Pour revenir au texte cité du *Pap. Anastasi IV* = *Pap. Lansing* dont nous sommes partis (cf. *supra*, p. 87), nous avons déterminé toutes les plantes, dans lesquelles nous pensions devoir chercher des espèces de fèves, à l'exception de 𐤀𐤁𐤏𐤏𐤏. Ce dernier mot désigne-t-il vraiment, comme les trois autres noms de plantes, une espèce de fèves ou bien s'agit-il de quelque autre graine comestible? Le mot 𐤀𐤁𐤏𐤏𐤏 n'est connu que par ce passage, mais on doit admettre que les mots 𐤀𐤁𐤏𐤏𐤏, 𐤀𐤁𐤏𐤏𐤏 et autres semblables⁽¹⁾ n'en sont que des variantes. M. LORET (*Flore pharaonique*, 2^e éd., p. 72, n° 123 et p. 144) voulait voir dans 𐤀𐤁𐤏𐤏𐤏 le nom sémitique égyptianisé du

⁽¹⁾ M. J. ČERNÝ en a relevé plusieurs exemples sur des ostraca du Nouvel Empire.

allongée (pl. VII, 1). Long. 0 m. 08, larg. 0 m. 03. Sur *Vitis vinifera* L. dans l'Égypte ancienne, voir L. KEIMER, *Die Gartenpflanzen im alten Aegypten*, t. I, 1924, p. 62-64, 113-115, 157-159.

V. — MELONS ÉGYPTIENS EN FAÏENCE.

Cucumis melo L., var. *Chate* NAUD. forme *faqous* فاقوس.

Cette petite collection de fruits en faïence contient enfin quelques spécimens caractéristiques de melon d'Égypte, *Cucumis melo* L., var. *Chate* NAUD. (pl. VII, 2). Comme les représentations des vraies figues (pl. III, 4 et 5), celles



Fig. 11. — *Cucumis melo* L., var. *Chate* NAUD. forme *faqous* فاقوس.
D'après nature. Longueur jusqu'à 80 cent.

de ces melons sont tout à fait schématiques et ne comportent aucun détail; leur couleur varie du vert clair au blanc. Longueur, environ 0 m. 12. Sur *Cucumis melo* L., var. *Chate* NAUD. dans l'Égypte ancienne, voir L. KEIMER, *Die Gartenpflanzen im alten Aegypten*, t. I, 1924, p. 14-17, 85-86, 130-133, 171. La figure 11 montre quelques exemplaires achetés aux environs du Caire.

•
• •

Parmi les fruits en faïence que nous venons d'étudier, deux ont éveillé particulièrement notre intérêt : les imitations des figues de sycomore entaillées et celles des fèves *lûbia*.

Pour les figues de sycomore entaillées, nous n'en avons jusqu'ici de représentations que sur les bas-reliefs et les peintures, genres de reproduction forcément moins exacts que des faïences modelées en forme de fruits. Ces dernières seules nous apportent maintenant la preuve complète que dès l'antiquité les figues de sycomore étaient entaillées tout à fait de la même façon qu'elles le sont aujourd'hui par les fellahs d'Égypte.

Des *lûbia* au contraire nous ne possédions jusqu'ici aucune représentation antique.

Pour finir, je tiens à signaler que nous connaissons quelques cercueils du Moyen Empire sur lesquels — à l'exception des fèves *lûbia* — sont figurés tous les fruits reproduits en faïence dans la collection NAHMAN. Un excellent exemple est la table d'offrandes représentée sur le cercueil déjà cité de *Sebk-ô*, cf. *supra*, p. 62 et pl. VIII. Au registre supérieur on voit une grappe de raisin, une pyramide de vraies figues et une de figues de sycomore entaillées; au second registre, deux autres grappes de raisin et deux melons égyptiens; au troisième registre, sous la petite table, encore un melon.

Des reproductions plastiques, en cartonnage, des fruits indiqués — à l'exception des figues de sycomore et des *lûbia* — sont connues et conservées au Musée du Caire⁽¹⁾. Elles datent aussi du Moyen Empire comme tous les monuments⁽²⁾ dont nous avons parlé.









































































⁽¹⁾ Par exemple *Journal d'entrée*, n° 32863, 34308, 34309, 34841 provenant d'El-Berchah, voir G. DARESSY, *Fouilles de Deir et Birchah*, dans *Annales du Service des Antiquités de l'Égypte*, t. I^{er}, 1900, p. 27, fig. 2, p. 35, fig. 1.

⁽²⁾ Nous connaissons aussi des tables d'offran-

des en terre cuite. Mais les fruits y sont en général représentés d'une façon si sommaire qu'on ne peut les identifier avec certitude, voir par exemple B. GUNZ, *The Coffins of Heny*, dans *Annales du Service des Antiquités de l'Égypte*, t. XXVI, 1926, p. 170.

INDICES.

I. — INDEX HIÉROGLYPHIQUE.

	Pages.		Pages.
irt-t nh-t  , « lait » de <i>Ficus</i>		pr  ,  ,  ,  , 	
<i>sycomorus</i> L.	61	 ,  , <i>Vicia faba</i> L., fèves ful	
rin  ,  ,  , <i>Lens esculenta</i>		80, 86, 89, 90, 91
Mca., lentilles. 81, 87, 88, 89, 90, 91		hwa bjk  ,  ,  , <i>Cicer arietinum</i> L., fèves hommos, pois chiches	
iarj-t  ,  ,  ,  , 		égyptiens.	87, 88, 89, 91
 ,  ,  , probablement <i>Vigna</i>		anj ti  ,  ,  ,  , 	
<i>sinensis</i> Esdl., fèves lubia. 87, 89, 90, 91		 ,  ,  ,  ,  , sint, stèle	
amkr (démot.), piquer.	57, 76	de Metternich, plante inconnue,	
nk'  ,  , pain entaillé. ...	66	d'après M. Warren R. Dawson, <i>Trigonella foenum graecum</i> L. (?) ...	84
nk'  ,  , graver.	66	kj  ,  ,  ,  , 	
nk'  ,  , inciser, fendre (la poitrine)	66	figues de <i>Ficus sycomorus</i> non entail-	
nk'w-t  ,  , les entaillés scil.		lées et desséchées, voir aussi 	
fruits de <i>Ficus sycomorus</i> L. ...	55, 66, 75	 ,  ,  ,  , 	66, 67
nk'w-t  ,  , les piqures de la		gnnn {  ,  ,  ,  , 	
déesse scorpion Serket	66, 67, 68	gnn {  ,  ,  ,  , 	graines in-
nk'w-t iww  ,  ,  ,  , 		connues.	87, 89, 90
nk'w-t desséchés (?)	66, 67	trmws (démot.), <i>Lupinus termis</i> L.	83
nk'w  ,  , les entaillés scil. fruits		db  ,  ,  , <i>Ficus carica</i> L.	76
de <i>Ficus sycomorus</i> L.	66, 67		
nk'w-t  ,  ,  , les entaillés			
scil. fruits de <i>Ficus sycomorus</i> L. 66, 67			

II. — INDEX COPTE.

αλι (B), <i>Trigonella foenum graecum</i> L.,	βαλκανικωκ, « œil de corbeau » κύμας
fenugrec (?)	Ἐλληνική (?)
84, 90	91
αλκογ : voir εακω.	εακω (S. B) : εακογ (B), αλκογ
αρω (S) : voir ογρω, probablement	(B), ακογ (A) : εακο (S. B.), les
<i>Vigna sinensis</i> L., fève lubia. 89, 90, 91	entaillés scil. fruits de <i>Ficus sycomorus</i> L.
αρωμ (S. B. F.) : ερωμ, ερωμ	57, 65, 69, 75
(S), <i>Lens esculenta</i> L. lentilles. 81, 82, 91	ερωμ, ερωμ : voir αρωμ. 81, 82, 91

	Pages.		Pages.
ΛΑΚΟΗΟΣ, <i>Pisum sativum</i> ALEX. (?) . . .	82	ΟΥΡΩ (S), voir ΛΡΩ, probablement	
HOYKEP, piquer, peler, entailler les		<i>Vigna sinensis</i> ENDL., fève <i>lúbia</i> . 89, 90, 91	
fruits de <i>Ficus sycomorus</i>	57, 75	ΟΥΡΩ ΛΑΛΥ (S), fèves blanches,	
ΦΕΛ, ΦΕΛΙ (B), <i>Vicia faba</i> L., fève		probablement <i>Vigna sinensis</i> ENDL.,	
<i>ful</i> (cf. ΦΑΛΑ, p. 90) . . . 80, 86, 90, 91		fèves <i>lúbia</i>	89, 90
ΤΙΛΙ, <i>Trigonella foenum graecum</i> L.,		ZOYU, <i>Lathyrus</i> (?)	84
fenugrec	84	ΣΑΡΕΣΑΒ ΣΑΡΕΣΗ, (S), <i>Pisum sativum</i>	
ΟΛΡΗΟΥΣ, ΟΛΡΗΟΣ, <i>Lupinus termis</i> L.	83	ALEX., petits pois (?)	82, 86, 91

III. — INDEX HÉBREU.

פֶּזֶז « petit nez » (comparer נָזַח, nez),		נָקַר, piquer	75
<i>Cicer arietinum</i> L., pois chiches		עֲדָשָׁה, plur. עֲדָשִׁים, <i>Lens esculenta</i>	
orientaux	88	Mch., lentilles	81
בֹּלֵם שְׂקִימִים, <i>ανθών συκάμους</i> , vellicans		פֹּל, <i>Vicia faba</i> L., fève <i>ful</i>	80
<i>sycomoros</i> , entailler les fruits de		חֲרָסוֹם, « petit bec », <i>Cicer arietinum</i> L.,	
<i>Ficus sycomorus</i> L.	73, 75	pois chiches égyptiens	88
נִילְבוֹנָה, <i>Lathyrus sativus</i> L.	84	תֹּרְסוֹם, <i>Lupinus termis</i> L., lupin	83

IV. — INDEX ARABE.

بَسَلَة, <i>Pisum sativum</i> ALEX., petits pois.	82	سكينة, Menzaleh et Damiette, d'après	
برسم, <i>Trifolium alexandrinum</i> L., trèfle.	85	SCHWEINFURTH	63
ترمس, <i>Lupinus termis</i> L., lupin	82	جَمِيْز مَاح, fruits de <i>Ficus sycomorus</i> L.,	
جَمِيْز, <i>Ficus sycomorus</i> L., sycomore		ronds, raccourcis et fades, d'après	
. 50-75, <i>passim</i>		SICKENBERGER	63, 71
جَمِيْز اَبُو, fruits d'automne de <i>Ficus</i>		جَمِيْز مَحْتَم (littéraire مَحْتَم), fruits de	
<i>sycomorus</i> L., d'après SICKENBERGER.	64	<i>Ficus sycomorus</i> L., fruits du prin-	
جَمِيْز باط, fruits d'été de <i>Ficus sycomo-</i>		temps, d'après SICKENBERGER. 51, 57, 75	
<i>rus</i> L., d'après SICKENBERGER.	64	جَلِيَان, <i>Lathyrus sativus</i> L., <i>Lathyrus hirs-</i>	
جَمِيْز التَمِيْنِي, fruits de <i>Ficus sycomorus</i>		<i>sutus</i> L.	83
L., forme de figue douce, d'après		حَدِيْدَة, couteau	57
SICKENBERGER	63	حَبَص, <i>Cicer arietinum</i> L., pois chiches	
جَمِيْز عَرَبِي, gimmêz 'arabi, fruits de		égyptiens	80, 88
<i>Ficus sycomorus</i> L., jaunes et piri-		جَلْمِيَة, <i>Trigonella foenum graecum</i> L.,	
formes, Menzaleh et Damiette, d'a-		fenugrec	84
près SCHWEINFURTH	63	خَتَان الجَمِيْز, <i>khattân el-gimmêz</i> = HOY-	
جَمِيْز فَلَكِي, gimmêz féllaki, fruits de		KEP, entailler les fruits de <i>Ficus sy-</i>	
<i>Ficus sycomorus</i> L., rouges et apla-		<i>comorus</i> , d'après la <i>Scala magna</i> . 57, 75	

Pages.		Pages.
	خفانة جيمز, <i>khattānah grimmēz</i> , couteau pour entailler les fruits de <i>Ficus sycomorus</i> , <i>Mihallet Marhoum</i> , d'après KEIMER.	لوبية هجرى, <i>lūbia haġeri</i> <i>Cajanus indicus</i> L., var. <i>flavus</i> D. C.
57, 75		85
سكينه, couteau	56, 57	لوبية سوداني, <i>lūbia sudāni</i> , <i>Cajanus indicus</i> L., var. <i>flavus</i> D. C.
عدس, <i>Lens esculenta</i> L.	81	85
فول, <i>Vicia faba</i> L., fève ful.	80	لوبية عافى, <i>lūbia 'āfin</i> , <i>Dolichos Lablab</i> L., var. <i>sativa</i>
فاصولية-فاصوليا, <i>Phaseolus vulgaris</i> L., haricot français	90	86
لوبية-لوبيا, <i>Vigna sinensis</i> ENDL., fève <i>lūbia</i>	77-91, passim	لبالب, <i>Dolichos Lablab</i> L., var. <i>hortensis</i>
		86
		موس, rasoïr.
		56, 59
		kaschrangiq (nubien), <i>Dolichos Lablab</i> L., var. <i>sativa</i>
		86

V. — INDEX GREC ET LATIN.

ἀρακίος, ἀραξ.	84	πίσος.	82
δόλιχος, <i>dolichos</i> , <i>dolichus</i>	77	ὄνυξ σιδηροῦς, ὄνυξ ἢ σιδηρόν.	55, 68
ἐρέβινθος.	81	scalpere.	68, 75
ἐπιανίζειν	68	τήλις.	84
[ἑρμης].	83	τρίφυλλον.	85
φάσηλος, <i>fascelus</i> , <i>faseolus</i> , <i>fasiolus</i>	78	anguis ferreus	55
κνίζειν, κνίσαντες σιδηρίω.	68, 73	vellicare.	73, 75
κάμος	80	φακός, φακῶ	81
κάμος ἑλληγενοῦ.	91	χορτότηλις.	84
ὀροξος.	80		

VI. — INDEX BOTANIQUE.

<i>Cajanus indicus</i> L., var. <i>flavus</i> D. C.	85	<i>Lens esculenta</i> L., lentille.	81
<i>Cicer arietinum</i> L., pois chiches égyptiens.	80, 81, 88	<i>Lupinus albus</i> L., lupin	83
<i>Cucumis melo</i> L., var. <i>Chate</i> NAUD., melon égyptien.	92	<i>Lupinus digitatus</i> L., lupin.	82
<i>Dolichos Lablab</i> L. (= <i>Lablab vulgare</i>).	86	<i>Lupinus termis</i> L., lupin	82, 83
<i>Dolichos Lablab</i> L., var. <i>hortensis</i>	86	<i>Phaseolus vulgaris</i> L., haricot français.	78
<i>Dolichos Lablab</i> L., var. <i>sativa</i>	86	<i>Pisum sativum</i> ALEX., petits pois.	82
<i>Ereum</i>	80	<i>Trifolium alexandrinum</i> L., trèfle.	85
<i>Ficus carica</i> L., figuier.	75-77	<i>Trigonella foenum graecum</i> L., fenugrec.	84
<i>Ficus sycomorus</i> L., sycomore	50-75	<i>Vicia faba</i> L., fève ful.	80
<i>Lathyrus hirsutus</i> L.	83-84	<i>Vigna sinensis</i> ENDL. (= <i>Dolichos lūbia</i> FORSK. = <i>Dolichos Catiang</i> L. = <i>Dolichos melanophthalmos</i>), fève <i>lūbia</i>	77-91
<i>Lathyrus sativus</i> L.	83-84	<i>Vitis vinifera</i> L., vigne	91-92

EXPLICATION DES PLANCHES.

Planches.

I. — Petites faïences en forme de figues de sycomore entaillées, XII^e dynastie.

1 = gr. nat.

2 = $\frac{2}{3}$ gr. nat.

3 = $\frac{2}{1}$ gr. nat.

II. — Figues de sycomore entaillées. Rouges comme une pêche.

1-6 = gr. nat., Le Caire, 5 juillet 1928.

7-18 = $\frac{2}{3}$ gr. nat., Le Caire, 15 juin 1928.

III. — 1. Deux figues de sycomore coupées en deux. Rouges comme une pêche. Les croix indiquent les entailles. Gr. nat.

Le Caire, 5 juillet 1928.

2. Trois figues de sycomore desséchées et coupées en deux. $\frac{2}{3}$ gr. nat.

Zamalek près du Caire, 3 juillet 1928.

3. Figue de vrai figuier, coupée en deux. $\frac{2}{3}$ gr. nat. Fayôûm, 28 juin 1928.

4-5. Petites faïences en forme de figues de vrai figuier, XII^e dynastie, n° 4 = $\frac{2}{1}$ gr. nat., n° 5 = gr. nat.

6-12. Figues de vrai figuier. $\frac{2}{3}$ gr. nat., Fayôûm, 28 juin 1928.

IV. — Couteaux pour entailler les figues de sycomore. Environs du Caire, gr. nat.

Cf. aussi les figures 4 à 8 dans le texte.

V. — 1 et 2. Petites faïences en forme de fève *lúbia*, XII^e dynastie, n° 1 = gr. nat.,

n° 2 = $\frac{2}{1}$ gr. nat.

3. Véritables fèves *lúbia*.

VI. — Pois chiches égyptiens.

1 = gr. nat.

2 = $\frac{2}{1}$ gr. nat.

VII. — 1. Petite faïence en forme de grappe de raisin, XII^e dynastie, gr. nat.

2. Petite faïence en forme de melon égyptien, XII^e dynastie, $\frac{2}{3}$ gr. nat.

VIII. — Table d'offrandes représentée sur un cercueil du Moyen Empire.

L. KRIMER.

Le Caire, le 23 mars 1929.

ADVERSARIA COPTICA

PAR

L. SAINT-PAUL GIRARD.

2

LA FORMULE ΕΤΜΟΥΧΟΝ.

Cette formule revient dans quatorze ostraca publiés par M. A. Mallon, dans la *Revue de l'Égypte ancienne*, t. I (1927), fasc. 3-4, p. 152-156; t. II (1928), fasc. 1-2, p. 89-96 et qui contiennent les comptes d'une exploitation agricole, vraisemblablement des environs de Thèbes, si la mention ΜΑΝ-ΝΕΠΗΡΓΟC «l'endroit des tours», peut se référer à l'arabe *الاقصر*, Louxor, les *castra*.

ΕΤΜΟΥΧΟΝ revient dans chacun de ces ostraca généralement après la mention du nombre de voitures et de sacs employés au charroi de la récolte.

Que signifie ΕΤΜΟΥΧΟΝ? «L'interprète, écrit M. Mallon, ΕΤ Μ ΟΥΧΟΝ «c'est en entier», c'est-à-dire «c'est au complet, c'est juste», ΟΥΧΟΝ est le grec *ὅλον* pour *ὅλον*⁽¹⁾»

Dans un second article, M. Mallon n'a pas cru «devoir modifier l'interprétation du mot hybride ΕΤ-Μ-ΟΥΧΟΝ «c'est au complet, c'est juste»⁽²⁾.

Je ne suis pas de cet avis, non seulement parce que la justification grammaticale d'une telle traduction m'échappe et me semble même impossible à établir, mais parce que le mot grec *ὅλος* n'a rien à faire dans cette expression, qu'il faut décomposer :

ε préposition copte marquant le but, la destination : à, pour⁽³⁾;

τ article sahidique fém. sing.;

⁽¹⁾ *Revue de l'Ég. anc.*, t. I (1927), fasc. 3-4, p. 154.

p. 93.

⁽²⁾ A. Mallon, *Grammaire copte*, n. 313; *Stena, Kopt. Gram.*, p. 323.

⁽³⁾ *Revue de l'Ég. anc.*, t. II (1928), fasc. 1-2,

ΜΟΥΛΟΝ, graphie copte du mot grec μύλων «moulin», de sorte que ΕΤΜΟΥΛΟΝ signifie «au moulin»; c'est une indication de l'emploi à faire des sacs dont le charroi est mentionné par les ostraca en question.

Les Coptes ont pu confondre ensuite, par analogie de sens et de son, μύλων «moulin» et μύλος «meule»; ce dernier vocable d'ailleurs, par une évolution sémantique facile à comprendre, a fini par signifier «moulin» en grec moderne.

Voici quelques références :

Ath. KIMCHEN, *Lingua aegyptiaca restituta*, p. 380 : ΟΥ-ΜΟΥΛΩΝ, *mola*, *molendinum*, 𐩧𐩣𐩪.

Apocalypse, 18, 22 : ΤΣΜΗ ἸΜΟΥΛΩΝ (HÖRNER), ἸΟΥΜΟΥΛΟΝ (Wilkins) : Φωνή μύλου.

Exode, 11, 5 : ἡ-ⲕⲱⲕ ⲟⲩ ⲉⲧⲧⲉⲙⲥⲓ ⲃⲁⲧⲉⲛ ⲛ-ΜΟΥΛΟΝ : τῆς Σεραπείνης τῆς παρὰ τὸν μύλον. Dans cet exemple le genre est indiqué par l'article -ⲕ- et c'est le féminin comme dans l'expression ΕΤΜΟΥΛΟΝ des ostraca de M. Mallon.

Jérémie, 52, 11 : ΛΥΤΗΓ ΕΦΟΥΗ ΕΥΗΙ ἸΜΟΥΛΟΝ, ἔδωκεν αὐτὸν εἰς οἰκίαν μύλωνος.

Isaïe, 47, 2 : ⲉⲓ ἸΟΥΜΗΛΟΝ ΟΥΟΞ ΝΟΥΓΤ ἸΟΥΗΩΙΤ : λάβε μύλον, ἄλεσον ἄλευρον.

Il ressort de ces citations qu'il existait en copte un mot d'emprunt ΜΟΥΛΩΝ, ΜΟΥΛΟΝ, ΜΗΛΟΝ (-ⲕ-, ⲧ) avec l'équivalence grecque μύλων, μύλος «moulin» et «meule», et les ostraca Ε-Τ-ΜΟΥΛΟΝ «au moulin!» nous en fournissent une abondance d'exemples nouveaux.

L'intérêt des textes que M. Mallon a eu le mérite de découvrir et de publier le premier autorisera les remarques complémentaires suivantes.

Je lis ἀ(ρτάβαι) le sigle que M. Mallon lit σχ(οῖνοι) et traduit *arpents*. Comme il l'a noté, le rapport des sacs à ces prétendus arpents est de 1 à 3; il s'ensuivrait que 3 arpents ne produiraient que 1 sac de grains. C'est invraisemblable. D'ailleurs le rapport de 1 à 3 est connu pour être souvent celui des sacs aux artabes⁽¹⁾.

⁽¹⁾ *Tebnonis papyri*, 2, p. 318, n. 538; WILCKEN, *Griechische Ostraka*, 1, p. 754.

Le charroi se fait par *ἀμαξαι*⁽¹⁾, en un ou plusieurs trains de charrettes. L'ostracon 2, 2^e série, porte, seul, après la date, la mention : *ε φορ...* On la retrouve sur des ostraca et des papyrus. D'après l'un d'eux, publié par Viereck⁽²⁾, il semble qu'il faille lire *ε φορ(ά)* « cinquième charroi », et non *ε φορμοί* « cinq paniers ». Quand en dehors des sacs, il est question d'autres récipients, la mention n'en vient pas après la date, mais après les sacs. C'est dans ces conditions que l'ostracon 1, 2^e série, mentionne 7 couffins, *Σαλ(λία)*⁽³⁾; l'ostracon 2, 2^e série, 2 corbeilles, *κιρ*. Dans ce même ostracon, *καηρον* n'est pas un nom de lieu, mais l'adjectif grec *σαπρός* « gâté »; il indique la mauvaise qualité d'une partie de la récolte. C'est aussi ce que doit indiquer le mot *cene* (ostraca 4, 1^{re} série, et 11, 2^e série); mais je ne l'entends pas.

Trois des domaines sont désignés sûrement par des noms communs :

Ostraca 1 et 12 : *μα-ῦ-νε-πυγρο* « le lieu des tours ».

Ostracon 10 : *π-ηοε εν-ιωζε* « le grand champ »; c'est en effet celui qui a produit le plus d'artabes.

Ostracon 9 : *φοι ῖ-π-ρhc* « le pré du midi ».

Toutes ces appellations sont très correctement formées : ni l'article ni l'*ῖ* ou *ῖ* d'annexion ne sont omis. Cette correction de nos textes me rend sceptique sur la traduction *μανατωρε* (ostracon 3) « lieu des saules » : absence de l'*ῖ* d'annexion et au lieu de l'article *ῖ* ou *ne* la forme *μα*! Peut-être faut-il comprendre *μα-ῖ-ατωρε* « lieu d'Atoré », nom propre qui m'est d'ailleurs inconnu⁽⁴⁾.

La même difficulté, absence d'article ou de l'*ῖ*, se présente pour *μα-η-αριων* (ostraca 3, 2^e série, et 4, 1^{re} série) traduit par le « lieu des lentilles ».

M. Mallon voit dans *αριων* une forme dialectale pour *αριων*, *αριων* « lentille ». Mais une pareille métathèse non graphique (elle est répétée) est-elle possible pour une voyelle longue et tonique? Et sous *αριων*, au lieu d'une forme dialectale qui risque de passer dans les dictionnaires, n'y a-t-il pas aussi un nom propre?

⁽¹⁾ Un papyrus byzantin du milieu du vi^e siècle a pour objet la location d'une *ἀμαξ* « avec ses deux roues cerclées de fer »; *Catalogue général des Antiquités égyptiennes* : J. MASPERO, *Papyrus d'époque byzantine*, t. III, n° 67303, p. 74, l. 13.

⁽²⁾ *Corpus papyrorum Raineri*, 2; J. KRALL,

Koptische Texte, p. 18, n. 5 l. 15; VIERECK, *Griechische... Ostraka... zu Strassburg*, p. 229, n. 682.

⁽³⁾ Cf. CERN et BELL, *Wadi Sarga*, p. 20.

⁽⁴⁾ Peut-être *Ἀτῶρις*? Cf. PREISIGKE, *Namenbuch*, s. v.

C'en est un et assez courant qu'il faut lire à l'ostracon 6; le « lieu du ju-
meau » est le lieu de Hatré.


























Enfin, ostracon 4, 2^e série, le nom de Paterné n'est ni copte ni composé
du préfixe d'attribution $\pi\lambda$ « celui de » et d'un ancien mot égyptien. C'est le
nom latin *Paternus*.




























Ces remarques paraîtront minutieuses. Mais « non sunt contemnenda, quasi
parva, sine quibus magna constare non possunt » ⁽¹⁾.

L. SAINT-PAUL GIBARD.

⁽¹⁾ SAINT JÉRÔME, *Epist. ad Laetam*, cité par S. REINACH, *Manuel de Philologie classique*, p. 2.

⁽⁹⁾ Stèle de Pithon, l. 14 (Bressan, *A. Z.*, 32, 1894, p. 81; Serrin, *Urk.*, II, 93, 16).


sein Sohn auf dem Throne des Re' bleibt⁽¹⁾. Elle a un pendant dans l'orthographe ptolémaïque — , —    pour     (écriture récente de l'impératif classique  —  — ). Ici, ce n'est pas la forme —, mais la forme  — qui est employée : ce texte se sert en effet, pour la préposition, même devant un nom, de  — (l. 9 et l. 14) à côté de — (*passim*)⁽²⁾.            

Le mot à étudier est donc bien  et non . Le trait  rend ici, comme dans  « ma mère » (l. 12) et dans  « ma perfection » (l. 14), le pronom suffixe de la première personne du singulier. Quant à , ce ne peut être que le mot que nous traduisons par « Majesté », et qui est écrit ailleurs de façon plus normale :  devant le *n* du génitif (l. 1), et  devant le suffixe  (l. 2, 7, 8, 13). Cette orthographe alphabétique, unique à ma connaissance, aurait pu être d'un grand secours pour déterminer la lecture du signe , dont les deux consonnes ont longtemps été difficiles à deviner. Les inscriptions de la XXV^e à la XXX^e dynastie, du fait de leurs orthographes parfois alphabétiques⁽¹⁾ (dues sans doute à leur style archaïsant, à l'imitation de l'Ancien Empire, et non au désir d'être plus clair, encore moins à une tendance vers l'alphabétisme complet) donnent la clef de la lecture de certains signes : c'est grâce à elles qu'on a découvert par exemple la valeur (*nšm-t*) de l'écaille de poisson  dans le titre                

A PROPOS DE WESTCAR 6/7

主 人 註

M. CHARLES KUENTZ.

Une jeune femme, qui a laissé tomber à l'eau un bijou et à qui on offre de le lui remplacer par un autre, répond : . Cette phrase du papyrus Westcar 6/7 (déjà 5/24, actuellement mutilé) n'a pas laissé que d'embarrasser les traducteurs. Non que le sens général ait échappé à personne, car il est évident que la jeune femme entend dire : « Je veux mon bijou et non un autre ». Mais le mot à mot a d'abord été mal compris. Le premier interprète, traduisant : « Je veux mon vase jusqu'à son fond », a proposé de considérer cette phrase comme une locution proverbiale signifiant : « Je veux l'objet même qui m'appartient »⁽¹⁾. Il faut reconnaître qu'un pareil dicton voudrait dire : « Je veux mon objet intégralement et non en partie » plutôt que : « Je veux mon objet à moi et non un autre ».

La vraie interprétation a été donnée par M. Dévaud⁽²⁾, qui a prouvé :

1° que $\varphi \dots \varphi$ signifie «aimer... plus que...», «préférer... à...»;

2^o que $\left| \frac{z}{z_0} \right|$ a ici son sens général : « objet, chose » ;

3° que $\frac{1}{\sqrt{2}}$ n'a rien de commun avec la racine $\frac{1}{\sqrt{2}}$ et que c'est un *nishé* (adjectif relatif) de $\frac{1}{\sqrt{2}}$ «être pareil», avec le sens de «pareil».

Mais cette mise au point a été perdue de vue⁽³⁾ et l'on est, en général, revenu à l'ancienne manière de voir⁽⁴⁾.

⁽¹⁾ A. ERMAN, *Die Sprache des Papyrus Westcar*, 1889, § 94, Anm. Du même, *Die Märchen des Papyrus Westcar*, 1890, I, p. 38.

⁽¹⁾ E. DÉVAUD, *Sur Westcar* 6/7, *Sphinx*, XI (1908), p. 47-49.

^[13] Sauf un rappel indirect : PAKT, *Journal of*

Egyptian Archaeology, XII (1926), p. 320.

⁽¹⁾ A. ERMAN, *Die Literatur der Ägypter*, 1903, p. 68 et note 4. H. GRAPOW, *Die bildlichen Ausdrücke des Ägyptischen*, 1924, p. 189. K. SETHE, *Erläuterungen zu den ägyptischen Lesestücken*, 1927, p. 36.

En deux articles successifs, M. Spiegelberg a retrouvé le sens exact du passage, en rendant leur vraie signification aux mots $\{ \overline{\text{z}} \cdot \text{N} \}$ et $\overline{\text{z}} \overline{\text{w}} \overline{\text{z}}$ ⁽¹⁾ et à l'expression $\overline{\text{z}} \overline{\text{H}} \dots \overline{\text{z}}$ ⁽²⁾.

On peut donc considérer l'interprétation de M. Dévaud comme acquise, puisque confirmée indépendamment. Il ne sera peut-être pas inutile, néanmoins, de revenir sur le mot $\overline{\text{z}} \overline{\text{w}} \overline{\text{z}}$ qui est rare, sinon unique. Il se trouve qu'il est attesté par un texte presque contemporain du papyrus Westcar. Sur la palette de scribe n° 7798 de Berlin, qui est d'époque Hyksos ⁽³⁾, il est dit du propriétaire de l'objet : $\overline{\text{z}} \overline{\text{z}} \overline{\text{w}} \overline{\text{z}} \overline{\text{H}} \overline{\text{z}}$ ⁽⁴⁾ « il n'a certes pas son pareil en aucun des pays ». C'est donc bien le même mot et le même sens que dans Westcar. C'est un « adjectif relatif » substantivé construit sur l'infinitif de $\overline{\text{z}}$, comme par exemple $\overline{\text{z}} \overline{\text{H}} \overline{\text{z}}$ « aimé, ami » tiré de l'infinitif de $\overline{\text{z}} \overline{\text{H}}$ « aimer » ⁽⁵⁾, ou $\text{N} \overline{\text{z}} \overline{\text{H}} \overline{\text{z}}$ ⁽⁶⁾ « défenseur », de l'infinitif de $\text{N} \overline{\text{z}} \overline{\text{H}}$ « défendre ». Le verbe $\overline{\text{z}}$ signifiant « ressembler », le dérivé a la valeur de « pareil, pendant, double, réplique, sosie, pair » ; c'est un synonyme rare du mot $\overline{\text{z}} \overline{\text{w}} \overline{\text{z}}$, $\overline{\text{z}} \overline{\text{H}} \overline{\text{z}}$, qui s'emploie couramment dans des formules laudatives du même genre : « il n'a point de pareil » ⁽⁷⁾. En égyptien, contrairement à ce qui se passe en sémitique, l'annexion du suffixe personnel possessif ne donne pas nécessairement au substantif le sens déterminé : $\overline{\text{z}} \overline{\text{w}} \overline{\text{z}}$ signifie donc « un (homme, objet) qui lui ressemble », de même, par exemple, que dans cette autre formule élogieuse, répétée à satiété : $\overline{\text{z}} \overline{\text{w}} \overline{\text{z}}$, le deuxième mot signifie littéralement « un second à lui », c'est-à-dire « un homme qu'on peut lui comparer, qui fait la paire avec lui ».

L'exemple de Berlin permet de plus de lever un doute quant au déterminatif — de Westcar ⁽⁸⁾ : comme Berlin le présente aussi, et qu'il en est de même du synonyme $\overline{\text{z}} \overline{\text{w}} \overline{\text{z}}$, il faut admettre que Westcar se conforme à l'or-

⁽¹⁾ Zu *Pap. Westcar* 5/24 = 6/7, *Ä. Z.*, 63 (1928), p. 150.

⁽²⁾ Noch einmal zu *Pap. Westcar* 5/24 = 6/7, *Ä. Z.*, 64 (1929), p. 90-91.

⁽³⁾ Cf. H. GAUTHIER, *Livre des Rois*, II, p. 139-140. B. WEILL, *La fin du Moyen Empire égyptien*, p. 174 et note 2; p. 867 (= *Journal asiatique*, XI, IX, janv.-juin 1917, p. 243).

⁽⁴⁾ *Ägyptische Inschriften aus den Kön. Mus.*


zu *Berlin*, I, p. 265, l. 6.




⁽⁵⁾ K. SETHE, *Das äg. Verbum*, II, § 658, p. 286. Autres exemples de cette formation : *ibid.*, p. 286, note 1; § 693.


⁽⁶⁾ G. STEINBOCK, *Ä. Z.*, 39 (1901), p. 121.


⁽⁷⁾ Cf. par exemple : ERMAN und GRAPOW, *Wört. der äg. Sprache*, II, p. 39-40.

⁽⁸⁾ Cf. E. DÉVAUD, *Sphinx*, XI (1908), p. 49 *ad finem*.



thographe de son temps et que dans ces mots l'idée abstraite de ressemblance a amené le déterminatif — même là où il s'agit d'une personne, et où on attendrait par suite .





Enfin l'exemple de Berlin aide peut-être à trancher une autre question d'écriture : dans Westcar, le « trait de remplacement »  représente-t-il —⁽¹⁾ ou ?⁽²⁾ La seconde alternative paraît se justifier : 1° par les deux exemples de  cités plus loin et qui sont de la XVIII^e dynastie;

2° par le mot  dérivé de la même racine;











3° par ce fait que — n'est pas compliqué à dessiner et qu'il n'y avait pas lieu, semble-t-il, de le remplacer par .






Mais l'autre alternative est sans doute à préférer : 1° parce que l'exemple de Berlin est presque contemporain de celui de Westcar;











2° parce que *sntj*, dérivé direct du verbe , doit garder plutôt le déterminatif du mot d'où il est tiré (tandis que  est simplement un mot de même famille);

3° parce que, dans Westcar, s'il n'y a aucun exemple ni de — écrit tel quel, ni de — remplacé par , par contre il n'y a aucun exemple où  soit remplacé par  et il y en a un où ce signe est employé :  (6/14).

APPENDICE.

Il faut ajouter — pour mémoire, mais non pour corroborer le sens de *sntj*, qui est sûr — qu'une formule funéraire de la XVIII^e dynastie présente peut-être encore le même mot, avec  cette fois-ci; mais le sens n'en est pas très clair. On souhaite au mort que son âme () soit avec les bienheureux (les    et les     ) et on ajoute :

          ⁽³⁾

          ⁽⁴⁾


⁽¹⁾ E. DEVAUD, *Sur Westcar* 6/7, *Sphinx*, XI (1908), p. 49.

⁽²⁾ SPIEGELBERG, *Ä. Z.*, 63, 150.

⁽³⁾ Grande inscription de Paheri, l. 7 : L.,










D., III, 13 a; NAVILLE, TAYLOR and GRIFFITH, *Ahuas and Paheri* (1894), pl. IX; K. SETHE, *Urkunden*, IV, 114, 5.








⁽⁴⁾ SETHE, *Urkunden*, IV, 496, 9.

Si on néglige la traduction de Brugsch⁽¹⁾, qui ne distingue pas ce mot de  (qu'il rend entre autres par «forme»), on rencontre, pour le premier texte, deux interprétations différentes :

1° comme substantif «image» : thy *image* associated therewith, receiving what is given upon earth⁽²⁾; *Ebenbild*⁽³⁾;

2° comme verbe : «s'associer» : du *gesellst dich* unter sie und empfängst was auf Erden gegeben wird⁽⁴⁾.

Le choix n'est pas impossible, bien que l'alternance de  «parmi eux» (les   ) avec  «comme eux» s'explique, à la rigueur, dans l'un et l'autre cas. Les deux expressions se comprennent si l'on adopte le sens nominal d'«image» : «ton image étant parmi eux, et recevant les offrandes de ce monde», et : «ton image, comme eux⁽⁵⁾, recevant...». Dans ce cas,  désigne la statue du mort, objet du culte funéraire et «double» ou «sosie» du mort, et est un synonyme occasionnel du  habituel. Mais dans ces deux textes, dont l'orthographe est soignée, le sens de «statue du mort» devrait amener, semble-t-il, le déterminatif  au lieu de . Il faut donc adopter la deuxième interprétation.

Avec le sens verbal de «se joindre à ses pairs, s'associer à ses semblables» (emploi absolu, sans complément d'objet), le premier texte se comprend bien : «tu te joins à tes pairs parmi les   , recevant...» et le second aussi : «tu te joins à tes pairs, comme les    le font, recevant...». Dans ce cas,  est un dénominatif du mot de Westcar et signifie «se mêler à ses pareils, à ses égaux»; l'évolution sémantique de l'idée de similitude à celle de réunion n'est pas sans exemple : la famille de mots du latin *simulare* a donné d'une part : semblable, ressembler, etc., d'autre part : assembler, etc...; d'ailleurs dans presque toutes les langues indo-européennes, les dérivés de **sem-* «un» indiquent tantôt la *similitude* (sk. samāh, ὁμοῖος, the same, similis etc.) tantôt la *simultanéité*, dans l'espace ou dans le temps (sk. samān, ὁμοῦ, zusammen,






⁽¹⁾ *Hier.-demot. Wört.*, IV (1863), p. 1256.








⁽²⁾ *GRIFFIN, loc. cit.*, p. 29.

⁽³⁾ *ERMAN und GRAPOW, Egypt. Handwört.*, 1921, p. 147.

⁽⁴⁾ K. SETHE, *Urkunden*, IV, Deutsch, 1914, p. 57.

⁽⁵⁾ Mais peut-on ainsi intercaler cette locution entre le sujet et le reste de la proposition?

etc.); et il faut rappeler les proverbes «qui se ressemble s'assemble» et «gleich und gleich gesellt sich gern». De même l'arabe présente d'un côté شَرَح «réunir, rassembler, tenir compagnie», تَشَرَّح «être mélangé, mêlé», et de l'autre شَارَح «ressembler à», تَشَارَح «se ressembler», شَرَّح «pareil, semblable» (cf. شَرَح «manière, façon, parti, bande»). En égyptien même, on a un bon exemple de cette évolution :  «image, etc.» et  «réunir, etc.» appartiennent à une seule et même racine, bien qu'en général on ait cru bon d'y voir deux racines distinctes. L'évolution de sens n'est sans doute pas tout à fait la même dans la famille de mots suivante : «deux»,  «deuxième; pair (de quelqu'un)»,  «frère», en face de  «se réunir à, se mêler à, s'associer à, fraterniser avec»; il est difficile de dire de quel mot le verbe est dénominatif.

L'interprétation de *sntj* comme verbe est donc à retenir. Mais peut-être pourrait-on prêter à ce mot un sens légèrement différent de celui qui vient d'être exposé. En tant que dénominatif du substantif «pair, pareil, égal», ce verbe ne pourrait-il signifier «être l'égal, être sur le pied d'égalité, se trouver dans une situation identique»? Dans ce cas, le premier texte se traduirait : «tu es avec eux (  ) sur un pied d'égalité, recevant. . . », et le second : «tu es dans la même situation qu'eux ( ) recevant. . . ». Telle est la nuance de sens qu'on pourrait attribuer à ce mot rare, à côté de celle, également vraisemblable, que rend la traduction «tu te joins à tes pairs». Elle a peut-être l'avantage de rendre mieux compte de la deuxième phrase citée, où   se comprend plus facilement si on donne au verbe le sens de «tu es dans la même situation» que si on le rend par «tu te réunis à tes égaux».

On voit comme il est difficile de serrer de près le sens des mots abstraits, surtout lorsqu'on a peu d'exemples à sa disposition.

CH. KUENTZ.

QUELQUES MONUMENTS DU CULTE DE SOBK

PAR

M. CHARLES KUENTZ.

I. — LE LINTEAU DE QEN-HER-HOPŠ-EF.

(PLANCHE I.)

DESCRIPTION.

Le petit monument reproduit à la planche I ci-jointe porte au *Journal d'entrée du Musée du Caire* (t. VII, p. 236-237) le n° 33848⁽¹⁾. Il n'a été jusqu'ici l'objet que d'une brève notice⁽²⁾. D'après cette notice et d'après le *Journal d'entrée*, il provient de la Vallée des Rois et a été trouvé dans le déblaiement du « tombeau 37 ». C'est un bloc de calcaire actuellement mis dans un cadre, de sorte que sa hauteur et sa longueur ne peuvent être évaluées exactement; la longueur est d'environ 0 m. 70 d'après la notice et le *Journal* (elle semble être de 0 m. 67), la hauteur doit être de 0 m. 25; l'épaisseur maximum est de 0 m. 10 : la face postérieure est irrégulière et cela indique que cette pierre devait être non pas appuyée directement contre une autre, mais fixée à l'aide d'un mortier de terre ou de plâtre. La dénomination de linteau pourrait paraître hasardeuse, vu la longueur restreinte du bloc. Mais il s'agit sans doute d'un linteau de porte pour un monument votif de dimensions réduites, soit une petite chapelle destinée à contenir quelque statuette de divinité, soit une stèle rectangulaire encadrée d'un linteau et de deux montants indépendants;

⁽¹⁾ Le n° 33849, qui est porté sur l'objet lui-même et qu'on voit sur la photographie (pl. I), est erroné.

⁽²⁾ G. DARESSY, *Bulletin de l'Institut Égyptien*,

Bulletin, t. XXVIII.

1899, p. 252 (in : *Extrait de l'inventaire du Musée de Ghizeh comprenant les objets entrés dans les collections du 1^{er} janvier au 31 décembre 1899*, p. 201 et suiv.).

il ne peut naturellement pas s'agir d'un linteau de porte de tombeau. Les blocs de ce genre, décorés, comme les grands linteaux, de scènes symétriquement disposées, se rencontrent parfois sous le Nouvel Empire, et doivent sans doute être attribués à de petits monuments érigés par des particuliers en l'honneur d'une ou de plusieurs divinités. Un exemple de monument analogue, provenant du même milieu et datant de la même époque, se trouve au British Museum : c'est un linteau d'environ 24 centimètres de longueur, accompagné d'un montant d'une hauteur à peine plus grande (l'autre montant est perdu); ce linteau est décoré de deux scènes d'adoration symétriques, et le montant ressemble aux grands montants de cette époque⁽¹⁾.

Le calcaire employé pour le linteau du Caire étant assez friable, des trous s'étaient produits sur la surface à sculpter : ils ont été bouchés, avant tout travail de sculpture, avec cette sorte de mortier qui était habituellement employée pour ce genre de réparations. On remarque des rebouchages, entre autres, à la coiffure du dieu de gauche et au torse du personnage de droite.

Il subsiste des traces de couleur en différents endroits : du rouge sur les bras et la figure de l'homme de gauche et sur le tronc de l'arbre; du jaune sur les plumes de la coiffure du dieu de droite; du noir sur la perruque des deux dieux. A gauche, il semble y avoir des restes de rouge également sur la robe de l'homme et sur le fond, mais c'est sans doute de la couleur qui, des bras de l'homme, s'est répandue sur les régions voisines lorsque celles-ci ont perdu leurs couleurs propres, moins tenaces (blanc, jaune).

Une marge est réservée autour du champ à décorer, et celui-ci est rabaisé de quelques millimètres : les représentations y sont sculptées en bas-relief, les inscriptions en creux.

Comme c'est l'habitude pour les linteaux et autres pièces devant se trouver dans l'axe d'un monument, le décor est ici bipartite et offre deux scènes symétriques. De part et d'autre d'un arbuste central, deux dieux à têtes de crocodiles reçoivent l'adoration d'un homme à genoux. Ces dieux sont assis et portent la coiffure **A**; selon l'habitude, celui de gauche ne tient pas le sceptre **†**.

⁽¹⁾ HALL, *Hieroglyphic Texts from Egyptian stelæ, etc., in the British Museum*, VII, 1925, pl. 28, n° [597]. L'éditeur y voit une « shrine shaped stele » (p. 10). Cf. collection Belmore,

pl. X, 1; MASPERO, *Recueil de travaux*, II, p. 170; *British Museum, A Guide to the Egyptian Galleries (Sculpture)*, 1909, p. 136, n° 482 [597].

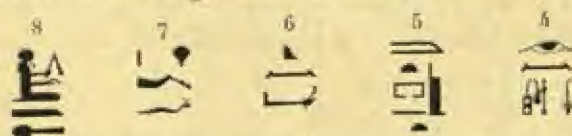
de la même main que celui de droite; de même pour le ☐. Le dieu de gauche est nommé :



Sebk-ré, maître de la

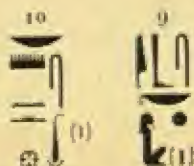
A la colonne 1, quelques signes ne sont pas tournés dans le bon sens : les scribes avaient moins de facilité pour écrire de gauche à droite que pour le contraire, d'où ce genre de faute qui est beaucoup plus fréquent qu'on ne le croit. A la colonne 3, on ne distingue plus qu'une partie d'un trait horizontal qui peut être les griffes d'un oiseau ou le bas du signe 1.

Au-dessus de l'adorateur de gauche, cette légende :



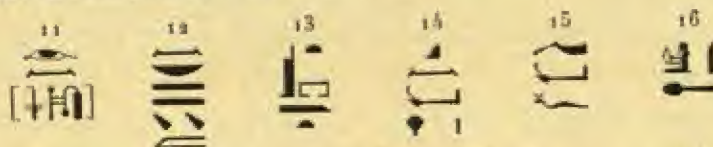
Le basilicogrammate dans la nécropole thébaine *Qen-her-hopé-ef*, justifié, a dédié (ce monument).

Légende du dieu de droite :



Sebk-ré maître de *Smen*.

Au-dessus de l'adorateur de droite :



Le basilicogrammate du Maître des deux Égyptes dans la nécropole thébaine *Qen-her-hopé-ef*, justifié, a dédié (ce monument).

⁽¹⁾ Avec appendice en avant comme 1.

Le signe — n'est pas dans le bon sens, de même que le début de la colonne 1.

La signification des deux scènes est donc claire : un homme rend hommage au dieu Sobk sous deux de ses formes locales : deux dieux en apparence identiques adossés à une sorte d'arbuste. Plusieurs questions viennent naturellement à l'esprit : quel est cet homme ? quel est ce dieu ou mieux quelles sont ces formes particulières du dieu ? pourquoi cet homme adore-t-il ce dieu ? quelle est la signification de cet arbuste ?

II. — QEN-HER-HOPŠ-EF.

Le dédicateur du monument d'où provient ce linteau est un de ces nombreux fonctionnaires qui travaillaient dans la nécropole thébaine à l'époque ramesside et dont le site de Deir el-Médineh renferme les tombeaux. Cet homme est déjà connu par ailleurs. Dans les nombreux graffiti qu'on peut lui attribuer ⁽¹⁾, son nom est orthographié $\text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏}$, mais souvent aussi $\text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏}$, ce qui semble indiquer que dans la prononciation courante, on pouvait supprimer la préposition 𓂏 ⁽²⁾. Cette suppression, qui, en dehors des noms propres, n'est habituelle pour 𓂏 que devant un infinitif, tient sans doute à ce que les noms propres un peu longs, étant prononcés rapidement, ont une tendance à l'abrègement. La préposition 𓂏 est souvent supprimée aussi : on trouve, pour un même individu, $\text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏}$ à côté de $\text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏}$ ⁽³⁾, ou encore $\text{𓂏} \text{𓂏}$ à côté de $\text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏}$ ⁽⁴⁾. De même le nom propre $\text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏}$ devient à basse époque $\text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏}$ ⁽⁵⁾.

Les graffiti de *Qen-her-hopš-ef* ne lui donnent que le titre de scribe ou basilicogrammate (avec variantes ou additions). Cela empêche sans doute de restituer 𓂏 à la colonne 11, bien que le titre $\text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏}$ soit courant à cette époque et dans ce milieu ⁽⁶⁾. L'expression $\text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏}$ peut paraître bi-

⁽¹⁾ W. SPIEGELBERG, *Thebanische Graffiti*, n° 397, p. 145-147.

⁽²⁾ De même *ibid.*, n° 396, p. 145.



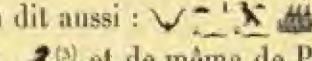
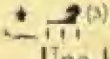

⁽³⁾ *Ibid.*, n° 350 et 353, p. 141.

⁽⁴⁾ *Ibid.*, n° 355, p. 141.

⁽⁵⁾ Il faut sans doute lire à *ménopé*, avec —




valant *n* géminé; le second *n* provient soit d'une dissimilation de labiales *m-m-p > m-n-p*, soit de la prononciation *n* de la préposition 𓂏 , comme en copte.

⁽⁶⁾ *Ibid.*, n° 14, p. 96; 122, p. 111; 147, p. 114; 160, p. 116; 166, p. 117; 275, p. 132;

d'abord parce que c'est évidemment un dénominatif de  «la couronne atef» et qu'il doit donc *a priori* avoir le sens plus précis de «couronner (couronné) de l'atef»; ensuite parce que les dieux qui reçoivent cette épithète portent habituellement l'atef : ici Sobk, ailleurs Osiris qui est ⁽¹⁾ et dont on dit aussi : ⁽²⁾; à basse époque on dit aussi d'Atoum qu'il est ⁽³⁾ et de même de Ptah-Tanen ⁽⁴⁾.

Une histoire partielle des transformations de cette coiffure de Sobk a déjà été entreprise⁽⁵⁾; elle peut être complétée ainsi :


A. — PLUME D'AUTRUCHE.

Le premier type de coiffure du dieu devait être une simple plume d'autruche, comme c'est le cas, à l'époque ancienne, pour beaucoup de dieux ayant quelque rapport avec l'occident⁽⁶⁾. Du moins on peut le croire d'après ce passage des Pyramides (507 b : W 621) :   «Sobk à la plume verte (? ou fraîche?)». Cette plume simple n'a été conservée que dans l'enseigne .

B. — URÆUS.

L'uræus seule apparaît sur un monument de la XVIII^e dynastie⁽⁷⁾.

C. — DISQUE SOLAIRE ET URÆUS.

Dès Sanwosret I^{er}, sur l'obélisque de Bégig, Sobk est coiffé du disque à uræus ⁽⁸⁾. Cette coiffure est figurée sur une statuette de basse époque⁽⁹⁾ et souvent sur les bas-reliefs de Kom-Ombo⁽¹⁰⁾.



⁽¹⁾ LOUYRE, stèle C 26, l. 1 (*Urk.*, IV, 965, 1).

⁽²⁾ MARIETTE, *Abydos*, I, pl. 52, col. 29.

⁽³⁾ BÉLÉDITE, *Philæ*, p. 123.

⁽⁴⁾ *Ibid.*, ad finem.


⁽⁵⁾ ROEDER, in ROSCHER, *Ausführliches Lexikon der griechischen und römischen Mythologie*, fasc. 65 (1912), col. 1117 à 1120.

⁽⁶⁾ Pour la plume d'autruche symbolisant les Occidentaux, c'est-à-dire les Libyens, dans le signe  var. , cf. MÖLLER, *Die Zeichen für «Westen» und «Osten» in der äg. Hieroglyphenschrift* (*Sitzber. Ak. Berlin*, 1921, 168-170), p. 169.

⁽⁷⁾ LOAT, *Gurob* (apud MURRAY, *Sakkara Mastabas*), XVI, n° 15.

⁽⁸⁾ L., D., II, 119 a.

⁽⁹⁾ DARESSY, *Statues de divinités* (*Catal. du Musée du Caire*), p. 175, n° 38687.




⁽¹⁰⁾ J. DE MORGAN, *Kom-Ombos*, I (*Catalogue des monuments et inscriptions*, II), n° 41, p. 42; 53, p. 51; 164, p. 125; 320, p. 267; 346, p. 270; 380, p. 287; 388, p. 291; 395, p. 294; 417, p. 305; 437, p. 321; 500, p. 376. Avec le support de couronne  : n° 422, p. 312; 446, p. 330.

D. — DOUBLE PLUME DROITE.

1° SANS CORNES DE BÉLIER.

On rencontre parfois, à la basse époque, la double plume droite surmontant le disque⁽¹⁾; celui-ci peut être accompagné d'une uræus qui l'entoure⁽²⁾ ou qui se dresse devant lui⁽³⁾. Cette couronne n'est qu'une variante tardive de la couronne suivante.

2° AVEC CORNES DE BÉLIER.

Si l'on remonte à la première représentation classique (XII^e dynastie) de cette couronne à double plume droite, on trouve une coiffure déjà complexe : un lin-teau d'Amenemhêt III⁽⁴⁾, provenant du Fayoum, montre deux fois le crocodile de Sobk avec la couronne ci-contre. La plume, droite, est double comme ; d'autre part le disque solaire s'y est joint comme , et enfin les cornes de bélier : .




La présence du disque solaire est sans aucun doute due à un rapprochement entre Sobk et Rê. En effet c'est l'époque où le nom du dieu commence à s'adjoindre celui du dieu soleil. Le plus ancien exemple de cette fusion⁽⁵⁾ semble être le nom d'homme    (X^e dynastie)⁽⁶⁾, qui se retrouve au cours



Fig. 1. — Sobk et sa coiffure (Berlin 16953. D'après Erman).

⁽¹⁾ MARIETTE, *Papyrus de Boulaq*, I, pl. IV = PLEINTE, *Over drie handschriften op papyrus...*, pl. II, n° XI = LANZONI, *Les papyrus du lac Meris*, Turin, 1896, VII, 23.

⁽²⁾ PETRIE, *Hawara, Biahmu, Arsinoe*, pl. I (ptolémaïque).






















⁽³⁾ DARESSY, *op. cit.*, p. 175, n° 38685 et pl. XXXVI.

⁽⁴⁾ Berlin 16953 : le crocodile de gauche est figuré dans ERMAN, *Die äg. Religion*, 1^{re} édition, fig. 26; 2^e édition, p. 21, fig. 24; l'ensemble en photographie dans SCHÄFER, *Zierschrift aus einem Tempel des XIX. Jahrhunderts v. Chr.* (*Ägyptische Berichte aus den kön. Kunstsammlungen*,

XXXIII, 1911-1912, col. 40-46), fig. 22, col. 41-42; l'ensemble au trait dans *Äg. Inschr...* Berlin, I, p. 212.

⁽⁵⁾ D'après K. HOFFMANN, *Die theophoren Personennamen des älteren Ägyptens*, 1915, p. 67, cette juxtaposition de deux noms divins serait une simple coordination et n'indiquerait pas que les deux dieux sont assimilés et identifiés : il faudrait comprendre « Sobk et Rê » et non « Sobk-rê ». Cette thèse n'est pas admissible pour la majorité des noms divins doubles, comme Sobk-rê, Amen-rê, etc.

⁽⁶⁾ Tombeau de Dega : DAVIES, *Five Theban tombs*, pl. XXXI.

du Moyen Empire :   ⁽¹⁾,   ⁽²⁾. La reine qui clôt la XII^e dynastie s'appelle     ⁽³⁾, c'est-à-dire non pas *Sbk-nfru-r^e*, mais sans doute *Sbk-r^e-nfru*, d'autant plus que deux variantes de ce nom royal donnent     ⁽⁴⁾, où *Sbk-šdti* correspond à *Sbk-r^e* (la transcription *Σεβκιοθρις* est altérée de **Σεβκιοθρις* avec EMI pour PAN, ou plutôt de **Σεκσετριοθρις* avec MI pour TN). Sur les cylindres, ce n'est qu'à la fin du Moyen Empire que  devient ; cf. plus loin p. 134, n° 26 (roi Kai-Amenemhèt) et, sur un cylindre de la collection Th. M. Davis ⁽⁵⁾,  (roi Amenemhèt-Sebkhotp); cf. p. 136, n° 32, de l'époque de    . Pour des monuments du Moyen Empire, non datés, présentant aussi *Sebk-r^e*, cf. p. 136, n° 34 et 35. La combinaison des deux noms divins devient par la suite presque aussi constante que pour   ⁽⁶⁾, qui ont accolé à leur nom celui du grand dieu héliopolitain. On voit que l'histoire des accessoires du culte est liée à l'histoire des croyances et que l'iconographie éclaire l'évolution religieuse et politique : les divinités égyptiennes portent sur la tête leur *curriculum vitae*.

Quant aux cornes de bélier, elles n'ont pas de raison d'être à première vue; mais peut-être y a-t-il eu d'abord emprunt de ces cornes, par la couronne d'Osiris, à celle de Harsaphès (une influence de Khnoum est hors de question), puis, par analogie, influence sur la couronne de Sobk.

Avec adjonction de deux uræus coiffées du disque, cette coiffure se retrouve à Kom-Ombo ⁽⁷⁾.

⁽¹⁾ LANGE UND SCHÄFER, *Grab- und Denksteine...*, n° 20032.

⁽²⁾ *Ibid.*, n° 20242.

⁽³⁾ Cf. GAUTHIER, *Livre des Rois*, I, p. 341-343.



⁽⁴⁾ GAUTHIER, *Livre des Rois*, I, p. 342, n° V; GAUTHIER, *La reine Skénéphris* (dans : *Quelques additions au « Livre des Rois d'Égypte »*, § 8). *Rec. de trav.*, XL (1923), p. 188.

⁽⁵⁾ NEWBERRY, *P. S. B. A.*, XXIV, 1902, p. 250; NEWBERRY, *Scarabs*, XLIII, 3 et p. 195; WEILL, *La fin du Moyen Empire égyptien*, I,

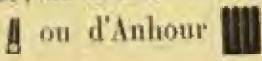

p. 289.

⁽⁶⁾ Le premier exemple daté du nom divin Amen-rè est de l'an XIV de Sanwosret I^{er} : British Museum, stèle 138 [586], CAUM, *Eine Londoner Stele des mittleren Reiches*, A. Z., XXX (1892), p. 30-31; British Museum, *A Guide to the Egyptian Galleries (Sculpture)*, 1909, pl. VI; *Hierogl. Texts...*, II, pl. 12, droite.

⁽⁷⁾ J. DE MORGAN, *op. cit.*, n° 58, p. 58; 364, p. 279; 386, p. 290; 390, p. 292; 397, p. 295; 401, p. 297; 409, p. 301; 439, p. 323; 441, p. 325.

Une variante unique est fournie par une statuette⁽¹⁾ : sur le support  s'élève la double plume droite, et au milieu, entre les cornes de bélier, se dresse une uræus .

E. — DOUBLE PLUME À EXTRÉMITÉ RECOURBÉE.

Plus tard, cette coiffure complexe se modifie : les plumes, au lieu de rester droites, comme celles d'Amon, de Min ou de Montou  ou d'Anhour 

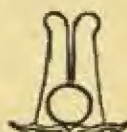






Fig. 2. — Coiffure de Sobk (d'après L., D., III, 124 c).




Fig. 3. — Coiffure de Sobk (d'après L., D., III, 125 a).




Fig. 4. — Coiffure de Sobk (d'après QUEILL, *Ramesséum*).

prennent la forme , déjà sous Aménophis III⁽²⁾ et sous Ramsès I^{er}⁽³⁾ :   (fig. 2) ; quelquefois, la coiffure repose sur le support de couronne , par exemple sous SétI I^{er}⁽⁴⁾ (fig. 3).

Puis, suivant le mouvement qui porte, sous le Nouvel Empire, à compliquer et surcharger les ornements et le costume, on ajoute deux uræus, par exemple à l'époque ramesside sur une stèle du Ramesséum (fig. 4)⁽⁵⁾.

La coiffure de Sobk subit dès lors les mêmes transformations que l'atef d'Osiris, dont elle ne diffère que par l'absence de l'élément central .

On ajoute ensuite, comme pour l'atef Osirien , un disque solaire à chaque uræus, déjà sous SétI I^{er} (fig. 5)⁽⁶⁾.



 : c'est exactement ce que présente le linteau de Qen-her-hopsh-ef⁽⁷⁾. Quelquefois la couronne repose sur le support .



Fig. 5. — Coiffure de Sobk (d'après L., D., III, 125 c).

⁽¹⁾ DAREST, *op. cit.*, p. 175, n° 38686 et pl. XXXVI.

⁽²⁾ THOMAS YOUNG, *Hieroglyphics*, pl. 60 (Éléphantine).

⁽³⁾ L., D., III, 124 c (Karnak).

⁽⁴⁾ L., D., III, 125 a (Karnak).


Bulletin, t. XXVIII.

⁽⁵⁾ QUEILL, *Ramesséum*, pl. 27, 2.

⁽⁶⁾ L., D., III, 125 c.

⁽⁷⁾ De même MARIETTE, *Papyrus de Boulaq*, t. I, pl. III = PLEINTE, *Oer drie handschriften...*, pl. III, n° XXIII.

⁽⁸⁾ Stèle d'Anhur-ha' (cf. *supra*, p. 114).

Enfin on ajoute encore deux uræus comme sur une stèle d'époque rameside⁽¹⁾ (fig. 6, avec le support ).

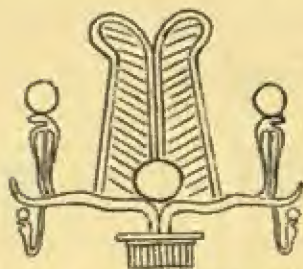










Fig. 6. — Coiffure de Sobk (stèle du Musée Guimet).

F. — ATEF OSIRIEN.

Quelquefois, Sobk porte l'atef même d'Osiris, soit , soit , soit .

C'est sans doute un de ces types de coiffure compliquée que décrit la phrase citée plus haut (Berlin 11635 et Marseille) : l'atef  de Sobk, comme celui de quelques autres dieux, comporte en effet deux plumes  et des uræus ; quant à l'uræus simple  dont parle ce texte, c'est sans doute celle qui doit accompagner le disque solaire, et qui est figurée sur les statuette du Caire 38683, -5 et -7, citées plus haut.

G. — PSCHENT.


Ce n'est que très tardivement, par imitation d'Atoum, qu'apparaît le pschent  comme coiffure de Sobk⁽²⁾.

note 1). J. DE MORGAN, *Kom-Ombo*, I, n° 2, p. 9; 39, p. 41; 43, p. 43; 123, p. 99; 143, p. 110; 147, p. 113, etc. (c'est la couronne de Sobk la plus fréquente à Kom Ombo).

⁽¹⁾ A. MORET, *Catalogue du Musée Guimet, Galerie égyptienne (Annales du Musée Guimet, t. XXXII)*, p. 49-50 et pl. XXV, n° 23; reproduit dans : A. MORET, *Le Nil et la civilisation égyptienne*, 1926, p. 423, fig. 65.

⁽²⁾ L., D., III, 114 h (XIX^e dyn.).


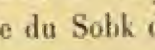


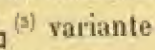

⁽³⁾ Statuette n° 2472 de Berlin : RÖDER, in ROSCHER, art. *Sobk*, col. 1118 (photogr.). Mais c'est sans doute par erreur que cette couronne est attribuée à Sobk par J. DE MORGAN, *Kom-Ombo*, I, n° 398, p. 295, car c'est, dans ce temple, la couronne habituelle de Haroëris, et d'ailleurs

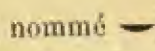
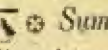
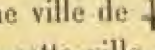
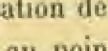
dans cette scène même, si le dieu a une tête de crocodile, le texte le nomme bien . C'est aussi par erreur que Sobk porte au n° 214, p. 167, une couronne de déesse.

⁽⁴⁾ Statuette n° 38683 du Caire : DARESSY, *op. cit.*, p. 174-175 et pl. XXXVI (il s'agit sans doute de Sobk et non de Hor-Khenti-Khatî).

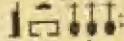
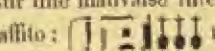

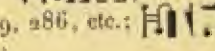
⁽⁵⁾ BRUGSCH, *Thesaurus*, 746, 21; 747, 4 et 10; PETRIE, *Hawara, Bahari, Arsinoe*, pl. 1; LANZONE, *Les papyrus du lac Mœris*, 3, 11; 6, 57 et 61; MARIETTE, *Papyrus de Boulaq*, I, pl. II et pl. V = PLEITE, *Over drie handschriften...*, pl. IV gauche et I, n° XVI. Papyrus Hood : PLEITE, *op. cit.*, pl. VI, n° XXX et XXXIII, pl. VII, n° XXXVII = LANZONE, *Les papyrus du lac Mœris*, pl. VI, n° 54, 57 et 61.

IV. — SOBK DE SUMNU.

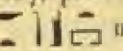
Le dieu étant ainsi caractérisé par son image, comment l'inscription le désigne-t-elle? quelles sont les deux formes particulières ou locales sous lesquelles il est ici adoré? Car Sobk est, dès l'époque ancienne, un de ces dieux dont les formes sont multiples : le chapitre 171 du Livre des Morts l'invoque  ⁽¹⁾ « par tous ses nombreux noms, en tout lieu où se complait son ka ». Malheureusement il est difficile de restituer le titre du Sobk de gauche :  ⁽²⁾ : on peut songer à  ⁽³⁾ qui est le nom d'un temple de Ptah dans la nécropole thébaine (on verra plus loin que Sobk était alors souvent associé à Ptah) ou encore à l'épithète de Sobk  ⁽⁴⁾ variante  ⁽⁵⁾ ; mais il est difficile de rien affirmer, le signe  étant douteux.

Le dieu de droite, au contraire, est nommé  : ce Sobk maître de *Smen* (anciennement  *Sunnu*) est connu depuis la XII^e dynastie. L'identification de  avec l'ancienne ville de  , la lecture exacte de ce dernier nom et la localisation de cette ville ont fait l'objet d'un travail de M. Spiegelberg⁽⁶⁾, mettant au point une première étude⁽⁷⁾. Bien que sa démonstration soit probante, elle semble avoir été oubliée par la majorité des égyptologues, qui ont continué à confondre cette ville avec d'autres (par exemple Syène et Esneh) et à donner de son nom des transcriptions aussi nombreuses que fausses : *sunu* (1908, 1914, 1917, 1920, 1923) ou *sonnou* (1912), *su-uatch* (1913) ou *suuaz* (1917), *khmennu* (1913), etc. Cette ville


⁽¹⁾ BUDGE, *Book of the Dead*, p. 443.


⁽²⁾ SPIEGELBERG, *Theban. Graffiti*, n° 821; cf. *Rec. de trav.*, II, p. 195  : la lecture *S-t nfrj Pth* (SPIEGELBERG, *op. cit.*, p. 161, n° 521 a; GAUTHIER, *Dictionn. des noms géographiques*, V, p. 77) repose sur une mauvaise interprétation du texte du graffiti :  ne peut signifier que « prêtre de Ptah (dans) *S-t nfrj* » ; l'omission de la préposition est fréquente dans ces textes (exemple :  n° 43; de même n° 187, 196, 219, 286, etc.;  n° 209, etc.).

⁽³⁾ J. DE MORGAN, *Kom-Ombos*, I (Catalogue,

t. II), n° 63, p. 60; 147, p. 113; 193, gauche, col. 5, p. 147; 227, p. 174; 233, p. 177; 377, p. 285; 401, p. 297; 407, p. 300; 424, col. 1, p. 314. Variante :  n° 285 F-E, p. 223.

⁽⁴⁾ *Ibid.*, n° 41, p. 42.

⁽⁵⁾ *Varia*, LXXXIV, *Die Stadt*  SWINUW (*Rec. de trav.*, XXVIII (1906), p. 167-169). Cf. GAUTHIER, *Dictionn. géogr.*, V, 1928, p. 16-17, qui donne des références nouvelles.

⁽⁶⁾ *Varia*, XLIII, *Zu der Stadt*  SWINW (*Recueil de travaux*, XXI (1899), p. 49-51).

est connue surtout par l'épithète de Sobk, épithète fréquemment employée comme nom propre d'homme (beaucoup d'épithètes divines sont ainsi employées). Pour étudier non seulement l'orthographe de ce nom géographique, mais encore l'histoire du culte de ce Sobk particulier et la localisation de cette ville, il y a donc lieu de réunir le plus grand nombre possible d'exemples de cette épithète : d'où la liste suivante, classée chronologiquement.

A. — MOYEN EMPIRE.

Pour plus de commodité, on étudiera l'expression « maître de *Summy* » d'abord comme épithète divine, puis comme nom d'homme.

1. — ÉPITHÈTE DU DIEU.

A. — MONUMENTS ROYAUX.

Il y a lieu de répartir en deux séries distinctes les exemples de la XII^e dynastie et ceux qui datent de la fin du Moyen Empire.

α. XII^e dynastie.

1. Sanwosret I^{er} (ou un autre?). Cylindre, collection Edwards. — PETRIE, *Scarabs and Cylinders with names*, 1917, pl. XII, n° 29 (la photographie ne donne que le cartouche); pl. XII a, transcription.



























2. Amenemhêt II (ou un autre?). Cylindre. — G. CH. PIEN, *Historical scarab seals from the Art Institute collection, Chicago, A. J. S. L.*, 23 (1906-1907), p. 75 et pl. I (p. 84), n° 1112.



3. Amenemhêt II. Cylindre, collection Greville Chester. — PETRIE, *Historical Scarabs*, 1889, pl. 7, n° 216; GAUTHIER, *Livre des Rois*, I, p. 291, n° XXXIV.



NOTA. — Les deux premiers  sont fusionnés en un seul signe à trois bras (quelque chose comme ); un pareil assemblage n'existe en hiéroglyphes que pour , qui équivaut à  ; il y a ainsi des particularités d'écriture qui sont spéciales aux petits objets, et l'on peut parler d'un style épigraphique spécial aux scarabées et aux cylindres.

Le  et le  se touchent et constituent un seul signe, bien que le  doive se lire indépendamment de . Cette particularité se retrouve sur quelques-uns des petits monuments qui suivent, et sur d'autres aussi, exemple : PETRIE, *Buttons and design scarabs*, XXVI, n° 13.15.5. Mais cette habitude existe aussi pour les hiéroglyphes ordinaires, et a été signalée par M. SETHE (in BORCHARDT, *Das Grabdenkmal des Königs Sahure*, II, Text, p. 131) : l'origine doit en être recherchée dans les cas où  jouait le double rôle de support de la divinité, et de phonétique *nb*, ex.  valant *wd-t nb(-t)* (Pierre de Palerme, verso, 2, 2; *Sahure*, II, *Blätter*, pl. 72) ou    valant *urr-t nb(-t)* (*Urk.*, IV, 345); puis cette écriture aura été étendue à des cas où le  ne servait plus de support et était uniquement phonétique : ex.  *Hthr nb(-t)* (*Urk.*, IV, 345; fréquent à l'époque ptolémaïque, surtout à Dendérah) ou encore ici même . Un autre signe jouant un double rôle, à la fois comme phonétique et comme élément de déterminatif, c'est le  : M. GARDINER, *Egyptian Grammar*, p. 494, n° 28, a montré que les deux pendants de  (cf. ) et de  représentent le signe  : or dans des cas comme  , fréquent sous l'Ancien Empire (SETHÉ, *Urk.*, I, 50,6 — BOESER, *Beschr. der äg. Samml...* Leiden, *Denkm. des Alten Reiches*, Atlas, 1908, pl. VI, col. 3; SETHÉ, *Pyramidentexte*, 816 b (N 57), 964 b (P 189, M 354), 967 b (P 190); tombeau de Ptah-chepses à Abousir : P. MONTET, *Les scènes de la vie privée dans les tombeaux égyptiens de l'Ancien*


Empire, p. 132, note 1), ce β. partie intégrante du déterminatif, est aussi phonétique (cf. SERUE, *Von Zahlen und Zahlworten bei den alten Ägyptern*, 1916, p. 93, note 2).

4. Amenemhèt II. Cylindre, collection Fraser. — FRASER, *A catalogue of the scarabs belonging to George Fraser* (1900), p. 4, n° 28 et pl. II, n° 28; GAUTHIER, *Livre des Rois*, I, p. 291, n° XXXIV.




5. Du même. Cylindre, British Museum. — HALL, *Catalogue of Egyptian scarabs etc... in the British Museum*, I, 1913, p. 265, n° 3608 [15698].



NOTA. — Une autre particularité des cylindres et scarabées est la liberté avec laquelle les signes sont souvent disposés : on en a un exemple ici avec le nom de la ville et le mot *mrj*. — Les deux  sont réunis comme plus haut, au n° 2.

6. Du même. Cylindre, British Museum. — HALL, *Catalogue*, I, p. 265, n° 2609 [40.680].



NOTA. — Les deux  sont réunis comme plus haut.

7. Amenemhèt II. Cylindre. — PETRIE, *Scarabs and cylinders with names*, 1917, pl. XIII, n° 9.

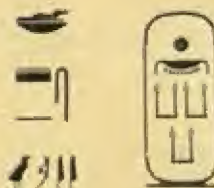


NOTA. — Les deux U sont réunis.

8. Du même. Cylindre, collection Edwards. — PETRIE, *ibid.*, pl. XIII, n° 10.



9. Du même. Cylindre, de Kahun. — PETRIE, *ibid.*, pl. XIII, n° 11.




10. Du même. Grain de collier, collection Petrie. — PETRIE, *Historical Scarabs*, pl. VII, n° 218; GAUTHIER, *Livre des Rois*, I, p. 292, n° XXXVI.



NOTA. — Les signes, bizarrement groupés sur l'original, doivent se lire sans doute dans l'ordre suivant : 𓏏 𓏏 𓏏 𓏏 𓏏 𓏏.


11. Amenemhêt II. Scarabée. — ENGELBACH, *Riqqeh and Memphis VI*, pl. XVII, n° 2.



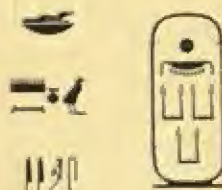
NOTA. — Les deux  sont réunis.



12. Du même. Scarabée. — PETRIE, *Illahun, Kahun and Gurob*, 1891, VIII, 24; SPIEGELBERG, *Rec. de trav.*, XXI (1899), figure, p. 50; NEWBERRY, *Scarabs*, 1908, pl. VI, n° 4.



NOTA. — Les deux  sont réunis.

13. Du même. Empreinte de cachet dans l'argile, de Kahun. — BRUNTON, MURRAY, PETRIE, *Lahun*, II, pl. LXIV, n° 201.



NOTA. — L'édition porte  au lieu de , qui est sans doute mal venu sur l'objet.

14. Sanwosret II. Cylindre, British Museum. — PETRIE, *Historical Scarabs*, 1889, pl. VIII, n° 231; NEWBERRY, *Scarabs*, 1908, pl. VI, n° 7; GAUTHIER, *Livre*

des Rois, I, p. 299, n° XXI; HALL, *Catalogue of Egyptian scarabs, etc... in the British Museum*, I, 1913, p. 265, n° 2610 [3928].



15. Du même (ou d'un autre?). Cylindre, collection Amherst. — NEWBERRY, *Scarabs*, 1908, pl. VI, n° 5, et p. 111.




16. Amenemhêt III. Scarabée, collection Fraser. — FRASER, *A catalogue...*, p. 5; pl. II, n° 39; GAUTHIER, *Livre des Rois*, I, p. 329, n° LVII.







NOTA. — Du même (ou d'un autre?). Cylindre, British Museum. — HALL, *Catal. of Eg. scarabs...*, I, 1913, p. 269, n° 2635 [40.682].



La reproduction montre une différence entre le — du cartouche et le — qui doit donc être *š*; d'autre part ce serait la seule fois, dans cette série, que

 GRIFFITH, *The Petrie Papyrus*, pl. XIX, l. 8 (= lotus-fish = p. 111; cf. p. 104).

7. Stèle n° 1545 de Turin : FABRETTI, ROSSI e LANZONE, *Catalogo...*, Torino, I, p. 149 : femme nommée . L'édition porte ; peut-être pourrait-on lire ; mais il n'y a pas d'exemple d'un nom propre *s;-nb-symny*, tandis que les deux exemples précédents donnent *s;* (ou *s;t*)-*nb-sšny*.

Tous les exemples, sauf l'exemple ptolémaïque, sont du Moyen Empire : ils ont tous — et non . Le cylindre d'Amenemhèt est donc bien à classer ici et nous avons affaire à une nouvelle forme de Sobk, difficile à localiser d'ailleurs, et qui semble avoir perdu de son importance après le Moyen Empire.

β. Fin du Moyen Empire.

17. R'-shm-hy-tui. Cylindre, collection TIMINS. — NEWBERRY, *The Timins collection*, 1907, pl. I, n° 14 et p. 12; WEHL, *La fin du Moyen Empire égyptien*, I, p. 283.



18. Du même. Cylindre. — PETRIE, *Scarabs and cylinders with names*, pl. XVIII, Dynasty XIII, 15, n° 1.






(1) Le signe exact manque; il faut lire partout  au lieu de .

19. R^s-shm-hu-tui. Cylindre, British Museum. — HALL, *Catalogue...*, I, 1913, p. 270, n° 2642 [28867]; WEILL, *La fin du Moyen Empire égyptien*, II, p. 769.





20. Du même. Cylindre, British Museum. — PETRIE, *Historical Scarabs*, n° 279, pl. 10; GAUTHIER, *Livre des Rois*, II, p. 15; HALL, *Catalogue...*, I, 1913, p. 270, n° 2643 [16752]; WEILL, *La fin du Moyen Empire égyptien*, I, p. 283; II, p. 769 et note 1.



NOTA. — Le crochet que les éditeurs indiquent devant les pattes de  est difficilement un reste de ; ce signe est plutôt à restituer debout derrière  ou bien a été oublié par le graveur.

21. Sⁿh-ib-r'. Cylindre, vu dans le commerce. — NEWBERRY, *Egyptian historical notes*, 9, c (P. S. B. A., XXXVI, 1914, 37); WEILL, *La fin...*, II, p. 774.



NOTA. — Il faut sans doute rétablir  avant .

22. Hri-dꜣdꜣ-tꜣi Sdf-kꜣ-rꜣ Ki-imn-m-hꜣt. Cylindre, collection Amherst.
— NEWBERRY, *Scarabs*, 1908, pl. VII, n° 6, et p. 115; WEILL, *La fin...*, I,
p. 317.



23. Du même. Cylindre, collection Fl. Petrie, de Kahun. — PETRIE, *Il-lahun, Kahun and Gurob*, VIII, 36; PETRIE, *A history of Egypt*, I, 1894, p. 245, fig. 149, gauche; 1923, p. 240, fig. 139, gauche; GAUTHIER, *Livre des Rois*, II, 1912, p. 93, n° 13.



24. Du même. Cylindre, collection Fl. Petrie. — PETRIE, *A history of Egypt*, I, 1894, p. 245, fig. 149, droite; 1923, p. 240, fig. 139, droite; PETRIE, *Scarabs and cylinders with names*, 1917, pl. XVIII.



28. Uḥ-ib-r'. Scarabée, collection Grant. — PETRIE, *Historical Scarabs*, 1889, pl. 11, n° 323; NEWBERRY, *Scarabs*, 1908, pl. VII, n° 5 et p. 115; WEILL, *La fin...*, I, p. 469.



29. Mr-ḥ-r'. Statuette de Karnak, Musée du Caire. — LEGRAIN, *Rec. de trav.*, XXVI (1904), p. 218-221; NEWBERRY, *P. S. B. A.*, XXVII (1905), p. 103; LEGRAIN, *Statues et statuettes de rois et de particuliers (Catalogue général)*, I, 1906, p. 12 et pl. XII (n° 42021); GAUTHIER, *B. I. F. A. O.*, V (1906), p. 33, n. 2; GAUTHIER, *Livre des Rois*, I, 1908, p. 247, n° 16; WEILL, *La fin...*, I, p. 505 [96].

Le roi (● ḥ ḥ) est ≡ ḥ ḥ ḥ et ≡ [ḥ ḥ] ḥ [ḥ ḥ].


NOTA. — La planche du *Catalogue général* donne nettement ḥ, contre le texte imprimé, qui a ḥ (p. 12), et l'article du *Recueil*, qui porte ḥ.

Ce roi a été difficile à dater. On a hésité entre la XI^e dynastie⁽¹⁾ et la période postérieure à la XII^e dynastie⁽²⁾. L'absence de tout autre monument du culte de Sobk de *Symny* sous la XI^e dynastie, et l'abondance, au contraire, de monuments de ce genre aux époques postérieures, sont en faveur de la deuxième alternative. L'orthographe offre un argument décisif : l'emploi de ḥ et de ḥ dans ce mot est exceptionnel (cf. *supra*, n° 10) sous la XII^e dynastie, et constant sous les dynasties suivantes : c'est donc dans ces dernières qu'il faut ranger (● ḥ ḥ).


⁽¹⁾ GAUTHIER, in *B. I. F. A. O.*, V (1906), p. 34 (Mentouhotep III); *Livre des Rois*, I, 1908, p. 247 (Mentouhotep VI).

⁽²⁾ Percy E. NEWBERRY, *loc. cit.*; WEILL, *loc. cit.*; PETRIE, *A history of Egypt*, I, 1923, p. 280.

36. Stèle n° 20433 du Caire. — DARESSY, *Notes et remarques*, § XXVII (*Rec. de trav.*, XIV, 1893, p. 25); LANGE UND SCHÄFER, *op. cit.*, II, p. 31, a, l. 2.

Dans le proscynème : .

37. Stèle n° 20481 du Caire, de Rizagât. — MASPERO, *Notes sur quelques points...*, § XXII (*Ä. Z.*, XX, 1882, p. 122); LANGE UND SCHÄFER, *op. cit.*, II, p. 77, b, l. 1.


Dans le proscynème : .





38. Stèle de Stockholm. — MOGENSEN, *Stèles égypt. du Musée Nat. de Stockholm*, 1919, n° 31, p. 21.


Titre : .

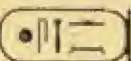
2. — NOM PROPRE DE PERSONNE.


A. — EXEMPLES DATÉS.


39. Papyrus de Kahun. XII^e dynastie. — GRIFFITH, *The Petrie Papyri*, pl. XXXIV n° XII, 1, verso (cf. p. 79 a, l. 51) : .


40. Louvre, stèle C. 13. Époque : reine . — PIERRET, *Rec. d'inscript. inéd. du Louvre*, II, p. 5 (omet ); LIEBLEIN, *Dictionn. de noms hiérog.*, n° 349, p. 117 (omet ); WEILL, *La fin...*, I, p. 393 : 1^{er} registre, col. 6 : .


41. Stèle, collection Weisz à Kalaz. Même époque que le précédent. — WIEDEMANN, *P. S. B. A.*, IX, 1887, p. 191-192; WEILL, *op. cit.*, I, p. 394 : .



42. Stèle Caire, *Journal d'entrée*, n° 52453, de Karnak. Époque :  (cf. *Annales du Serv. des Antiq.*, XXVIII, p. 123).

Ligne 11 : .


43. Papyrus de Boulaq n° 18. Époque : Sebk-hotp. — MARIETTE, *Les papyrus de Boulaq*, II, pl. XX, l. 10; SCHARFF, *Ä. Z.*, LVII (1922), p. 7²², § 21 : .


44. Papyrus de Boulaq n° 18 (personnage différent du précédent et du suivant). — MARIETTE, *loc. cit.*, pl. XXII, l. 19; SCHARFF, *loc. cit.*, p. 8^{es}, § 27 : .



45. *Ibid.* — MARIETTE, *loc. cit.*, pl. XXXIX, l. 4; SCHARFF, *loc. cit.*, p. 19^{es}, § 60 : .

46. Stèle n° 279 [1348] du British Museum, l. 7. Époque : .
— *Hierogl. texts from Eg. stelae... in the British Museum*, IV, pl. 27 : .



B. — EXEMPLES NON DATÉS.







47. Scarabée, de Harageh. — PETRIE, *Scarabs...*, pl. XIV, 12, v; ENGELBACH and GUNN, *Harageh*, 1923, pl. XX, n° 35 (cf. p. 19) : .



48. Stèle n° 226 [362] du British Museum, l. 6. — *Hierogl. texts from Eg. stelae...*, III, pl. 39 : .


NOTA. — L'édition porte  au lieu de .

49. Stèle C. 7 du Musée Guimet. — A. MORET, *Catalogue du Musée Guimet, Galerie ég.* (*Annales du Musée Guimet*, 32, 1909), pl. VI; cf. p. 13-14, A et C.


En haut : ; en bas : .


NOTA. — 1. On pourrait être tenté de lire le premier exemple *Ksu* (nom connu : GRIFFITH, *The Petrie Papyri*, XXIV, 23,  : XII^e dynastie; BEREND, *Principaux monuments du Musée égyptien de Florence*, p. 33, n° 2512 , mais  est sûr ainsi que . Au deuxième exemple, il y a bien *nb-su*  et non .

2. Sous le premier  il ne manque rien, il y a simplement un blanc comme il arrive souvent au Moyen Empire (exemple : MORET, *op. cit.*, stèle C. 13, pl. XII , blanc souvent remplacé par un trait vertical sans autre rôle que de combler un vide (exemple : *supra*, n° 41; *infra*, p. 159, n° 7 et 10; cf. P. MONTET dans CORTAT et MONTET, *Les inscriptions... du Ouâdi Hammâmât*, p. 14; du même, *Questions de grammaire, Sphinx*, XIX, 1915, p. 41; V. LONET, *Rec. de trav.*, XXXVIII (1916-1917), p. 67, note 4).


50. Stèle n° 3 du Musée Calvet (Avignon). — A. MORET, *Rec. de trav.*, XXXII (1910), pl. I, n° 1; cf. p. 137, et note 1 : .

NOTA. — Il manque le rebord du vase * d'un côté, mais il s'agit bien de * et non de ○.


51. Museum Münterianum. — VALDEMAR SCHMIDT, *Mus. Münt.*, 1910, pl. XVII; cf. p. 19 et note 2 : .

52. Stèle n° 314 [930] du British Museum, l. 2. — *Hierogl. texts from Eg. stelae...*, IV, pl. 41 : .




NOTA. — L'édition porte] au lieu de †.


53. Stèle V 95 de Leide, l. 5. — LIEBLEIN, *Dictionn. de noms hiérog.*, n° 466; STEINDORFF, *A. Z.*, XXXII, p. 126; BOESER, *Beschreibung...*, Leyden, II, 1909, n° 44, pl. XXXII : .

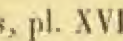
NOTA. — L'original donne † sans pointe supérieure.


54. Stèle de Snbi à Leide. — LIEBLEIN, *op. cit.*, n° 371; BOESER, *op. cit.*, II, n° 34, pl. XXIV : .

NOTA. — Le † est sûr, quoiqu'il chevauche sur un trait de séparation.














55. Stèle n° 13721 de Berlin, de Koubân. — *Aegypt. Inschr... Berlin*, I, p. 259 (a) et 260 (c) : []  et .

56. Scarabée, de Nagada. — PETRIE, *Nagadah*, LXXX, 15; P. E. NEWBERRY, *Scarabs*, 1908, pl. XVI, n° 6 : .

57. Scarabée. — P. E. NEWBERRY, *Scarabs*, pl. XVII, n° 5 : .

58. Stèle d'Athènes, registre inférieur. — PÖRTNER, *Aegypt. Grabst. und Denkst. aus Athen und Konst.*, 1908, pl. II, n° 4 : .

NOTA. — C'est l'un des trois exemples de ce nom porté par des femmes (cf. nos 62 et 76).

59. Stèle d'Athènes, registre inférieur (homme). — PÖRTNER, *ibid.* : .
60. Stèle n° 12 de Stuttgart, registre inférieur, col. 2. — SPIEGELBERG UND PÖRTNER, *Aegypt. Grabst. und Denkst. aus süddeutschen Sammlungen*, I, Karlsruhe..., 1902, pl. VIII : .
61. Stèle d'Abydos, 3^e registre. — GARSTANG, *El-Arâbah*, 1901, pl. VI, en haut, à gauche : .
62. Fragment de stèle, d'Esné. — GARSTANG, *Annales S. A.*, VIII, p. 143 (68 EO5) « Neb-Sunu » (sans doute ). Second exemple d'une femme portant ce nom.
63. Scarabée de Turin. — PETRIE, *Historical Scarabs*, 1889, pl. 13, 3^e registre, 4^e scarabée, n° 379 : .
64. Stèle n° 20015 du Caire. — LANGE UND SCHÄFER, *Grab- und Denksteine des mittl. R. (Catal. gén.)*, I, p. 15, d : .
65. *Ibid.*, n° 20045. — MARIETTE, *Catal. Abydos*, n° 896; LIEBLEIN, n° 503 et 1877; LANGE UND SCHÄFER, *op. cit.*, I, p. 55, d, l. 8 : .
66. *Ibid.*, n° 20093. — MARIETTE, *op. cit.*, n° 906; LIEBLEIN, *op. cit.*, n° 1880; LANGE UND SCHÄFER, *op. cit.*, I, p. 114, b, l. 8 : .
67. *Ibid.*, n° 20117. — MARIETTE, *op. cit.*, n° 921; LIEBLEIN, *op. cit.*, n° 1872; LANGE UND SCHÄFER, *op. cit.*, I, p. 139, b : .
68. *Ibid.*, n° 20159. — MARIETTE, *op. cit.*, n° 835; LIEBLEIN, *op. cit.*, n° 1889; LANGE UND SCHÄFER, *op. cit.*, I, p. 187, g, 4 : .
69. *Ibid.*, n° 20170. — LANGE UND SCHÄFER, *op. cit.*, I, p. 201 b, l. 5 et e, et p. 202 g :  (deux fois) et .
70. *Ibid.*, n° 20305. — MARIETTE, *op. cit.*, n° 866; LIEBLEIN, *op. cit.*, n° 354; LANGE UND SCHÄFER, *op. cit.*, I, p. 318, c : .

71. Stèle n° 20418 du Caire. — MARIETTE, *op. cit.*, n° 723; LIEBLEIN, *op. cit.*, n° 496 et 488; LANGE und SCHÄFER, *op. cit.*, II, p. 15, a, l. 7 : — † †.

72. *Ibid.*, n° 20426. — LANGE und SCHÄFER, *op. cit.*, II, p. 22, i : — † †.

73. *Ibid.*, n° 20434. — MARIETTE, *op. cit.*, n° 782; LIEBLEIN, *op. cit.*, n° 480 et 486; LANGE und SCHÄFER, *op. cit.*, II, p. 32, f : — † † —.

74. *Ibid.*, n° 20494. — LANGE und SCHÄFER, *op. cit.*, II, p. 87, a, 2 : [—] † †.

75. Stèle n° 20610 du Caire. — MARIETTE, *op. cit.*, n° 859; LIEBLEIN, *op. cit.*, n° 429; LANGE und SCHÄFER, *op. cit.*, II, p. 250 d, 251 f : deux fois — † †.

76. Stèle n° 20640 du Caire. Nom de femme. — MARIETTE, *op. cit.*, n° 865; LANGE und SCHÄFER, *op. cit.*, II, p. 277 e : — † †.

77. Même monument. Nom d'homme. — MARIETTE, *loc. cit.*, n° 865; LANGE und SCHÄFER, *loc. cit.*, p. 277 f et 278 g : deux fois — † †.

78. Stèle n° 20642 du Caire. — DARESSY, *Rec. de trav.*, XIV (1893), p. 25, n° 29329, § XXVIII; LANGE und SCHÄFER, *op. cit.*, II, p. 279, b : — † †.

79. *Ibid.*, n° 20677. — MARIETTE, *op. cit.*, n° 800; LIEBLEIN, *op. cit.*, n° 1900; LANGE und SCHÄFER, II, p. 304, d : — † † —.

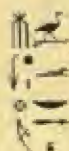
80. *Ibid.*, n° 20716. — MARIETTE, *op. cit.*, n° 1010; LANGE und SCHÄFER, *op. cit.*, II, p. 343 d : — † †.

81. *Ibid.*, n° 20742. — MARIETTE, *op. cit.*, n° 1496; LANGE und SCHÄFER, *op. cit.*, II, p. 374, B, b : — † †.

82. Stèle de Buhen. — RANDALL-MACIVER and L. WOOLLEY, *Buhen, Text*, 1904, p. 183, J 14 : — † †.

APPENDICE. — Le nom † † — relevé par LANGE und SCHÄFER, *Grab- und Denksteine...*, III, p. 111 (Caire, n° 20520, cf. *op. cit.*, II, p. 122 i), pourrait

87. Thoutmosis III. Scarabée, de Mazghunah. — PETRIE, WAINWRIGHT and MACKAY, *The Labyrinth, Gerzeh and Mazghunah*, 1912, pl. L, n° 28.





88. Du même. Scarabée, de Mazghunah. — *Ibid.*, n° 29.



89. Aménophis III. Prisme perforé comme un cylindre, British Museum. — HALL, *Catalogue...*, I, p. 271, n° 2647 [29630].



NOTA. — L'édition porte  et .

Cet objet porte sur la 2^e et la 4^e faces, qui sont les plus larges, deux crocodiles en haut-relief. On trouve des reliefs analogues sur une amulette de Thoutmosis III (*supra*, n° 85), et sur deux autres objets d'Aménophis III : le suivant (n° 90) et un autre (Berlin, n° 20103 : SCHÄFER und ANDRÉ, *Die Kunst des alten Orients*, 1925 (*Propyläen Kunstgeschichte*, II), p. 329, n° 2).

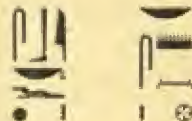
90. Aménophis III. Grain de collier, Berlin n° 18847. — SCHÄFER und ANDRÆ, *loc. cit.*, n° 3. La lecture est douteuse.



91. Aménophis IV. Plaquette de la forme ■, collection Amherst. — Percy E. NEWBERRY, *Scarabs*, 1908, pl. XXXI, n° 24.



92. Ramsès II. Grand temple d'Abousimbel, 2^e pilier de gauche, face sud. — CHAMPOLLION, *Notices descriptives*, I, 68; BRUGSCH, *Dictionn. géogr.*, 712 et 1305.



NOTA. — L'édition porte ☐. Au lieu de ☐, faut-il lire ☐ ou ☐?


93. Ramsès III. Médinet Habou. — L., *D.*, *Text*, III, p. 182, 14a; WILKINSON, *Manners and Customs...*, 1878, III, p. 190, fig. 551, 3 : ☐☐☐☐☐.


NOTA. — Le ☐ est-il le nom de Rê ou un autre élément (accidental sans doute), comme dans ☐ (L., *D.*, IV, 10; *Text*, III, p. 53)?

B. — MONUMENTS DE PARTICULIERS.

94. Berlin, n° 3814. — SPIEGELBERG, *Rec. de trav.*, XXVIII (1906), p. 168 :



95. Groupe de . Collection Meux. — SPIEGELBERG, *Rec. de trav.*, XXI (1899), p. 50; E. A. Wallis BUDGE, *Eg. antiquities in the possession of Lady Meux*, 1893, p. 112, col. 1; 1896, p. 147.

Proscynème à .

96. Statue n° 42122 du Caire. — LEGRAIN, *Statues et statuettes...*, I, p. 73, h et pl. LXXII :

Socle, côté gauche (par rapport à la statue).

Après , le proscynème cite  (collationné; l'édition porte  sans —, et — au lieu de —).

Il semble y avoir eu une erreur du lapicide, qui a mis — à la place de — et vice versa. Ce texte est peu soigné : ainsi le nom de Gébélèn est mal orthographié.

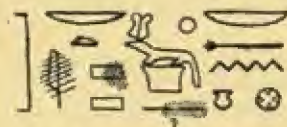



Fig. 7. — Fac-similé : statue Caire n° 42122.

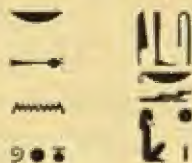
97. Statue n° 42169 du Caire (époque de Ramsès II). — LEGRAIN, *Statues et statuettes...*, II, p. 36 et 37, et pl. XXXIII :



p. 36, a  b 



p. 37, d  f 


Le deuxième exemple est visible sur la planche : il y a nettement — et non pas — comme le porte l'édition; de même pour les autres exemples (collation due à l'obligeance de M. B. Gunn).

98. Stèle du «zadmē-ōš dans la Place de Vérité» . Caire, *Journal d'entrée*, n° 43569. — BARAIZE, *Annales S. A.*, XIII, p. 39; DARESSY, *Une stèle du dieu Ched*, *Annales S. A.*, XVI, p. 175 et note 5; cf. la planche jointe à l'article.





NOTA. — La flèche, sur l'original, est de la forme  et non .



99. Linteau de . Caire, *Journal d'entrée*, n° 33848. *Supra*, p. 145, col. 10 et pl. I : .

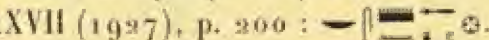
100. Statuette du dieu Sobk, Florence, n° 834 (134). — SCHIAPARELLI, *Museo archeologico di Firenze, Antichità egizie*, 1887, p. 102 : .


2. — NOM DE PERSONNE.



101. Tombeau thébain n° 183. Époque : Ramsès II. — GARDINER and WEIGALL, *A topographical catalogue of the private tombs of Thebes*, 1913, p. 32 : .




102. Parchemin daté de l'an V de Ramsès II. — VIREY, *M. M. F. G.*, I, p. 506; cf. pl. IV, 3^e col., l. 9 : .


NOTA. — Le signe  se confond à cette époque, en hiératique, avec  (de même aux n° 103 et 104).


103. Ostrakon Caire (Vallée des Rois, J. 49887, l. 2). Fin de la XIX^e dynastie. — ČERNÝ, *Annales S. A.*, XXVII (1927), p. 200 : .



104. Ostrakon n° 5635 du British Museum (même personnage que le précédent). — *Inscript. in the hieratic character*, pl. XIX, n° 5635, l. 9 : .


105. Deux canopes, collection Desnoyers. — A. BAILLET, *Mém. d'arch. égypt. et assyr.*, III, 1876, p. 100 :  et .


NOTA. — Le signe  est sans doute une mauvaise copie du signe hiératique pour  (au propre .



106. Statue d'albâtre, Karlsruhe. — SPIEGELBERG, *Rec. de trav.*, XXVIII (1906), p. 168-169 : .




107. Onchebti n° 4392 du Musée de Berlin, de Thèbes. — *Egypt. Inschr. aus den Kön. Museen zu Berlin*, II, p. 280. Deux fois .



108. Statuette d'Apis, Musée d'Athènes, n° 930. — MALLET, *Rec. de trav.*, XVIII (1896), p. 13 : , variante .

APPENDICE 1. — Stèle n° 34029 du Caire. — MARIETTE, *Mon. div.*, p. 28, pl. 89; LACAU, *Stèles du Nouv. Emp. (Catal. gén.)*, p. 63 et pl. XXII; LEGRAIN, *Répertoire général. et onomast.*, 1908, n° 51, p. 33 : — .

Ce nom, déjà rencontré au Moyen Empire (cf. plus haut, p. 141, appendice), peut être une forme apocopée de *nb-sunny*, mais aussi de noms de la forme « *nb + su + dieu* » (dont il y a deux exemples : K. HOFFMANN, *Die theophoren Personennamen des älteren Ägyptens*, 1915, p. 54). Pourrait-on y voir une simple proposition nominale comme dans le nom plus ancien —  ?





APPENDICE 2. — Stèle de , Caire, de Saqqarah. — LIEBLEIN, *Dictionn. de noms...*, p. 938; LEGRAIN, *Répertoire général. et onomast.*, n° 280 : .

Ce nom peut être un hypocoristique soit de *nb-sunny*, soit plutôt de   et variantes (à l'origine, épithète divine : LEVY, *Über die theophoren Personennamen...*, p. 15 et 56; CH. KUENTZ, *L'oie du Nil*, 1926, p. 56, note 2), difficilement de  (cf. *L'oie du Nil*, p. 55).

Si c'est bien la première alternative qui est exacte, le  est soit le suffixe hypocoristique connu, soit un équivalent orthographique (cf. *supra*, n° 108) du  final quiescent (-*ēy* devenu -*ē* équivant à -*ē* venant de -*ēi*).

C. — BASSE ÉPOQUE.

1. — LIEU DE CULTE DU DIEU.

109. Autel de Nectanébès, Turin. — BONOMI, *On the cylindrical mon. of Nectharhebes in the Mus. of Turin, T. S. B. A.*, III, 1874, p. 422-424 (cf. BIRCH, *Translation of the hier. inscr...*, p. 425-429), 1^{re} pl. faisant face à p. 424, col. 34, cf. p. 428; BRUGSCH, *Dictionn. géogr.*, p. 1057 (n° 34) et p. 1305; SCHIAPARELLI, *Libro dei funerali*, II, p. 115 :    .

2. — ÉPITHÈTE DU DIEU.

110. Papyrus démotique, Caire n° 30962, de Gébélèn. Époque ptolémaïque. — SPIEGELBERG, *Rec. de trav.*, XXVIII (1906), p. 168; *Die Demot. Denkmäler*, II, *Die Demot. Papyrus*, Text, 1908 (*Catal. gén.*), p. 202.

Deux fois *Sbk-r^s nb smne* :   .

		MOYEN EMPIRE			NOUVEL EMPIRE			BASSE ÉPOQUE.
		XII ^e DYNASTIE.	FIN DU MOYEN EMPIRE.	NON DATÉ.	XVIII ^e DYNASTIE.	XIX-XX ^e DYNASTIES.	NON DATÉ.	
A. Sans — 1. Avec s—		2	"	"	"	"	"	109
		4, 7	"	"	"	"	"	111 (h.)
		1, 3, 5, 11, 13, 14, 15	"	47	"	"	"	"
		6, 8, 12, 16	"	"	"	"	"	"
		9	"	"	"	"	"	"
		"	"	"	89 (2 fois)	"	106	"
		"	"	"	"	"	107 (2 fois)	"
		"	"	"	"	"	108	"
		"	"	"	"	"	108	"
		"	"	"	"	"	"	110 (d.)
		"	"	"	"	92	"	"
		"	"	"	"	99	"	"
		"	"	"	"	"	100	"
		"	"	"	"	112 (h.)	"	"
		"	"	"	"	113 (h.)	"	"
2. Avec sh—		39 (h.)	"	55 (2 fois), 64, 67, 75, 78, 80, 82	"	"	"	"
		"	39	"	"	"	"	"
		"	"	65	"	"	"	"
		"	"	74	"	"	"	"
		"	"	"	90	"	"	"
		"	43, 44, 45 (tous h.)	"	"	"	"	"

	MOYEN EMPIRE			NOUVEL EMPIRE			BASSE ÉPOQUE.
	XII ^e DYNASTIE.	FIN DU MOYEN EMPIRE.	NON DATÉ.	XVIII ^e DYNASTIE.	XIX-XX ^e DYNASTIES.	NON DATÉ.	
B. Avec —		"	48	"	"	"	"
1. Avec —		"	"	"	103 (h.), 104 (h.)	"	"
a. Avec s—		"	"	"	"	105 (2 fois)	"
b. Avec s—		10	"	"	"	"	"
		30	"	"	"	"	"
		"	50	"	102 (h.)	"	"
2. Sans —		"	"	85	"	"	"
a. Avec s—		"	"	"	97 (4 fois)	94, 96	"
b. Avec s—		17, 26, 27, 40	49 (2 fois), 51, 56, 58, 60, 68, 69 (3*), 73, 79	"	"	"	"
		"	34	"	"	"	"
		19, 20, 22, 23, 24, 25	52, 53, 54, 59, 61, 63, 69 (1 et 2), 72, 76, 81	"	"	"	"
		"	38	"	"	"	"
		"	37	"	"	"	"
		21 (incomplet)	35	83, 84	"	"	"
		31	36	"	"	"	"
		"	70	"	"	"	"
		"	"	91	"	"	"
		"	"	"	"	95	"
c. Avec s—		18	"	"	"	"	"
		"	"	86, 88	93, 101	"	"
		"	"	87	"	"	"
		41, 46	"	"	"	"	"
		28, 29, 42	33, 57, 66, 71, 77	"	"	"	"
		"	"	"	98	"	"
		"	"	"	"	"	"
		"	"	"	"	"	"
		"	"	"	"	"	"
		"	"	"	"	"	"
C. Avec — valant smn		"	"	"	"	"	"

peut-être à décomposer en *sy* + *mny*, mais l'étymologie en étant inconnue, on ne peut rien avancer à ce sujet. Ce qui est étrange, ce n'est pas qu'à une forme antérieure *symny* le Nouvel Empire réponde par la forme *smn*, réduite par la chute, phonétique, du -*y*- interne et du -*y*- final (rien de plus normal), mais c'est bien que la forme pleine *symny* soit précédée par une forme *smny* sans -*y*- interne : cet -*y*- était prononcé évidemment dès le début, mais la XII^e dynastie ne l'écrivait pas en général, peut-être parce que la vieille habitude de ne pas écrire les sonantes consonnes persistait alors, ou plutôt parce qu'on avait conservé à cette époque l'orthographe, naturellement déficiente, que ce mot présentait dans des documents de l'Ancien Empire que nous avons tous perdus. Ou faut-il comparer $\text{𓂏} \text{𓂐}$ devenant $\text{𓂏} \text{𓂐}$, changement dont la raison est toute différente?









Ce qui est étrange aussi, c'est que le syllabique *mny* — n'apparaisse pas dès le début; c'est pourtant un vieux signe dont l'emploi, dès les Pyramides, est restreint à l'expression 𓂏 « prends pour toi ». Ce signe n'étant pas ou presque pas employé sous la XII^e dynastie, on se demande pourquoi les dynasties suivantes en ont fait si grand usage. Sans doute y avait-il là encore un prototype d'Ancien Empire dont l'influence se faisait encore sentir. Ce qui montre, en tout cas, que ce signe était archaïque et qu'on n'y était plus habitué comme à un syllabique ordinaire, c'est que parfois on le rejetait bizarrement à la fin du mot (n^{os} 10, 30, 48, 50), par exemple : $\text{𓂏} \text{𓂐} \text{𓂏}$: sa place, comme syllabique, est prise par le signe usuel 𓂏 , mais — appartenant à la physionomie traditionnelle du mot, on le garde, tout en le reportant en fin de mot, en une place où il n'est ni syllabique ni déterminatif phonétique⁽¹⁾, mais une simple survivance.







Enfin, ce signe, complètement sorti de l'usage courant, ne fut plus compris avec sa valeur ancienne exacte. Le signe — en effet représente la massue prédynastique à tête plate⁽²⁾, de même que 𓂏 représente la massue à tête piriforme; or tandis que cette dernière continue à être connue à date historique

⁽¹⁾ Il serait déterminatif phonétique s'il valait *mny*, mais quoique l'arme elle-même se nomme *mny* (LACAU, *Sarcoph. ant. au Nouv. Emp.*, n^o 28034 [I, p. 94, n^o 67], 28035 [p. 100, n^o 53] et 28037 [p. 114, n^o 84]), le signe se lit

mn seulement, comme le prouve l'orthographe 𓂏 pour *m n-k*.

⁽²⁾ G. JÉGOUË, *Les frises d'objets...*, 1921, p. 201-203; W. WOLF, *Die Bewaffnung des altägyptischen Heeres*, 1926, p. 6.


(parfois munie d'une lame ) , la première, au contraire, est sortie très tôt de l'usage, et c'est pourquoi le syllabique *h* a connu une fortune qui a été refusée au syllabique *mn*. Aussi les scribes ont-ils perdu le souvenir de la valeur exacte de . Le Papyrus des signes⁽¹⁾ range bien  parmi les sceptres et le définit bien  = « massue *mn* ». Mais ce papyrus est sans doute en partie la copie de documents plus anciens. Dans l'usage courant, le  était rarissime, et d'après l'exemple n° 98 il est évident que le scribe lui a attribué la valeur *smn*⁽²⁾. Les exemples, qu'on a cru pouvoir alléguer jusqu'ici, de syllabiques prenant avec le temps une valeur nouvelle par adjonction d'une consonne, ont été reconnus faux⁽³⁾. Mais force nous est bien de reconnaître qu'ici un syllabique valant d'abord *mn*(*y*) a été lu à une époque récente *smn*(*y*) : contrairement aux exemples en question, il s'agit ici d'un signe rare et d'une période récente, c'est ce qui explique la possibilité d'un pareil changement.

Le nom de la ville est souvent déterminé par  , mais souvent il est dépourvu de déterminatif, soit pour abrégé sur de petits objets (cylindres), soit pour éviter la succession d'un déterminatif particulier de *symny*  et du déterminatif général de *nb-symny*  et variantes (nom propre de personne). Un exemple (n° 34) a  au lieu de  . Cette variante, qui n'est pas sans analogues dans d'autres mots, s'explique : *symny* devait désigner non seulement la ville, mais encore la nécropole attenante. Le déterminatif  (n° 106) s'applique naturellement à l'ensemble *nb-symny* comme épithète divine et non, comme on l'a cru, au seul nom de la ville.

LOCALISATION DE SUMNU.

Les égyptologues ont beaucoup varié sur la position de cette ville, comme sur la lecture de son nom. Birch (1874) plaçait la ville *Smn* de l'autel de Nectanébès dans le nome Memphite⁽¹⁾, sans donner ses raisons. Brugsch (1876-1880) plaçait la ville *Smn* près d'Esné⁽²⁾. Maspero (1882), se fondant sur une

⁽¹⁾ GRIFFITH and PETRIE, *Two hieroglyphic Papyri from Tanis*, pl. XX, 5 et p. 19.

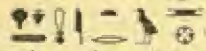
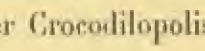
⁽²⁾ Cette erreur a été favorisée peut-être par la confusion de  avec la flèche en hiératique (cf. p. 146, n° 102, nota) : le l'apicide a gravé la flèche et a été influencé par la valeur *sgn* de

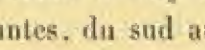

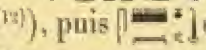
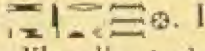
ce signe.

⁽³⁾ P. MONTET, *Sur quelques passages des « Mémoires de Sinouhît »*, § III, *Revue égyptologique*, 1921, p. 8-11.

⁽⁴⁾ *T. S. B. A.*, III, p. 428, n° 34.

⁽⁵⁾ *Dictionnaire... géogr.*, p. 712 et 1305.

stèle (cf. plus haut, p. 137, n° 37) venant de Rizagât et nommant dans le pros-cynème, outre Anubis, Sobk maître de *Summy* et Khons , a identifié la deuxième ville avec Rizagât et placé la première dans le voisinage d'Erment⁽¹⁾. Daressy (1893) a confirmé cette localisation en la rattachant, puisqu'il s'agit de Sobk, à la Crocodilopolis de Haute-Égypte, que Strabon (XVII, 47)⁽²⁾ place entre Hermonthis au nord et Aphroditopolis au sud⁽³⁾. Spiegelberg, après avoir penché (1899) pour Esné⁽⁴⁾, s'est rangé (1906) à l'avis de Daressy : il s'agit de la Crocodilopolis située entre Erment et Gébélèn⁽⁵⁾. Cette opinion a été adoptée par Weill (1904)⁽⁶⁾, Gauthier⁽⁷⁾ (1928) et Bucher⁽⁸⁾ (1928) qui ajoute, comme preuve, ce fait que les papyrus de Strasbourg contenant l'hymne à Sobk de *Summy* ont été achetés à Louxor en même temps que des papyrus démotiques venant de Gébélèn. Il faut ajouter que Spiegelberg⁽⁹⁾ vient (1928) d'identifier Crocodilopolis avec , ce qui identifierait *Summy* et *ty-mitry*.

En somme, c'est surtout sur la provenance de la stèle publiée par Maspero que repose la localisation, aujourd'hui acceptée, de *Summy*, et, en plus, sur la provenance des papyrus de Strasbourg. Une troisième preuve, c'est que le papyrus démotique du Caire⁽¹⁰⁾ contenant un hymne à Sobk de *Summy* a été trouvé à Gébélèn. De plus, cet hymne nomme onze fois Hathor dame de *inti*, c'est-à-dire Gébélèn; une statue du Nouvel Empire (n° 96, p. 145) associe également ce Sobk local avec Hathor dame de *inti*. Enfin le glossaire Golénischeff⁽¹¹⁾ nomme les trois villes suivantes, du sud au nord :  c'est-à-dire Pathyris, identique à *inti*-Gébélèn (et même à )⁽¹²⁾, puis , puis . Il s'agit donc bien de la ville que les Grecs nommaient Crocodilopolis et où il y avait encore à l'époque grecque un temple de Sachos (GRENFELL and HUNT, *Greek Papyri (Catal. gén. du Musée du Caire)*, 1903, p. 48, n° 10371).

Cette localisation est donc assurée. Mais on est étonné de voir que beaucoup

⁽¹⁾ *Ä. Z.*, XX, p. 123.

⁽²⁾ Trad. Tardieu, III, p. 452.

⁽³⁾ *Rec. de trav.*, XIV, p. 25.

⁽⁴⁾ *Rec. de trav.*, XXI, p. 49-51.

⁽⁵⁾ *Rec. de trav.*, XXVIII, p. 167-169.

⁽⁶⁾ *Journal Asiatique*, 1914/1, p. 87 et seq., et 100 = *La fin du Moyen Empire égyptien*, I, p.

284 et seq., et 297.

⁽⁷⁾ *Dictionnaire... géogr.*, V, p. 16-17.





⁽⁸⁾ *Kémi*, I, p. 41-42.

⁽⁹⁾ *Ä. Z.*, LXIII, p. 153.







⁽¹⁰⁾ Cf. plus haut, p. 147, n° 110.

⁽¹¹⁾ Cf. plus haut, p. 150, n° 112.

⁽¹²⁾ *Ä. Z.*, LXIII, p. 153.

d'objets dédiés à Sobk de *Symny* proviennent du Fayoum ou des environs (cf. plus haut, n^{os} 11, 12, 13, 23, 30, 31, 86, 87, 88). Le n^o 30 en particulier, qui provient de Kahun, parle d'un prêtre de Sobk de *Symny*. Il semble difficile de nier qu'il y ait eu un culte de cette forme de Sobk à l'entrée du Fayoum. Deux explications sont possibles : ou bien il y avait là une ville nommée aussi *Symny* et adorant aussi le crocodile, ou bien on avait introduit là le culte de Sobk de *Symny* de Haute-Égypte. Mais dans ce dernier cas on aurait au moins quelquefois : *Sbk nb Symny*  avec mention de la ville du Fayoum où Sobk était divinité parèdre. Or il n'en est rien. Il semble donc qu'il faille admettre l'existence de deux villes homonymes consacrées à Sobk, l'une en Haute-Égypte, l'autre au Fayoum, de même qu'il y a deux , consacrées à Horus, en Haute et en Basse-Égypte, de même qu'il y a deux , plusieurs , etc. Il se pourrait d'ailleurs que *Symny* du Fayoum soit antérieure à la ville homonyme de Haute-Égypte.


S'il y a vraiment eu une ville *Symny* à l'entrée du Fayoum, on s'explique que les rois de la XII^e dynastie aient eu une dévotion particulière pour le dieu de cette ville : leur résidence en effet n'était pas loin.

Il y a peut-être un rapport entre cette ville et la ville    ⁽¹⁾ du Fayoum, consacrée à Khnoum, qui est peut-être identique à  ⁽²⁾ consacrée à Khnoum, et à  ⁽³⁾ consacrée à Khnoum et à Horus. Si cela était, il faudrait expliquer pourquoi Sobk aurait cédé la place à Khnoum et à Horus. Horus a été associé à Sobk d'Ombos, et, dès le Moyen Empire, à Sobk de  (Crocodylopolis du Fayoum); lui aurait-il été associé ici aussi et aurait-il fini par l'évincer? Pour Khnoum, il serait difficile d'expliquer sa substitution à Sobk.

V. — LE CULTE DE SOBK À THÈBES.

Comment se fait-il qu'un scribe de la nécropole thébaine comme *Qen-her-hopsi-es* consacre, en territoire thébain, un monument à un dieu qui n'est pas thébain? C'est sans doute que ce dieu recevait à Thèbes un culte spécial et peut-être même qu'il y possédait un temple.

⁽¹⁾ GAUTHIER, *Dictionnaire... géogr.*, V, p. 37. — ⁽²⁾ *Ibid.*, p. 36. — ⁽³⁾ *Ibid.*, p. 37.

L'existence d'un culte de Sobk à Thèbes a déjà été reconnue par Brugsch⁽¹⁾. Mais certaines preuves qu'on a fournies à l'appui de son idée ne sont pas convaincantes. Ainsi Wiedemann rappelle que, d'après un texte de Sétî I^{er}, Sobk était adoré ⁽²⁾. Or ce mot doit désigner non pas Thèbes, mais Ptolémaïs du Fayoum⁽³⁾. D'autre part, Røder⁽⁴⁾ s'appuie sur Hérodote (II, 69) d'après qui οἱ δὲ περὶ τὴν Θήβας καὶ τὴν Μοίριος λίμνην οἰκούντες καὶ κάρτα ἡγνύται αὐτοῦ εἶναι ἱρούς «ceux qui habitent autour de Thèbes et du lac Moëris croient très fort au caractère sacré (des crocodiles)». Mais l'expression «autour de Thèbes» ne doit pas avoir le sens précis et restreint qu'elle a pris à l'époque ptolémaïque et impériale (le nome Περιθήβας contigu au Παθυρίτης) : elle doit englober non seulement les environs immédiats de la ville, mais aussi des localités comme Symnū = Crocodilopolis de Haute-Égypte, qui n'est pas très loin au sud et où le culte de Sobk, qui y avait été si important, était encore pratiqué à l'époque d'Hérodote, puisque Strabon parle plus tard encore de cette ville sous le nom de Κροκοδείλων πόλις et que le temple de Suchos de cette ville est connu par les papyrus grecs.

Mais il y a de meilleures preuves du culte de Sobk à Thèbes même, soit sous son nom général de Sobk, soit sous son nom particulier de Sobk maître de Symnū. D'abord on a trouvé des momies de crocodiles dans l'Assassif⁽⁵⁾, ce qui indique que l'animal était sacré à Thèbes, du moins à basse époque.

D'autre part, Sobk faisait partie de l'«Ennéade» thébaine, groupe de dieux dont nous avons des listes et où il occupe une place variable suivant les époques⁽⁶⁾. Il était donc dieu parèdre à Karnak.

On a trois statues de la cachette de Karnak qui mentionnent Sobk maître

⁽¹⁾ *Religion und Mythologie der alten Ägypter*, 1885, § 221, p. 596-597 : *Sobk in Hermouthis und Theben*. Cf. RøDER, in ROSCHER, col. 1103 (I C 26).

⁽²⁾ *Herodots Zweites Buch*, 1890, p. 301. Le texte se trouve dans : BRUGSCH et DÜRRIGER, *Recueil de monuments*, IV, 52, col. 13 = MARIETTE, *Abydos*, I, pl. 44 ; sont nommés immédiatement après : Sobk de *Ἰδύ* (Crocodilopolis du Fayoum) et Sobk de *ἰνρ* (sic = Gébélén?).

⁽³⁾ BRUGSCH, *A. Z.*, XXX, p. 75. Cf. GAUTHIER,


Dictionnaire... géogr., III, p. 76.

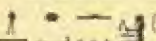
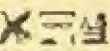



⁽⁴⁾ In ROSCHER, col. 1103.

⁽⁵⁾ WIEDEMANN, *op. cit.*, p. 301, citant GEORGEY SAINT-HILAIRE, *Ann. du Mus. d'Hist. nat.*, Paris, 1807, IX, p. 386 et seq.

⁽⁶⁾ BRUGSCH, *Thesaurus*, p. 727, n° 22 (= NAVILLE, *Deir el Bahari*, IV, 101) ; p. 728, n° 23 à 29 ; GAYET, *Le Temple de Louxor*, pl. 35 ; L., D., III, 125 a, 214 f, 222 d ; DE ROCHEMONTREIX, *Œuvres diverses*, p. 282, I, 40 (temple d'Apet à Karnak).

de *Sunny* : deux d'entre elles (plus haut, p. 145, n^{os} 96 et 97) le nomment dans le proscynème; ce fait ne prouverait peut-être pas à lui seul que Sobk fût adoré à Karnak, mais sur une autre statue (p. 135, n^o 29), un roi de la fin du Moyen Empire déclare à deux reprises qu'il est « aimé de Sobk maître de *Sunny* » : une mention de ce genre indique toujours que le temple où se trouve le monument dédié au dieu est le temple du dieu en question, ou au moins que ce dieu y est honoré comme parèdre.

D'après le n^o 97, Sobk pouvait d'ailleurs recevoir une épithète caractéristique à cet égard :  ⁽¹⁾ « Sebk-ré » qui apparaît dans Thèbes.

À l'époque ramesside, dans le monde des fonctionnaires de la « Place de la Vérité », outre le linteau de *Qen-her-hopé-es* dédié à Sobk maître de *Snn*, on a trois autres monuments provenant de la nécropole thébaine et consacrés à Sobk : le petit monument (linteau et montant) où  ⁽²⁾ adore d'un côté Ptah et Sobk (sans épithète particulière), de l'autre Renwôtet sous forme de serpent; et la stèle ⁽³⁾, provenant du temple de Deir el-Médineh, où  adore d'une part le dieu *Sed*, d'autre part Ptah, Sebk-ré maître de *Snn*, Isis et la « Maîtresse de l'Occident » sous forme de serpent. Une stèle du Ramesséum ⁽⁴⁾ montre  adorant Sebk-ré et une déesse léontocéphale nommée  ⁽⁵⁾; le dieu s'appelle  ce qui fournit le nom d'un lieu de culte, sans doute thébain, de ce dieu; par malheur, ce nom n'est pas clair.

Tout cela prouve que Sobk, sous différentes formes, était honoré à Thèbes et qu'il devait y posséder un sanctuaire « comme on en a établi dans la capitale pour presque toutes les divinités du pays » ⁽⁶⁾. De même il est démontré que le dieu Khnoum d'Éléphantine avait un sanctuaire dans la nécropole thébaine ⁽⁷⁾.

⁽¹⁾ LEGRAIN, *Statues et statuettes*, II, p. 36, a, c, d; p. 37, e. Cette épithète n'a sans doute aucune relation avec l'épithète similaire qui sert de nom d'Horus à beaucoup de pharaons de la XVIII^e à la XXV^e dynastie, et à certains princes de la XIX^e et de la XX^e dynastie.

⁽²⁾ Bibliographie plus haut, p. 114, note 1.

⁽³⁾ Bibliographie plus haut, p. 145, n^o 98.

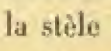
⁽⁴⁾ QUIRELL, *Ramesseum*, 1898, pl. 27, 2.

⁽⁵⁾ Et non — . Røder (contre SPIEGELBERG,


in QUIRELL, *The Ramesseum*, p. 19) lit 'anet, *op. cit.*, col. 1103 et 1113. Mais il s'agit sans doute du nom de l'uræus *unyt* qui est identifiée avec Sekhmet dès le Moyen Empire (cf. Ad. ERMAN, *Hymnen an das Diadem der Pharaonen*).

⁽⁶⁾ Røder, *loc. cit.*

⁽⁷⁾ W. SPIEGELBERG, *Ein Heiligtum des Gottes Khnum von Elephantine in der thebanischen Totenstadt*, A. Z., LIV (1918), p. 64-67.

Il est difficile de dire si ce sanctuaire thébain de Sobk était à Karnak ou à Gournah; peut-être y en avait-il deux. Il est probable, d'autre part, que ce ou ces sanctuaires étaient communs à Sobk et à Ptah⁽¹⁾, avec lequel nous venons de le voir deux fois associé (sur la stèle de  il pose la main gauche sur l'épaule de Ptah), et peut-être même aux déesses suivantes : *Un-t*, Isis, «la Maitresse de l'Occident» et Renwōtet.

VI. — LES ARBRES SACRÉS DE SOBK.

Au centre du linteau de Qen-her-hopš-ef, entre les deux dieux assis, se dresse une plante qui ne peut être un motif décoratif, mais doit être en relation avec Sobk. C'est d'autant plus intéressant que les données sont assez rares sur les plantes sacrées et sur leur attribution à tel ou tel dieu, et que leur figuration est encore plus rare. Nous avons affaire ici, — si l'on doit se fier au dessin égyptien, presque toujours sommaire pour les plantes, — à une plante arborescente, à tige sensiblement droite, et à feuilles simples, «alternes», de la forme suivante : . Mais elle n'est pas assez caractérisée pour qu'on puisse proposer une identification.

Ce n'est pas le seul document qui nous renseigne sur la ou plutôt sur les plantes consacrées à Sobk maître de *Sunny*. Un cylindre où Thoutmosis III se dit aimé de ce Sobk local, et dont les inscriptions ont été citées plus haut (p. 142, n° 86), représente (fig. 8) quatre crocodiles et quatre arbres à tronc droit et à nombreuses branches (de 9 à 12 de chaque côté) couvertes de feuilles⁽²⁾.

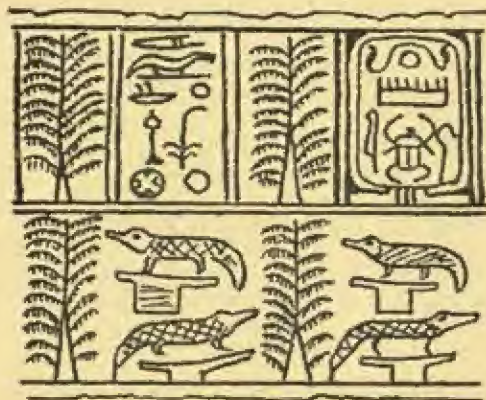



Fig. 8. — Cylindre de Thoutmosis III, avec les arbres sacrés de Sobk.

⁽¹⁾ Le nom propre  (stèle Caïre 20110, Lange und Schäfer, *Grab- und Denksteine...*, I, p. 132) semble indiquer que, dès le Moyen Empire, les deux divinités étaient associées. Sous la XVIII^e dynastie, on trouve Ptah

associé à Sobk-sēditi d'une part, à Harsaphès de l'autre (Loat, *Gurob*, pl. XVI, n° 5).

⁽²⁾ Fl. Petrie (*Buttons and design scarabs*, p. 30) pense que ces figurations sont «de style nubien».

D'autres objets sont encore à citer : une plaquette de schiste (fig. 9), provenant de Gurob et datant de la XIX^e dynastie⁽¹⁾, montre sur chacune de ses faces

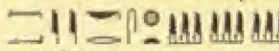


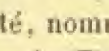
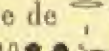
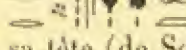
Fig. 9. — Plaquette de Gurob
(XIX^e dynastie).

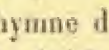


Fig. 10.
Scarabée de
Gurob.

un crocodile coiffé de la couronne étudiée plus haut, page 121; derrière et par-dessus l'animal, se trouve une plante dont la tige se divise en trois branches, couvertes de feuilles. Un scarabée de stéatite (fig. 10), de Gurob également⁽²⁾, est décoré d'un crocodile et, par-dessus, d'une branche feuillue (quinze feuilles alternes).

Les textes, d'autre part, parlent parfois de plantes consacrées à Sobk. Dans les Pyramides (456 b : W 565), on dit à ce dieu :  « tu viens vers les roselières, tu vas et tu viens parmi tes arbres *ksb-t* ». Il est vrai que d'après M. Lange⁽³⁾, ce texte a été emprunté à un hymne originairement dédié à Min, qui se retrouve sur une stèle de la XIII^e dynastie à Parme et dans une inscription d'Edfou. S'il en est ainsi, il faut néanmoins admettre que l'application de ce texte à Sobk suppose que l'arbre *ksb-t* lui était aussi consacré.

Dans le « papyrus du Fayoum » de la collection Amherst⁽⁴⁾, à propos d'une localité, nommée  « l'acacia de Neït », qui est près du temple de Sobk maître de , et qui est « plantée de tamaris », on dit que  « on tresse de ses fleurs (de l'acacia) en bandeau sur sa tête (de Sobk), le 23 Thot ».

L'hymne de Strasbourg (IV, 3)⁽⁵⁾ appelle Sobk  « possesseur de la grande couronne *atef* dans le temple des arbres *im* » : dans un certain sanctuaire (difficile à localiser), le dieu avait donc, pour plante sacrée, l'arbre *im*, qui n'est pas identifié.

Enfin il y a une forme de Sobk connue sous le nom de « maître des arbres *iryt* » et qu'on peut heureusement localiser. Voici les exemples de ce nom qu'on peut réunir.

⁽¹⁾ BRUNTON and ENGELBACH, *Gurob*, 1927, pl. XLI, n° 68.

⁽²⁾ *Ibid.*, n° 78.

⁽³⁾ Sitzber. Preuss. Ak., *Philos.-histor. Klasse*,





1927, p. 333 et 338.

⁽⁴⁾ NEWBERRY, *The Amherst Papyri*, 1899, pl. XVIII, grand texte.

⁽⁵⁾ Communiqué par M. l'abbé Bucher.


A. — ÉPITHÈTE DU DIEU SOBK.

1. Stèle de  à Turin, n° 161. — MASPERO, *Rec. de trav.*, III, p. 130.

Titre :    .

Le début du titre semble avoir été martelé à dessein.



2 et 2 bis. Lintean de Thoutmosis I^{er} au Musée du Caire, venant d'el-Hibeh en face de Fechn, actuellement n° $\frac{311}{261}$, salle de la vache de Deir el-Bahari, paroi nord. — MASPERO, *Le Musée Égyptien*, I, pl. 29A, et p. 26; GAUTHIER, *Livre des Rois*, II, p. 219, n° XX; LEGRAIN, *Répertoire général. et onomast.*, n° 60, p. 39.

Deux fois :    .

B. — NOM DE PERSONNE.




(Tous les exemples sont du Moyen Empire.)



3, 4, 5, 6. Kahun, XII^e dynastie. Quatre personnes différentes. — GARFINKL, *The Petrie Papyri* :



  XIV, 16; 59.




  XXII, 15.



  XXXIII, 21.






7. Bercheh, Moyen Empire. — DARESSY, *Fouilles de Deir el Birchah*, *Annales du Serv. des Antiq.*, I, p. 17 et seq., p. 24, B :   .


8. Searabée, XII^e ou XIII^e dynastie. — A. C. MACE, *A group of scarabs found at Licht*, *Journ. Eg. Arch.*, VIII, p. 15, n° 18 et pl. III, n° 18 :  .



9. Stèle Musée Calvet (Avignon), n° 5. Nom de femme. — MONET, *Rec. de trav.*, XXXII (1910), p. 144 :  .




10. Stèle n° 20023 du Caire. — LANGE und SCHÄFER, *Grab- und Denksteine...*, I, p. 24 :   .












NOTA. — On pourrait douter qu'il s'agisse du même mot à cause du déterminatif  et de l'absence de . Mais le déterminatif doit être fautif, car une épithète divine « maître du lait » est inconnue et le mot « lait » demanderait

deux *t* :  ou . Le  serait-il pour • (cf. n° 6)? ou ne serait-ce pas plutôt un  mal lu, comme semble le prouver la photographie (*ibid.*, IV, pl. III)? Quant à l'absence de , ce n'est pas là une raison majeure pour séparer ce mot de celui qui nous occupe.

De fait, l'original, collationné par M. B. Gunn, porte bien  : l'arbre est mal venu, mais reconnaissable.

11. Stèle n° 20442 du Caire. — LANGE und SCHÄFER, *op. cit.*, II, p. 40 : —  .

12. Stèle n° 20718 du Caire. — LANGE und SCHÄFER, *Grab- und Denksteine...*, II, p. 345 : —   .

L'exemple n° 2 donne la clef de cette épithète divine : elle s'applique à une forme de Sobk. Il est sans doute difficile de retrouver ce nom dans ce fragment datant de l'Ancien Empire :           

Pour ce qui est de la forme du mot, 1° la partie phonétique du mot est écrite le plus souvent $\text{I} \rightarrow \text{Y}$ (six exemples) ou $\rightarrow \text{Y}$ (trois exemples), plus rarement $\text{I} \rightarrow$, $\text{I} \rightarrow \text{Y}$, $\text{I} \rightarrow \text{Y}$ ou $\text{I} \rightarrow \text{Y}$ (un exemple de chaque).

2° Il est difficile, à première vue, de dire si les orthographes sans I représentent réellement un singulier *iru-t* ou si ce sont des pluriels *ir-ut* d'écriture défective; en d'autres termes, est-ce un arbre isolé ou un bois qui est consacré au dieu? La deuxième alternative paraît la meilleure, car une épithète divine doit être de forme fixe et ne peut comporter tantôt un singulier, tantôt un pluriel : il faut donc comprendre toujours le pluriel.

3° Si l'exemple n° 7 est exact, la racine est bien trilittère et *iru-ut* est le pluriel de *iru-t*.

D'autre part, pour ce qui est du sens du mot, 1° il est sûr que ce nom de plante n'a rien à voir avec le nom du raisin et de la vigne *irr-t*, *irr-t*, qui comporte deux *r* (*I*) distincts. Sur treize exemples ici réunis, un seul, le n° 12, fait exception à la règle suivant laquelle, \rightarrow ne prenant jamais de complément phonétique, \rightarrow vaut *ir* et \rightarrow *irr*⁽¹⁾. Vu le nombre des autres exemples, celui-ci ne peut être que fautif, bien qu'il soit du Moyen Empire⁽²⁾, et il ne saurait admettre une lecture *irr-ut* et un rapprochement avec le nom du raisin et de la vigne.

2° On peut tenter un rapprochement plus satisfaisant entre *iru-t* et le mot copte s. APOOYCE : a. $\text{A} \text{P} \text{A} \text{Y}$ ⁽³⁾ « buisson épineux », $\text{A} \text{P} \text{I} \text{C} \text{O} \text{A} \text{O} \text{S}$, $\text{A} \text{P} \text{I} \text{C} \text{O} \text{S}$. Ce mot est un pluriel et doit remonter à **iróuyt* < **iróuyt*. Le déterminatif A ⁽⁴⁾ s'appliquant aussi bien aux buissons et aux arbustes qu'aux arbres, le rapprochement est très vraisemblable⁽⁵⁾. Le déterminatif • indique que cette plante produit des fruits, comestibles ou non.

3° En cherchant dans les langues sémitiques, on pourrait penser à l'arbre $\text{A} \text{P} \text{I} \text{C} \text{O} \text{A} \text{O} \text{S}$, $\text{A} \text{P} \text{I} \text{C} \text{O} \text{A} \text{O} \text{S}$ « térébinthe ou chêne », mais le rapprochement avec le copte est plus vraisemblable.

⁽¹⁾ V. LORET, *A propos d'un prétendu verbe irrégulier*, *Bulletin I. F. A. O. C.*, XVI, p. 245-253.

⁽²⁾ Les exceptions à la règle ne commencent, pour d'autres mots, que sous les Ramessides : V. LORET, *op. cit.*, p. 249 et 252.


⁽³⁾ Ce mot ne doit pas être confondu avec s. POOYCE : b. $(\text{A}) \text{P} \text{O} \text{O} \text{Y} \text{C}$: a. $(\text{A}) \text{P} \text{E} \text{I} \text{O} \text{Y} \text{C}$


Bulletin, t. XXVIII.

« chaumes », qui remonte à l'égyptien *rgi*.

⁽⁴⁾ Il n'y a sans doute aucun rapport entre ce nom d'arbre et la valeur *ir* de A à basse époque (ERMAN und GRAPOW, *Wört. der äg. Sprache*, I, p. 103).

⁽⁵⁾ On pourrait songer aussi à s. $\text{A} \text{P} \text{E}$ « jujubiers », mais ce mot est mal attesté et douteux.

4^e La traduction « vergers » de Maspero ⁽¹⁾ repose sur l'identification avec le territoire du XVII^e nome de Haute-Égypte (nome Cynopolite) : ce territoire s'appelle à basse époque  (et variantes) ⁽²⁾; ce mot est d'ailleurs un nom commun qui se retrouve ailleurs ⁽³⁾ et dont le sens exact n'a pas encore été établi. L'identification de Maspero n'est pas démontrée, car le mot récent *irî* paraît désigner des terrains cultivés, et non des arbres comme le mot ancien *irut*; et d'autre part el-Hibeh ne semble pas être dans le XVII^e nome de Haute-Égypte.

Il est cependant hors de doute que l'épithète « maître des arbres *irut* » n'est pas une qualification vague, mais une dénomination précise d'un Sobk local (il en était sans doute de même du Sobk « maître des poissons *sšau* » étudié plus haut, p. 129-131). Le linteau de Thoutmosis I^{er} provient d'el-Hibeh, sur la rive droite du Nil, en face de Fechn : c'est donc là que se trouvait le temple de Sobk « maître des arbres *irut* ». Ce temple devait être près d'un bois sacré composé d'arbres .

En somme, on entrevoit, pour chacune des nombreuses formes locales de Sobk, une association de l'animal sacré avec une plante sacrée déterminée, plante qui variait naturellement suivant les lieux. Un dernier exemple d'arbre associé au culte de ce dieu est fourni par le papyrus suivant.

VII. — LA VIGNETTE DU PAPYRUS DE HAR-VOBN.

(PLANCHE II.)

Le Musée du Caire possède un papyrus funéraire ⁽⁴⁾ au nom d'une petite fille ⁽⁵⁾ du grand prêtre et roi Men-hepr-ré de la XXI^e dynastie. Parmi les vignettes, très soignées, qui illustrent ce manuscrit et dont quelques-unes sont uniques, on remarque une scène d'adoration du crocodile (pl. II) ⁽⁶⁾. La

⁽¹⁾ *Le Musée Égyptien*, I, p. 26.

⁽²⁾ BRUGSCH, *Dictionn. géogr.*, p. 64-65; GAUTHIER, *Dictionnaire... géogr.*, I, p. 91.


⁽³⁾ ERMAN und GRAPOW, *Wört. der äg. Sprache*, I, p. 38 et 106.

⁽⁴⁾ Il est marqué P. 133 et exposé dans l'escalier nord-est. La scène des travaux des Champs Élysées, qui est juste à gauche de celle qui est

étudiée ici, a déjà été publiée par WIEDEMANN, *Das alte Ägypten*, figure hors texte n° 20.

⁽⁵⁾ Cf. GAUTHIER, *Livre des Rois*, III, p. 273, n. 3.

⁽⁶⁾ Hauteur du papyrus : 0 m. 24. Distance entre les bords extérieurs des deux arbres : 0 m. 425.

prêtresse Har-gobn est allongée à terre, la figure tout près du sol. Son attitude, qui met en valeur toute sa silhouette, est exactement celle que les textes appellent  « flairer la terre » (*ωροσκυρῆν*). Sous elle, comme sous le crocodile qu'elle adore et sous la scène de labour et de semailles qui est contiguë à gauche, sont dessinés un trait horizontal un peu fort et les lignes brisées verticales indiquant l'eau : la scène se passe donc sur terre, mais au bord d'un canal ou d'un lac; bien que ce trait et ces lignes se continuent à gauche jusqu'à la scène des Champs Élysées, il est évident que cette vignette-ci n'a aucun rapport avec celle-là et qu'un artifice du décorateur a seul créé ce trait d'union entre les deux scènes. Mais il y a un autre détail qui paraît avoir son importance : le trait qui indique la terre s'interrompt juste sous la tête de la prêtresse. On dirait qu'elle ne se contente pas de se prosterner devant le dieu, mais qu'elle boit encore de l'eau sur le bord du lac sacré. Des scènes de ce genre ne sont pas inconnues. Trois tombeaux de Deir el-Médineh (n^{os} 3, 218 et 290)⁽¹⁾ nous montrent les défunts prosternés sur le bord d'un bassin rectangulaire, au pied d'un palmier-doum ou d'un dattier, dans une attitude moins allongée que la prêtresse du papyrus (par manque de place); on a cru à tort qu'ils adoraient l'arbre : en réalité ils sont non en face, mais à côté de l'arbre, et les textes définissent leur action : « . . . boire de l'eau près de l'arbre . . . ». Il est donc vraisemblable que l'adoratrice de Sobk joint à sa *ωροσκυρῆσις* une absorption d'eau sacrée. Elle est vêtue d'une longue robe laissant le buste nu. Sa perruque laisse tomber de tous côtés ses longues boucles. A côté d'elle, sur la berge, que l'artiste semble avoir intentionnellement dessinée légèrement inclinée, se dresse un arbre à silhouette ovale, dont les grosses feuilles et les fruits arrondis sont alignés d'une façon un peu naïve.

Face à l'adoratrice, un crocodile est au repos sur la berge opposée. Il est dessiné avec soin et le détail de sa peau est assez fouillé, à la façon égyptienne : les rugosités sont indiquées sur le dos, outre les saillies, par des ovales, sur les flancs et le cou par des rectangles, sous la tête et la queue par des lignes croisées : les mêmes détails se retrouvent jusqu'à la basse époque (cf. la figure 11). A côté de lui est un arbre à branches un peu tourmentées et

⁽¹⁾ BRUYÈRE et KUNTZ, *La tombe de Nakht-Min et la tombe d'Ari-Nefer*, Mémoires I. F. A. O. C., LIV, pl. XXXI et XXXII.

à feuilles allongées : deux branches, assez longues, se détachent de l'ensemble et s'étendent presque horizontalement au-dessus de l'animal sacré : elles

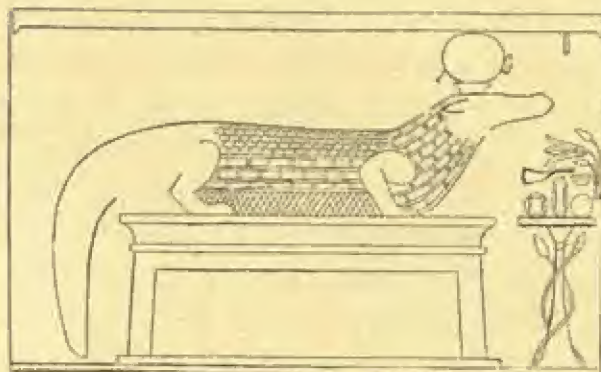


Fig. 11. — Crocodile de Sobk à Kom-Ombo ⁽¹⁾.

paraissent avoir été courbées à dessein pour protéger l'animal de leur ombre ⁽¹⁾.

Les couleurs sont les suivantes :

Arbre de gauche : feuilles d'un vert franc, branches brunes, tronc brun.

Crocodile : brun, ventre blanc, détails noirs, œil rouge, pupille noire.

Eau : vert clair.

Adoratrice : robe blanche, perruque noire, figure, buste et bras d'un blanc à peine rosé.

Arbre de droite : feuilles d'un vert tirant sur le bleu, fruits rouges, quelques très fines branches rouges.

L'arbre qui est près de l'adoratrice semble être un sycomore chargé de fruits mûrs; il n'est pas absolument certain qu'il ait un caractère sacré. Quant à celui qui ombrage le crocodile, son caractère d'arbre sacré ne peut faire aucun doute. Il est assez difficile de deviner quelle espèce d'arbre l'artiste a voulu représenter (peut-être un saule (?), peut-être un tamaris, auquel cas les taches vertes représenteraient des touffes de feuilles) : mais il s'agit sûrement d'un arbre, qui sans être l'objet d'un culte direct, était néanmoins consacré à Sobk et était planté sur les bords du bassin sacré du dieu dans une ou plusieurs des localités où un culte lui était rendu.

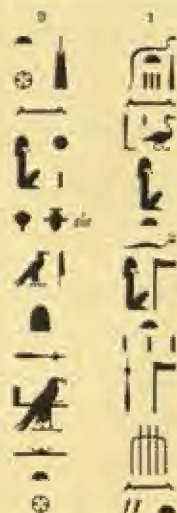
On ne peut que regretter que la légende surmontant cette scène ne soit pas plus explicite. On peut se demander même si elle n'a pas été rattachée à cette vignette par un lien assez lâche et si elle ne lui est pas étrangère à l'origine.

⁽¹⁾ Ce détail se trouve parfois, à partir du Nouvel Empire, aussi bien dans des scènes civiles que dans des scènes purement reli-

gieuses.

⁽²⁾ D'après J. DE MORGAN, *Kom-Ombos*, I, n° 422, p. 312.

Au-dessus du dieu, on lit en hiéroglyphes cursifs pleins :



Paroles prononcées par Géh, père des dieux, grand dieu résidant à « On du dieu Ré », parèdre dans « la grande Butte ».

Au-dessus de l'adoratrice, on lit de même :



L'Ossiris, maîtresse de maison, pallacide d'Amen-ra'-nsu-ntér, directrice des recluses d'Amon dans la quatrième phylé, seconde prophétesse de Maut-wert-neb-esre, Har-uobn, justifiée, fille de la directrice en chef des recluses d'Amen-ra'-nsu-ntér, prophétesse de Maut mère divine de Khons, Iset-m-kheb, justifiée, et fille de Men-hepr-ré, justifié. Elle

dit : Si je suis allée librement au grand bassin d'Amon afin d'y boire, je ne serai tenue à l'écart d'aucun des lacs de l'Occident divin, et ceux-ci me donneront des vivres dans les roselières des plantes *blm*, et du pain pur sur l'autel de Maut du pré divin.

REMARQUES.

Col. 1. Un autre texte du même papyrus (à droite de celui-ci) écrit de même (col. 11) $\overline{\text{J}}$.

Col. 2. « Ôn de Rê »⁽¹⁾ est, comme « Ôn d'Atoum »⁽²⁾, une désignation connue d'Héliopolis par opposition à « Ôn de Mont » = Erment. De même « Onit de la déesse »⁽³⁾ (d'où vient⁽⁴⁾ le nom de Tentyris, *τῑντυρίς*, Dendérah) est une dénomination créée pour distinguer cette ville de deux autres « Onit » : Esné⁽⁵⁾ et Pathyris-Gébélén⁽⁶⁾.

Col. 2. « La grande Butte » n'est sans doute pas la localité homonyme qui se trouve dans le nome Thinite et qui est connue par d'autres textes⁽⁷⁾; on doit avoir affaire ici à une localité thébaine. ■ au lieu du $\overline{\text{A}}$ habituel est curieux.

Col. 5. Dans ce papyrus, le nom de *Har-yobn* est toujours écrit sans $\overline{\text{A}}$ final.

Col. 7. $\overline{\text{A}}$ pour $\overline{\text{A}}$ — conjonction est déjà attesté sous Ramsès II. Ce mot semble avoir ici le sens de « s'il est vrai que, aussi vrai que », ou « de même que ». — Le pronom $\overline{\text{A}}$ est omis dans $\overline{\text{A}}$.

Col. 7-8. $\overline{\text{A}}$ $\overline{\text{A}}$ $\overline{\text{A}}$ est connu à la même époque⁽⁸⁾ dans le sens de « mettre fin à ». Le déterminatif, qui est ici $\overline{\text{A}}$ par exception, serait alors imité de $\overline{\text{A}}$ « cesser ». L'ensemble signifierait donc « si je cesse (c'est-à-dire lorsque je cesserai) de boire au lac sacré d'Amon (donc : après ma mort), je boirai aux bassins de l'Occident (de l'autre monde) ». La prêtresse prononcerait donc ces paroles de son vivant. Or elle est dite « justifiée » : il faut donc comprendre

⁽¹⁾ GAUTHIER, *Dictionn... géogr.*, I, p. 56.

⁽²⁾ *Ibid.*, p. 55.

⁽³⁾ *Ibid.*, p. 57.

⁽⁴⁾ MARIETTE, *Dendérah, Texte*, p. 77; SETHE, *Verbum*, III (Indices), p. 106.

⁽⁵⁾ GAUTHIER, *Dictionn... géogr.*, I, p. 54.

⁽⁶⁾ SPIEGELBERG, *Ä. Z.*, LXIII, 153.

⁽⁷⁾ GAUTHIER, *Dictionn... géogr.*, I, p. 22.

⁽⁸⁾ ERMANN HED GRAPOW, *Wört. der äg. Spr.*, I, p. 358.

autrement. $\text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏}$ doit être un verbe de mouvement, qu'il soit une faute⁽¹⁾ pour $\text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏}$ ⁽²⁾ «aller et venir librement», ou qu'il soit apparenté au nom de fonction $\text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏}$ de la fin du Nouvel Empire⁽³⁾. La morte compare sa vie terrestre à sa vie d'outre-tombe : de même que, dans ce monde, elle a pu en toute liberté (*ustn*) s'abreuver au lac sacré d'Amon, de même elle aura toujours accès (*šn*^c est l'antonyme de *ustn*) aux lacs sacrés de l'autre monde.

Col. 8. Il semble qu'il faille comprendre «vers l'eau...», avec 𓂏 — pour — préposition. Les toponymes du type «l'eau de tel ou tel dieu» sont fréquents⁽⁴⁾. «La grande eau d'Amon» doit être identique à «l'eau d'Amon», localité thébaine connue par un texte démotique qui la situe près d'un temple et transcrite Παυερμουvis ⁽⁵⁾ (pour Παυναμουvis). Ce doit être tout simplement le lac sacré de Karnak. — Le pronom — (col. 7) montre que cette désignation est du féminin. Cela pourrait faire prendre $\text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏}$ pour le mot féminin $\text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏}$, de sens incertain, qui est attesté à l'époque éthiopienne (Pianchi, I, 102 : $\text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏}$) et qui ne semble pas être une simple écriture récente de $\text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏}$. Mais il est plus vraisemblable que l'expression *my' ; n imn* est traitée comme un féminin parce que c'est un toponyme⁽⁶⁾. On pourrait, il est vrai, voir dans $\text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏}$ deux mots : «l'eau du canal», le second étant du féminin, mais comment le lire ?

Col. 8, 9, 10, 11. Les trois points ... ont été ajoutés fautivement aux groupes $\text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏}$, $\text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏}$, $\text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏}$ et $\text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏}$ par imitation mécanique du mot $\text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏}$.

Col. 9. $\text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏}$ pour $\text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏}$ est curieux. Y a-t-il omission fautive, ou bien le — était-il déjà amui ? On peut comparer $\text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏}$ (lire 𓂏)⁽⁷⁾

⁽¹⁾ Même faute dans un tombeau de la XVIII^e dynastie, d'après la copie de CHAMPOLLION, *Not. descr.*, I, p. 539 : $\text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏}$.

⁽²⁾ Dans ce cas, *ir-j ustn* serait la tournure périphrastique connue qui en néo-égyptien remplace le temps *adm-f* pour les verbes de plus de trois radicales.

⁽³⁾ ERMAN und GRAPOW, *Wört. der äg. Spr.*, I, p. 359.

⁽⁴⁾ GAUTHIER, *Dictionn... géogr.*, III, p. 29

à 32. Ajouter $\text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏}$ et $\text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏}$ (Pap. Brit. Mus., 10060, 3, 1-2), lacs ou canaux près d'Héliopolis : W. M. MÜLLER, *Die Liebespoesie*, pl. 8 et 9.

⁽⁵⁾ *Ibid.*, III, p. 29.

⁽⁶⁾ ERMAN, *Aeg. Gram.*, § 176; GARDINER, *Eg. Grammar*, § 92, 1.

⁽⁷⁾ Berlin, 7281. XIX^e(?) dynastie : ERMAN, *Die äg. Religion*, p. 155; *Aegypt. Inschr. Berlin*, II, 163, A. I. 7.

Col. 11. Quant à « l'autel de Maut » qui se trouve dans cette région de l'au-delà, il ne paraît pas connu par ailleurs, sinon dans un autre texte de ce même papyrus (cité plus haut, à propos de la colonne 10).

En somme, dans ce texte, il n'y a aucune allusion à Sobk; mais on ne peut pas dire qu'il soit étranger à la vignette, car il y est précisément question d'assurer à la défunte la possibilité de s'abreuver et, par surcroît, de se nourrir dans l'autre monde. Le texte est donc illustré par la moitié droite de la vignette.

Mais la moitié gauche est-elle vraiment sans rapport avec le texte? A l'époque ptolémaïque, Sobk est parfois identifié avec Gèb⁽¹⁾, sans qu'on se rende compte du motif de cette identification⁽²⁾. Or ici la légende au-dessus du crocodile le nomme Gèb : l'assimilation de ces deux divinités, au premier abord si différentes, pourrait donc bien être antérieure à la basse époque. Elle aurait eu pour raison d'être l'association du dieu de l'élément solide avec le dieu de l'élément liquide. En tout cas, il n'est pas étonnant que ce soit en présence de Sobk, dieu de l'eau en tant que crocodile⁽³⁾, que la prêtresse Har-gobn s'abreuve et que ce soit à Gèb, dieu de la terre, qu'elle s'adresse pour demander la subsistance dans l'autre monde. Le désaccord entre la légende du dieu et sa représentation n'est qu'apparent.

CONCLUSION.

1. — LES LIEUX DE CULTE DE SOBK.

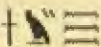
Le culte de Sobk est un de ceux qui sont le plus répandus en Égypte : il y avait plusieurs Crocodilopolis, au Fayoum (*Sedit*), en Moyenne-Égypte, en Haute-Égypte (*Sunny*), et en dehors de ces centres de culte, qui devaient sans doute être les plus importants à l'époque grecque, il ne manquait pas de temples ou de sanctuaires, grands ou petits, dans le Delta ou le Saïd, où

⁽¹⁾ J. DE MORGAN, *Kom-Ombos*, I (*Catalogue*, t. II), n° 2, p. 9; 11, p. 18; 41, p. 42; 58, p. 58; 193, p. 147; 241, p. 184; 270, p. 203; 334, p. 264; 336, p. 265; 349, p. 271; 364, p. 279; 374, p. 284; 417, p. 305; 440, p.

Bulletin, t. XXVIII.

324; 491, p. 367.

⁽²⁾ BRUESCH, *Religion*, 591; ROEMER, in ROESCHEN, *op. cit.*, col. 1108-1109.

⁽³⁾ Le crocodile est souvent appelé  « celui qui est dans l'eau ».

Sobk était honoré à titre de divinité principale ou secondaire : dans le Fayoum, les sanctuaires de ce genre étaient particulièrement nombreux à basse époque.

Un grand centre de culte de Sobk a été la ville de *Symny*, à en juger du moins par le grand nombre de petits monuments dédiés à « Sobk maître de *Symny* » et par la fréquence du nom de personne *nb-symny*. Il serait intéressant de rechercher sur le terrain le temple de cette ville et de mettre au jour ses ruines, car elles nous renseigneraient sur un culte que tout nous permet de croire important à partir du Moyen Empire. Quant à la nécropole de cette ville, elle paraît avoir déjà été assez pillée, mais des fouilles systématiques donneraient peut-être des résultats intéressants; à côté de tombeaux des habitants de cette ville, des recherches dans cette nécropole devraient sans doute faire découvrir des sépultures de crocodiles dans le genre de la fameuse grotte de Ma'abdeh.

Thèbes devait avoir un petit sanctuaire de Sobk (associé peut-être à Ptah) sur la rive gauche. Ce n'était pas un Sobk originairement local, car il est parfois appelé « Sobk maître de *Symny* » : c'était, comme souvent dans la capitale, un culte introduit de l'extérieur. Thèbes offrait ainsi, à une certaine époque, une sorte de réduction de la géographie religieuse de toute l'Égypte. La ville aux cent portes aurait pu s'appeler la ville aux cent dieux : elle avait réalisé une sorte de Panthéon du monde égyptien comme Rome a réalisé le Panthéon du monde romain.

Sur la rive droite, à Karnak, Thèbes rendait aussi un culte à Sobk en tant que divinité parèdre; l'introduction de ce culte en cet endroit remonte au moins à la fin du Moyen Empire.

Aux environs d'el-Hibeh, en face de Fechn, il y avait un temple de « Sobk maître des arbres *trwt* » qui existait sans doute avant Thoutmosis I^{er} et dont il serait intéressant de retrouver les ruines.

Enfin, à l'entrée du Fayoum, on peut supposer qu'il y avait dès la XII^e dynastie un autre temple de « Sobk maître de *Symny* », soit que ce fût une réplique du temple de *Symny* de Haute-Égypte, soit qu'il y eût en cet endroit une localité homonyme et consacrée aussi à Sobk.

Ces quelques endroits, entre beaucoup d'autres, où apparaît, à différentes dates, un culte du dieu crocodile, montrent, comme le fait la dispersion des lieux de culte d'Horus et de Seth par exemple, combien la géographie reli-

gieuse de l'Égypte est compliquée et combien certains cultes y sont répandus et disséminés : tout cela suppose une compénétration ancienne des divers éléments ethniques de la population primitive.

2. — LES PLANTES SACRÉES DE SOBK.

Au cours de cette étude, nous avons souvent rencontré, soit dans les textes, soit dans les représentations, Sobk associé à des plantes ayant un caractère sacré. Ces plantes diffèrent naturellement d'un endroit à un autre et sont difficiles à identifier; il semble que, Sobk étant un crocodile, ces plantes soient des plantes aquatiques ou riveraines. Mais c'est le fait en lui-même qui est surtout à retenir. Nous connaissons assez bien les animaux sacrés des dieux égyptiens, pour la bonne raison que, même quand l'anthropomorphisme a imposé à ces dieux une nouvelle figuration, on n'a jamais perdu de vue qu'ils étaient identiques à l'animal qui leur était consacré ou plutôt qui était, selon l'expression indigène, leur *baï*, c'est-à-dire leur incarnation : d'où cette zoolâtrie que le temps n'a fait que développer et à qui nous devons d'être renseignés sur les espèces animales sacrées. Pour les plantes sacrées, au contraire, même s'il y a eu à l'origine des dieux-plantes à côté des dieux-animaux, nous sommes moins bien renseignés, d'abord parce que la phytolâtrie semble avoir été remplacée souvent par la zoolâtrie et que les dieux-arbres semblent être devenus très tôt des dieux-animaux, ensuite parce que les Égyptiens, admirables animaliers, n'ont jamais su se créer un style pour la représentation des plantes et qu'à part certaines fleurs, certaines plantes décoratives, et le fameux « jardin botanique » de Thoutmosis III à Karnak, on est en peine de citer des figurations de plantes qui soient réussies. En raison même de cette pénurie de documents, il faut réunir ceux que nous possédons, soit grâce aux textes, soit grâce aux figurations. Et nous devons nous représenter la flore égyptienne comme liée aux divers cultes autant que l'est sa faune : si nous étions tentés de méconnaître ce fait, il suffirait de nous reporter aux textes de basse époque qui, énumérant les nomes et leurs divinités, indiquent à chaque fois le nom de l'animal sacré et de la plante sacrée.

CH. KUENTZ.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
I. — Le linteau de <i>Qen-her-hopé-ef</i> . Description.....	113
II. — <i>Qen-her-hopé-ef</i>	116
III. — La représentation de Sobk.....	117
IV. — Sobk de <i>Sumnu</i>	123
V. — Le culte de Sobk à Thèbes.....	154
VI. — Les arbres sacrés de Sobk.....	157
VII. — La vignette du papyrus de <i>Har-yobn</i>	162
Conclusion.....	169

FIGURES.

	Pages.
1. Sobk et sa coiffure (Berlin 16953. D'après Erman).....	119
2. Coiffure de Sobk (d'après L., D., III, 124 e).....	121
3. Coiffure de Sobk (d'après L., D., III, 125 a).....	121
4. Coiffure de Sobk (d'après Quintz, <i>Ramesseum</i>).....	121
5. Coiffure de Sobk (d'après L., D., III, 125 c).....	121
6. Coiffure de Sobk (stèle du Musée Guimet).....	122
7. Fac-similé : statue Caire n° 42122.....	145
8. Cylindre de Thoutmosis III, avec les arbres sacrés de Sobk.....	157
9. Plaquette de Gurob (XIX ^e dynastie).....	158
10. Scarabée de Gurob.....	158
11. Crocodile de Sobk à Kom-Ombo.....	164

PLANCHES.

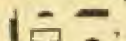
- I. Adoration du dieu Sobk. Musée du Caire (*Journal d'entrée*, n° 33848).
- II. Scène tirée du papyrus funéraire de Iset-em-Kheb (Musée du Caire).

MONUMENTS INÉDITS

DES

SERVITEURS DANS LA PLACE DE VÉRITÉ⁽¹⁾

PAR J. J. CLÈRE.

Les monuments décrits ci-dessous, à l'exception du n° 1 qui se trouve actuellement à Paris⁽²⁾, ont été copiés ou achetés⁽³⁾ chez des antiquaires de Louxor, pendant les hivers 1926-1927 et 1927-1928⁽⁴⁾. Tous proviennent de la nécropole thébaine de Deir el-Médineh, ou du moins, comme les titres relevés dans les inscriptions le prouvent amplement, ils furent exécutés par les gens employés dans la « Place de Vérité »⁽⁵⁾, dont le village et la nécropole sont à Deir el-Médineh⁽⁶⁾. A défaut de titres mentionnant la , par exemple le n° 11, les généalogies, comparées à celles que font connaître les tombes de Deir el-Médineh, suffisent pour prouver l'origine de ces monuments. Quelques-uns présentent des particularités qui aident à en identifier la provenance. Ainsi le n° 9, en plus de noms propres connus à Deir el-Médineh, offre une procession d'Amenophis I^{er} comme il en existe dans cette nécropole⁽⁷⁾. Pour le n° 13, la présence des noms d'Amenophis I^{er} et d'Ahmès-

⁽¹⁾ J'adresse mes plus vifs remerciements à M. J. Černý qui m'a permis de publier les fragments n° 6 et 9 lui appartenant, et qui m'a communiqué les renseignements généalogiques et chronologiques tirés des tombes inédites de Deir el-Médineh et des documents hiéroglyphiques.

⁽²⁾ La stèle n° 1 est actuellement (février 1929) à Paris, chez M. Kélékian, qui a eu l'obligeance de me permettre de la publier et d'en donner une reproduction photographique.

⁽³⁾ A l'exception des n° 6 et 9, les objets portant la mention « acheté » sont en ma possession.

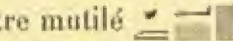
⁽⁴⁾ Les documents n° 4, 5 et 13 sont déjà partiellement publiés; voir les notes bibliographiques données à la fin des paragraphes por-

tant ces numéros.

⁽⁵⁾ « Serviteur » (*šdm-š*), « prêtre » (*ḥ'ḥ*), « chef d'ouvriers » (*ḥrj-ist*, *'n-ist*), etc.

⁽⁶⁾ Les monuments du personnel de la Place de Vérité trouvés *in situ* proviennent pour la plupart de Deir el-Médineh. Quelques-uns ont été trouvés dans le sanctuaire de la déesse Merseger situé entre la Vallée des Reines et Deir el-Médineh, dans la Vallée des Rois, au Ramesseum (fouilles de Quibell), et en différents points du Gebel thébain occidental.

⁽⁷⁾ Cf. J. Černý, *Le culte d'Amenophis I^{er} chez les ouvriers de la Nécropole Thébaine*, dans le *Bulletin de l'Institut. franç. d'archéol. orient.*, t. XXVII (1928), p. 186-190, et fig. 13 et 14.


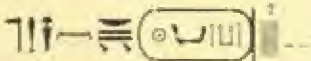
Nefertari dans le proseynème corrobore l'indication insuffisante donnée par le titre mutilé ...⁽¹⁾. Dans tous les cas le style est également à considérer. Ainsi le n° 14 n'a rien d'autre que le style et une grande ressemblance avec le n° 13, tant dans les dimensions que dans la forme des hiéroglyphes, qui permettent d'en connaître la provenance.

Les inscriptions de ces monuments donnent, pour l'étude de l'onomastique et des généalogies du personnel de la Place de Vérité, les renseignements suivants :


NUM.	TITRE.	PARENTÉ.	NUMÉRO DE DOCUMENT.
1 		filz de 18 et 32, époux de 12	11
2 			16
3 		 de 4	3
4 		père de 3	3
5 		père de 10	1
6 		 de 28, petit-fils de 19, frère de 7 et 20	4
7 		 de 28, petit-fils de 19, frère de 6 et 20	4
8 		parent (père?) de 27 et 31	6
9 		contemporain de 11, 16, 23 et 33	9
10 		 de 5	1
11 		contemporain de 9, 16, 23 et 33	9

⁽¹⁾ Sur la relation entre le culte d'Amenophis I^{er} et les «serviteurs dans la Place de Vérité», cf. J. ČERNÝ, *op. cit.*, p. 159-160. — ⁽²⁾ P₂-*mr* ou P₂-*ir*; cf. ci-dessous, p. 184, note 4.

NOM.	TITRE.	PARENTÉ.	NUMÉRO DU DOCUMENT.
12		de 1, belle-fille(?) de 18 et 32	11
13			17
14		père de 15	10
15		(var. : de 14)	10
16		contemporain de 9, 11, 23 et 33	9
17		ils de 34	12
18		de 1, époux de 32, beau-père(?) de 12	11
19		de 28, grand-père de 6, 7 et 20	4
20		de 28, petit-fils de 19, frère de 6 et 7	4
21		de 24(?), oncle de 26	8
22			5
23		contemporain de 9, 11, 16 et 33	9
24		frère(?) de 21, père(?) de 26	8
25			7
26		de 24(?), neveu de 21	8
27		ou parent de 8, frère de 31	6
28		ils de 19, père de 6, 7 et 20	4
29			15

NOM.	TITRE.	PARENTÉ.	NUMÉRO. DE DOCUMENT.
30 			2
31  (1)		 ou parent de 8, frère de 27	6
32  (2)		 de 1, épouse de 18, belle-mère (?) de 12	11
33 		contemporain de 9, 11, 16 et 23	9
34 		 de 17	12

Les monuments décrits ci-après sont : nos 1 à 9, stèles et fragments de stèles; nos 10 et 11, tables d'offrandes; n° 12, fragment de pyramidion; nos 13 et 14, fragments de montants de portes; nos 15 à 17, figurine funéraire et fragments de figurines funéraires.

1. Stèle cintrée du  (fig. 1, A; pl. I). — Calcaire. — Largeur, 0 m. 30; hauteur, 0 m. 45; épaisseur 0 m. 08. — Hiéroglyphes en relief dans le creux (registre supérieur) et gravés; représentations en relief dans le creux. — Époque : probablement du commencement de la XIX^e dynastie (3).

Copiée à Paris, chez l'antiquaire Kélékian (4).

(1) Peut-être *ꜥꜣꜥꜥ*; cf. ci-dessous, p. 187, note 5.

(2) Cf. ci-dessous, p. 196, note 2.

(3) Le nom Penpakhentî que porte le fils d'Ounenkhon est rare chez les ouvriers de la Nécropole. Un individu de ce nom est connu par un ostracon inédit du Caire, datant à peu près de l'époque de Ramsès II; si les deux personnages sont identiques, Ounenkhon aurait vécu avant Ramsès II.

(4) Le British Museum possède une stèle qui

représente également Ounenkhon et son fils Penpakhentî adorant la barque solaire. Cette stèle est plus petite que la nôtre (hauteur, 0 m. 3375); voir ci-dessous, p. 177, fig. 1, B. Cf. HALL, *Hierogl. Texts... in the British Museum*, VII, p. 12 et pl. 38, n° (1248)-507; photographie dans BRUYÈRE-KUERTZ, *La tombe de Nakht-Min et la tombe d'Ari-Nefer (Mémoires de l'Institut. franç. d'archéol. orient., t. LIV), t. I, 1^{re} fasc., pl. XX, 2*, cf. p. 97.





REGISTRE SUPÉRIEUR. — Barque solaire, la proue tournée vers la droite; à l'arrière, double rame-gouvernail. Au-dessus de chacune des extrémités et sur la coque, du côté de la proue, est gravé un œil . Dans la barque, un



Fig. 1. — Stèles d'OUNENKHOU. A. stèle n° 1 (d'après une photographie); B. stèle du British Museum, n° [1258]-507 (d'après BASTIEN-KESTER, *La tombe de Nakht-Min et la tombe d'Ari-Nefar* (Mémoires de l'Institut. franç. d'archéol. orient., t. LIV), t. I. 1^{re} fasc., pl. XX, 2).

grand disque solaire à l'intérieur duquel est représenté le dieu Râ  assis face à droite. Le registre supérieur est séparé du registre inférieur par un ciel —. Dans le cintre, au-dessus de la barque : (horizont. →⁽¹⁾)


☉   = Râ-Horakhti le Dieu Grand.

REGISTRE INFÉRIEUR. — Deux hommes agenouillés l'un en face de l'autre, et levant les bras dans le geste de l'adoration. Ils portent tous deux une

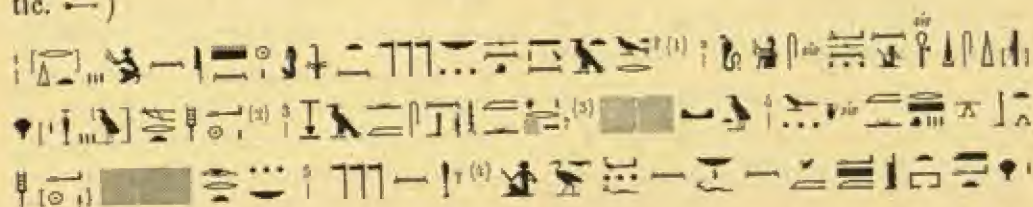
⁽¹⁾ La flèche indique le sens de la lecture.


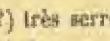

que arabe où a été taillée dans la stèle une plaque carrée de 0 m. 29 de côté. La partie droite du fragment, usée, a été grossièrement restaurée à l'époque moderne : l'inscription a été complétée par trois colonnes de texte qui ne sont qu'une copie malhabile de la partie centrale des lignes 2-4 de l'inscription originale. Les deux personnages ont également été complétés (il ne restait que le bras droit et une partie des jambes de l'homme, et les genoux de la femme).

Acheté à Louxor, chez l'antiquaire Mansour Mahmoud.


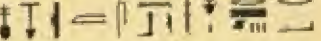
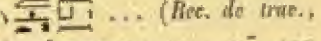
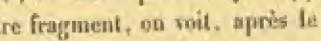
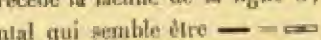
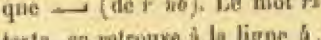






REGISTRE SUPÉRIEUR. — A gauche, il subsiste la partie inférieure d'un socle  dont la porte est encore visible.






































REGISTRE INFÉRIEUR. — A droite, un homme agenouillé face à gauche, et levant les bras dans le geste de l'adoration. Derrière lui, une femme agenouillée face à gauche. Devant eux subsistent sept colonnes de texte : (vertic. →)



(1)  =  (?) très serré faute de place à la fin de la ligne. Cf. des exemples de la graphie  à Deir el-Médineh dans le *Rec. de trav.*, II (1880), p. 113 et 185.



(2) Le mot *nfr* a été oublié par le graveur; voir variante, ci-dessous, note 3.

(3) Variante :            


comme complément de *ham*, devait donc se trouver également à la ligne 3, employé, de même que dans la variante précitée, comme complément de *smi*. La présence du signe horizontal, et la longueur insuffisante de la lacune (dans laquelle il faut encore restaurer le début de la formule terminée par ) m'empêchent de voir dans  le début de la formule                                   




L'homme, vêtu d'un pagne long et ayant la tête rasée, lève les bras dans le geste de l'adoration.

Sur l'autel  sont posés quatre pains ronds et un vase .


Amenophis est coiffé d'une perruque courte ceinte d'un bandeau noué derrière la tête et dont les deux extrémités pendent; au front une uræus; sur la perruque une couronne plate en forme de disque⁽¹⁾. Il porte une barbe droite et s'élargissant vers le bas. Ses épaules sont recouvertes d'un collier *ousekh*. Son costume est composé d'un pagne court triangulaire, d'un jupon transparent pendant derrière, et d'une ceinture royale à devantail. De la main gauche il tient un bâton, et de la droite un objet indistinct. Le bras droit pend le long du corps.



La déesse Merseger porte une perruque longue, laissant les épaules découvertes, et surmontée de  (*sic* dans ce sens). Son front est orné d'une uræus, ses épaules d'un collier *ousekh*. Elle est vêtue d'un fourreau collant recouvert d'une robe transparente longue et évasée, à manches larges arrivant au coude. Sa main gauche est posée sur l'épaule gauche d'Amenophis. De la droite, elle tient une fleur.


































Nefertari est représentée dans la même position que Merseger, mais son costume, plus simple, n'est formé que d'un fourreau collant et d'un collier *ousekh*. Sa coiffure a la même forme que celle de la déesse, mais l'emblème de l'Amenti est remplacé par le disque plat (couronne d'uræus), et l'uræus, par la tête de vautour. Sa main gauche est posée sur Merseger. Comme la déesse, la reine tient une fleur de la main droite.

Au-dessus de l'homme : (vertic. )




⁽²⁾          

Les  sont rendus par un trait horizontal. Tous les signes sont surchargés.

 Fait par le prêtre-ouâb du Seigneur des Deux Pays  KENOURO⁽³⁾.

⁽¹⁾ C'est la coiffure que portait Amenophis I^{er} tel que le représentaient les statues dites «Amenophis le maître de la Ville» (          ) ou «Amenophis de la Ville» (          ) et «Amenophis de Pakhenti» (          ) — cf. J. CHENY, *Le culte d'Amenophis I^{er} chez les ouvriers de la Nécropole Thébaine*, dans

le *Bulletin de l'Institut. franç. d'archéol. orient.*, t. XXVII (1928), p. 165 et seq., et fig. 1-9, 12, 14 et 15, et pl. I-VIII.














⁽²⁾  =  ou  — cf. BRUYÈRE-KUENTZ, *La tombe de Nakht-Min et la tombe d'Ari-Nefertari* (*Mémoires de l'Institut. franç. d'archéol. orient.*, t. LII), t. I, 1^{re} fasc., p. 47-49.


⁽³⁾ On trouve dans les tombes de Deir el-

† [Faire] adoration à Amon-Râ Seigneur de Louxor [--- (†) par le gardien (sḫꜥ)]
 † dans la Place de Vérité, serviteur d'Amon du Harem KHAOUÏ⁽¹⁾, juste de voix. [Il dit :
 "----] † le bonheur (?) est (?) dans ton poing⁽²⁾, l'Occident est dans ta main, ----- † le
 Sud vient⁽³⁾ en s'inclinant devant [ta] Majesté ----- † ton nom protégera le visage de
 tout le monde † qui est dans tes faveurs, ----- ne l'attaquer point -----
 † -----









Ce fragment est déjà publié dans B. BRUYÈRE, *Deir el Médineh*, dans *Fouilles de l'Institut français d'archéologie orientale*, 1927, *Rapports préliminaires*, t. V, 2^e partie, p. 50, 4^e.


6. Fragment de stèle (pl. I⁽⁴⁾). — Calcaire. — Largeur subsistante, 0 m. 195; hauteur subsistante, 0 m. 17; épaisseur, 0 m. 04. — Hiéroglyphes gravés; représentations en relief dans le creux. — Époque : fin XIX^e, ou XX^e dynastie⁽⁵⁾.

p. 82, fig. 57, et HALL, *Hierogl. Texts... in the British Museum*, VII, pl. 39, n° [332]-493;  (sans écriture phonétique), Musée du Louvre, statuette, inv. 64; ...  ... (QUIRELL, *The Ramessum (Egyptian Research Account, 1896)*, pl. X, 4). Dans ERMAN-GRAPOW, *Wörterbuch*, II, p. 436-437, le déterminatif  est seul indiqué pour *run*, élever (un enfant), et ses homonymes. Dans le signe , l'objet tenu par la femme, — qui, dans certains cas (par exemple : statuette du Musée du Louvre et tombe n° 335), est rond, — a quelquefois (par exemple : stèle du Ramessum, et peut-être notre fragment) une forme ovale, et doit alors représenter le signe , s; (= *filu*), employé en place de  afin de simplifier le signe . L'emploi de  en place  dans le signe  ayant la valeur *run* provient sans doute d'une confusion entre le signe représentant une femme tenant  et  (femme jouant du tambourin — var. )⁽⁶⁾, déterminatif employé à la Basse Époque avec différents mots signifiant être joyeux (*nhm*, *thm*).

En ce qui concerne la traduction de notre texte, on pourrait faire une coupure après  — ce qui donnerait : [producteur (ou autre

chose) de] la richesse (ou : bonheur — cf. ERMAN-GRAPOW, *Wörterbuch*, II, p. 437), dans ton poing est l'Occident, dans ta main est [l'Orient] --- On pourrait également traduire, comme me le suggère M. Černý : [L'est (= les colonies d'Asie), producteur de] la richesse est dans ton poing, l'Occident est dans ta main, -----

⁽¹⁾ Le tombeau de Khaoui est le n° 214, à Deir el-Médineh (cf. GARDINER-WEIGALL, *A Topographical Catalogue of the Private Tombs of Thebes* (1913), n° 214, 19^e-20^e dyn.; et BRUYÈRE, *Deir el Médineh (Fouilles de l'Institut. franç. d'archéol. orient., 1927, Rapports préliminaires, t. V, 2^e partie, p. 40-50 et pl. II et III)*. Dans le caveau, on retrouve les titres que ce personnage porte sur notre fragment, mais l'ordre en est inversé :         (cf. BRUYÈRE, *op. cit.*, pl. III).


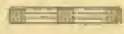
⁽²⁾ La forme féminine *hft* ne figure pas dans ERMAN-GRAPOW, *Wörterbuch* (cf. t. III, p. 272-273); cf. pourtant le ptolémaïque  (dans *m hft-k — Aegypt. Zeitschr.*, 46 (1909), p. 65).

⁽³⁾ Peut-être : [le Nord et] le Sud viennent en s'inclinant -----





























⁽⁴⁾ Cliché O. Guéraud.

⁽⁵⁾ On connaît, à Deir el-Médineh, un chef

Acheté à Louxor, chez l'antiquaire Mansour Mahmoud ⁽¹⁾.







REGISTRE SUPÉRIEUR. — Deux déesses et un dieu dont les jambes seules subsistent, assis face à droite sur des trônes cubiques . Les déesses sont vêtues d'un fourreau collant. Le sol est représenté par une grande natte  dont l'extrémité droite conservée, marquant le bord de la stèle, indique qu'il n'y avait pas d'adorateur au registre supérieur, devant les divinités.

REGISTRE INFÉRIEUR. — Ce registre devait contenir trois hommes agenouillés face à gauche, et levant les bras dans le geste de l'adoration. Il ne reste que la tête du second, et la tête et les bras du troisième. Tous deux portent une perruque longue. Au-dessus d'eux : (vertic. ←)



---  |  -  ⁽²⁾ |  ⁽³⁾ |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  | 



Les signes — et ← sont rendus par un simple trait. Les signes a-b sont placés sous les bras du personnage de droite.






























--- PANEB juste de voix, son fils le serviteur dans la Place de Vérité Kasa ⁽⁴⁾ juste de voix, son fils ----- ⁽⁵⁾ juste de voix.






























d'ouvriers Paneb, identique au       (tombe n° 211), ayant un fils également nommé Paneb (*Rec. de trav.*, II (1880), p. 174, § XXVIII), et ayant vécu à l'époque de Sêti II et plus tard (cf. ČERNÝ, *Quelques ostraca hiéroglyphiques inédits de Thèbes au Musée du Caire* (*Annales du Service des Antiquités*, t. XXVII, 1927), p. 198-199). Son tombeau est le n° 211 (cf. GARDINER-WEIGALL, *op. cit.*, n° 211, 19th-20th dyn.).

























⁽¹⁾ Appartient à M. J. Černý.


























⁽²⁾  ou  ?

⁽³⁾ Les signes sont ainsi disposés :   =




⁽⁴⁾ Le chef d'ouvriers Paneb, petit-fils d'un   (Deir el-Médineh, tombe n° 211 ; LEBLOND, *Dictionn. des noms propres*, n° 2136), avait quatre fils :                            (cf. ci-dessus, note 4, et *Rec. de trav.*, II (1880), p. 174-

175, § XXVIII). Il avait en outre une fille nommée    (tombe n° 211), et dont le mari était un    (tombe n° 211). Le personnage nommé Kasa sur notre fragment serait peut-être ce dernier,  ayant alors, par rapport à Paneb, le sens de « beau-fils ». Il se pourrait encore que le Paneb de notre fragment ne fût pas le chef d'ouvriers, mais son fils, dont la descendance n'est pas connue, et qui avait peut-être un fils nommé Kasa, nom assez fréquent dans la famille (en plus des Kasa cités dans la présente note, cf. ČERNÝ, *op. cit.*, p. 188, 192, 196 et 197) l'ostéon J. 49866 (verso, l. 5) du Musée du Caire, qui mentionne un Kasa fils d'Apehti :                 .

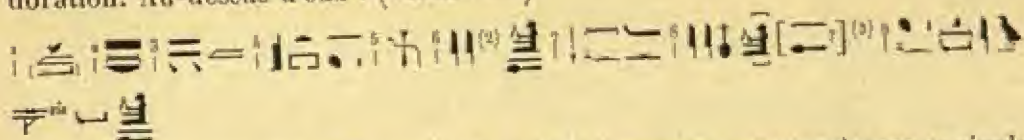
⁽⁵⁾ Il faut peut-être voir dans les restes de signes de la ligne 6 le nom d'Apehti,                          un des fils du chef d'ouvriers Paneb (cf. ci-dessus, note 4, et BRUYÈRE, *Deir el Médineh (Fouilles de l'Institut*









gravés; représentations en relief dans le creux. — Époque : XIX^e-XX^e dynasties ⁽¹⁾.

Acheté à Louxor, chez l'antiquaire Mansour Mahmoud.

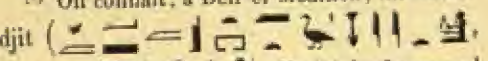
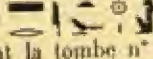
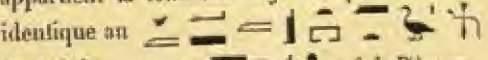
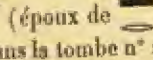
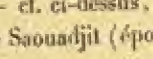
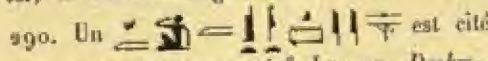
REGISTRE SUPÉRIEUR. — De gauche à droite (il ne reste que les pieds des personnages) : déesse vêtue d'un fourreau collant, assise face à droite sur un trône cubique ; dieu assis face à droite sur un trône cubique; autel ; homme vêtu d'un pagne long, debout face à gauche. Le sol est représenté par une grande natte .

REGISTRE INFÉRIEUR. — Trois hommes, portant une perruque longue et un pagne long, agenouillés face à gauche, et levant les bras dans le geste de l'adoration. Au-dessus d'eux : (vertic. —)



Les signes , , ,  (dans *st-mstt* et *mst-hrw*),  et  sont rendus par un simple trait. Le signe  est fermé en bas : .

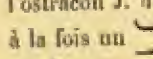
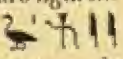
Le serviteur du Seigneur des Deux Pays dans la Place de Vérité SAOUADJIT ⁽²⁾ juste de voix, son frère HOUINEFER ⁽³⁾ [juste de voix(?)], son fils KENJOUMIN ⁽⁴⁾ juste de voix.

⁽¹⁾ On connaît, à Deir el-Médineh, un Saouadjit (, époux de , fils d'Arinefer auquel appartient la tombe n° 290, et probablement identique au  (époux de  = *Arin-R*) mentionné dans la tombe n° 10 (de l'époque de Ramsès II — cf. ci-dessus, p. 185, note 1), — et un autre Saouadjit (époux de , grand-père du précédent, donc père d'Arinefer, et mentionné également dans la tombe n° 290. Un  est cité dans la tombe n° 299 (cf. LERSIUS, *Denkm.*, Text. III, p. 300 — époque de Ramsès III-Ramsès IV).

⁽²⁾ Le *t* du nom divin *Wstt* est fréquemment omis dans le nom propre *St-Wstt*; cf. ci-dessus,

note 1, et ci-dessous, p. 190, note 2































⁽³⁾ La lacune est peut-être trop petite pour que l'on puisse y restituer *mst-hrw*.

⁽⁴⁾ Pour Saouadjit (père ou fils d'Arinefer), cf. BAUYÈRE, *Deir el Médineh (Fouilles de l'Institut. franç. d'archéol. orient., 1922-1923, Rapports préliminaires, t. I, 1^{re} partie)*, p. 16, 25, 26, 31, 33, 34, 36 (?), 37 et 38 = BAUYÈRE-KUENTZ, *La tombe de Nakht-Min et la tombe d'Arinefer (Mémoires de l'Institut. franç. d'archéol. orient., t. LIV), t. I, 1^{re} fasc.*, p. 80, 93, 94, 100, 102, 104 (?), 108, 109, 110-111 (généalogie de la tombe n° 290) et 115. — voir également la suite de l'ouvrage (à paraître). Sur l'ostracon J. 49866 du Musée du Caire figurent à la fois un  et un  qui peuvent être identiques à ceux de notre fragment (cf. ČERNÝ, *Quelques ostraca*

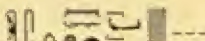
9. Fragment de stèle représentant la procession d'Amenophis I^{er} (fig. 3; pl. II⁽¹⁾). — Calcaire. — Épaisseur, 0 m. 05; surface décorée subsistante : largeur, 0 m. 24; hauteur, 0 m. 16. — A gauche, section rectiligne verticale à tranche polie. — Hiéroglyphes gravés; représentations en relief dans le creux. — Époque : XIX^e dynastie⁽²⁾ ⁽³⁾.


Acheté à Louxor, chez l'antiquaire Kamal Khalid⁽³⁾.

hiéroglyphes inédits de Thèbes au Musée du Caire (*Annales du Service des Antiquités*, t. XXVII, 1927), p. 184 et seq.).

⁽²⁾ De la page précéd. Mentions du nom Hounefér à Deir el-Médineh : tombe n° 330 (); tombe n° 335 ( fils de ); tombe n° 335 (                          

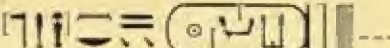
b) Deux hommes debout face à gauche, le haut du corps incliné en avant, la main droite relevée la paume tournée vers le visage, et le bras gauche baissé⁽¹⁾. De la main gauche chacun d'eux tient un objet qui doit être une sorte de bâton⁽²⁾. Ils sont vêtus d'un long pagne, et portent une perruque longue. Titres et noms : (vertic. ←)

 Le suivant NAKHT...⁽³⁾.

 Le suivant PENDOUA[ou]⁽⁴⁾.


c) Au-dessus de ces deux hommes, on distingue la partie antérieure du lion marchant qui orne le trône d'Amenophis⁽⁵⁾.

d) Un homme debout face à gauche. Titre : (vertic. ←)



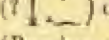


Le premier prophète du Seigneur des Deux Pays Djoser[ka]rà⁽⁶⁾.

⁽¹⁾ Sur la représentation, il semble que le premier personnage ait les deux bras baissés et que le second les ait relevés; en réalité, l'artiste, déplaçant les différents plans, a totalisé d'un côté les bras gauches, et de l'autre les bras droits. Le même procédé est employé pour représenter les bras des porteurs dans la procession de la tombe n° 2 (cf. ČERNÝ, *Le culte d'Amenophis I^{er} chez les ouvriers de la Nécropole Thébaine* dans le *Bulletin de l'Institut. franç. d'archéol. orient.*, t. XXVII, 1928, p. 187, fig. 13).

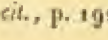
⁽²⁾ Cf. MARIETTE, *Fouilles exécutées en Égypte...*, II (planches), pl. 55 [= Abydos, temple de Ramsès II]; DAVIES, *The rock tombs of El Amarna* (*Archæol. Survey of Egypt*, XIII, 1903), I, p. 21 [b], et pl. VIII, XIII, XIV, XVI, XVIII, XIX, etc. Dans une des représentations de la procession d'Amenophis I^{er} à Deir el-Médineh (tombe n° 2, paroi est), deux  tiennent également un bâton (dont l'extrémité seule subsiste, — cf. ČERNÝ, *op. cit.*, p. 187, fig. 13, à droite).


⁽³⁾ Peut-être Nakhtouamon, propriétaire de la tombe n° 335 (BAUVÈRE, *op. cit.*, p. 204). A

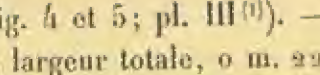
Deir el-Médineh, on connaît encore, comme noms commençant par *nht* :  (tombe n° 291, BAUVÈRE-KUNZT, *La tombe de Nakht-Min et la tombe d'Ari-Nefer* (*Mémoires de l'Institut. franç. d'archéol. orient.*, t. LIV), t. I, 1^{re} fasc., p. 29, 32, etc.);  (Rec. de trav., II (1880), p. 184, § LVII);  (cf. ci-dessous, p. 197, note 2); et  (LIERLEIN, *Dictionn. des noms propres*, n° 790 — var. :  Rec. de trav., II (1880), p. 192 [§ LXXXII]).

⁽⁴⁾ Peut-être Pendouaou, frère ou collègue (? ) de Nakhtouamon de la tombe n° 335 (BAUVÈRE, *op. cit.*, p. 132 : ). Ce nom s'écrit d'ordinaire :  ou le retrouve, à Deir el-Médineh, dans les tombes n° 3, 4 et 219.


⁽⁵⁾ Cf. ČERNÝ, *op. cit.*, p. 187 et 189, fig. 13 et 14.

⁽⁶⁾ Autre mention du même titre : ČERNÝ, *op. cit.*, p. 192, note 2 :  (Neferhor).

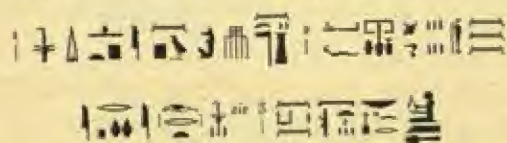
10. Table d'offrandes du —  (fig. 4 et 5; pl. III⁽¹⁾). — Forme *hotep*. — Calcaire. — Longueur, 0 m. 225; largeur totale, 0 m. 22; largeur de la partie rectangulaire, 0 m. 145; largeur de la bande d'encadrement, 0 m. 032; épaisseur totale, 0 m. 08; saillie inférieure : longueur, 0 m. 16; largeur, 0 m. 115; épaisseur, 0 m. 03. — Hiéroglyphes gravés; représentations en relief dans le creux. — Époque : Ramsès II-Séti II⁽²⁾.



Achetée à Louxor, chez l'antiquaire Mohasseb.

Les offrandes représentées dans le rectangle central sont détruites; on distingue encore la natte  sur laquelle elles étaient posées.

INSCRIPTIONS DU POURTOUR. — A. (1. horizont. —; 2. vertic. —; 3. horizont. —) :



Les signes — et — sont rendus par un trait droit ou crochu à chaque bout et plus ou moins épais; — et — par un trait droit (en B, C, D également).

‡ L'offrande que donne le roi à Anubis qui est à la tête du palais divin, † (afin qu')il donne les offrandes qui sortent à la voix, pain, bière, bétail, volaille, eau fraîche, vin et lait, ‡ pour le double du chef d'ouvriers *NEWSEFEN* (5) juste de voix.

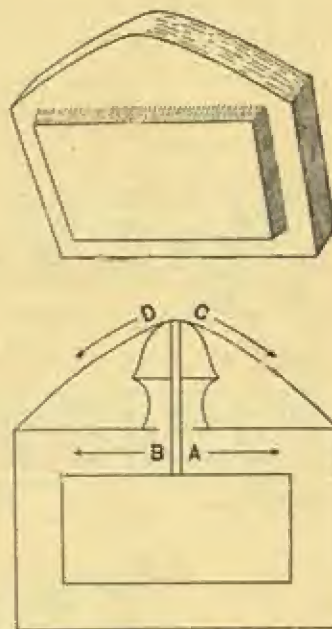


Fig. 4. — Table d'offrandes n° 10.
Saillie inférieure, et emplacement
des inscriptions.

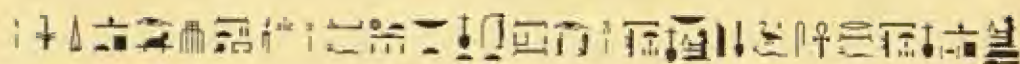
⁽¹⁾ Cliché O. Guérard.

⁽¹⁾ Le chef d'ouvriers Nebnefer est représenté avec le chef d'ouvriers Kaha (cf. ci-dessus, p. 188, n° 7) dans la tombe n° 10 de Deir el-Médineh qui est sûrement de l'époque de Ramsès II (cf. ci-dessus, p. 185, note 1, et p. 188, note 1). Son fils Neferhotep (c'est également le nom de son père) vivait à l'époque de Ramsès II. Merenptah et Sétî II (cf. l'ostrocon n° 25237 du Musée du Caire = DARESSY, *Ostraca (Catalogue*

général... du Musée du Caire), p. 60-61; et Papyrus Salt, n° 124, *passim*, publié par CHABAS et BIRCH, *Mélanges égyptologiques*, 3^e série, t. I, p. 173-201).

¹²⁾ Le chef d'ouvriers Nebnefer était enseveli avec son père Neferhotep, également chef d'ouvriers, dans la tombe n° 6 de Deir el-Médineh (cf. GARDINER-WEDGALL, *A Topographical Catalogue of the Private Tombs of Thebes* (1913), n° 6, Ramses II).

B. (1. horizont. →; 2. vertic. ↗; 3. horizont. →):

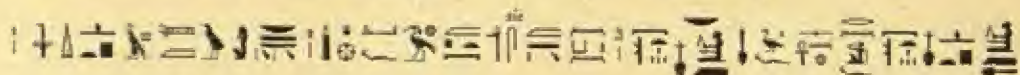


‡ L'offrande que donne le roi à Osiris le chef des Occidentaux; ‡ (afin qu'il donne toute chose bonne et pure pour le double de l'Osiris ‡ chef d'ouvriers NEBNEFER juste de voix, et (de) son fils qui fait vivre son nom, le chef d'ouvriers NEFERHOTEP⁽¹⁾ juste de voix.



Fig. 5. — Table d'offrandes n° 10. Inscriptions de la tranche (d'après l'original).

INSCRIPTIONS DE LA TRANCHE (fig. 5). — C. (horizont. →)

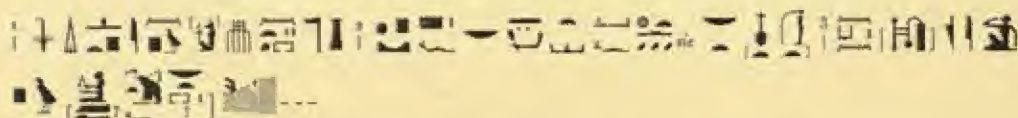


‡ L'offrande que donne le roi à Horakhti-Toum seigneur des Deux Pays ‡ d'Héliopolis, (afin qu'il donne la spiritualisation dans le ciel et la force sur la terre au double du ‡ chef d'ouvriers NEBNEFER juste de voix, et (de) son fils qui fait vivre son nom, le chef d'ouvriers NEFERHOTEP juste de voix.

⁽¹⁾ La tombe du chef d'ouvriers Neferhotep, fils de Nebnefer, est le n° 216 de Deir el-Médineh (cf. GARDINER-WEIGALL, *op. cit.*, n° 216.

Ramses II). Voir d'autres monuments mentionnant Nebnefer et son fils Neferhotep dans LÄMKE, *Dictionn. des noms propres*, n° 684 et 929.

Dans la bande entourant le rectangle central, — à droite : (1. horizont. →; 2. vertic. →; 3. horizont. →)



Le trait « qui suit le déterminatif de *der* est gravé dans la cassure de la pierre.

‡ L'offrande que donne le roi à Anubis qui est à la tête du palais divin, ‡ celui qui est sur sa montagne, le seigneur de la nécropole, (afin qu'il donne toute chose bonne et pure ‡ pour le double du peintre Iou⁽¹⁾ [juste de voix (?), et (de) sa] mère la maîtresse [de maison (?)] -----⁽²⁾.

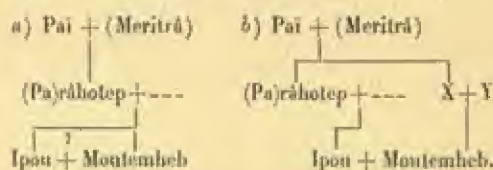
A gauche : (1. horizont. →; 2. vertic. →) :




‡ L'offrande que donne le roi à Osiris le chef⁽²⁾, Ounnefer ‡ le roi des vivants, (afin qu'il donne toute chose bonne -----.


⁽¹⁾ Une table d'offrandes du Musée de Turin (le numéro m'en est inconnu) sur laquelle figurent un grand nombre de noms propres, donne les indications généalogiques suivantes : un , dont le père était , avait comme enfants : , etc., et comme petits-enfants : ( ou ) , etc. Ce document ne spécifie pas le nom du père de chacun des petits-enfants, mais d'autres monuments, parmi lesquels notre table d'offrandes, autorisent à voir en , le père de  (LIEBLEIN, *Dictionn. des noms propres*, n° 662), en , le père de  (LIEBLEIN, *op. cit.*, n° 2334 :  et  sont deux formes du même nom; elles sont employées pour désigner un même individu sur l'ostéon J. 49866 du Musée du Caire; cf. CHENY, *Quelques ostraca hiéroglyphiques inédits de Thèbes au Musée du Caire* (*Annales du Serv. des Antiq.*, t. XXVII,

1927), p. 184 et seq.), etc. Ainsi Montemheb, dont les parents ne sont pas connus, pourrait être soit une sœur (a) soit une cousine (b) d'Iou, et en même temps sa femme :



⁽²⁾ Il faut peut-être lire : [sa] mère Nebet ----- Dans la tombe n° 335 de Deir el-Médineh, le peintre Râhotep est représenté avec sa femme, mais le nom de celle-ci est illisible :  (copie de l'auteur; cf. BRUYÈRE, *Deir el Médineh (Fouilles de l'Institut. franç. d'archéol. orient., 1924-1925, Rapports préliminaires, t. III, 3^e partie), p. 139).*

⁽³⁾ Variantes : LANGE-SCHÄFER, *Grab- und Denksteine des mittleren Reichs (Catalogue général... du Musée du Caire)*, I, p. 395 (n° 20397, i); II, p. 163 (n° 20542, a). Cf. ERMAN-GRAPOW, *Wörterbuch*, III, p. 308.

15. Fragment de figurine funéraire du  (fig. 6). — Type « serviteur » (en forme de momie). — Calcaire. — Hauteur subsistante, 0 m. 085. — Hiéroglyphes peints en noir entre deux lignes verticales ocre rouge. — Époque : XIX^e-XX^e dynasties.

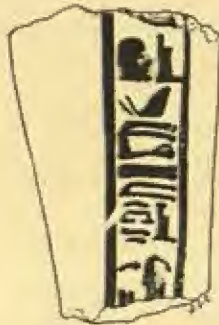





Fig. 6. — Fragment de figurine funéraire n° 15 (d'après une photographie; échelle 1 : 2).

Acheté à Louxor, chez l'antiquaire Mohasseb.
Le fragment subsistant donne la partie comprise entre la taille et les genoux. Inscription : (vertic. →)

































---   ---




--- l'Osiris serviteur dans la Place de Vérité DÛKHOUTI ---⁽¹⁾.













16. Fragment de figurine funéraire du  (fig. 7). — Type « serviteur » (en forme de momie). — Terre cuite blanchie. — Hauteur subsistante, 0 m. 175. — Hiéroglyphes peints en noir; lignes de séparation ocre rouge. — Perruque longue noire; collier *ousekh* bleu, vert, noir et ocre rouge. — Époque : XIX^e-XX^e dynasties.

Copié à Louxor, chez l'antiquaire Kamal Khalid⁽²⁾.



La partie inférieure manque à partir des genoux. Inscription : (horizont. →)














                                ---


! L'éclairé Osiris serviteur dans la Place de Vérité AMENEMHEB ! juste de voix. Il dit : Ô ces *ouchabti* ! si  est enrôlé, si est décompté l'Osiris serviteur  dans la Place de Vérité AMENEMHEB⁽³⁾ juste de voix  -----.

⁽¹⁾ On connaît, à Deir el-Médineh, comme nous commençant par *Dhwtj* :     (cf. ci-dessus, p. 178, n° 2);     (Rec. de trav., IV (1883), p. 133, § XXI); et     (BREVÈRE, Deir el Médineh (Fouilles de l'Institut. franç. d'archéol. orient., 1924-1925, Rapports préliminaires, t. III, 3^e partie), p. 193; et (1926, t. IV, 3^e partie), p. 79) qui d'après les inscriptions de la tombe n° 215 n'était pas *âdm-s*, mais *scribe*.

⁽²⁾ Collationné par M. G. Nagel.

⁽³⁾ De  à  le texte est peu visible.



⁽⁴⁾ Autres mentions du nom Amenemheb à Deir el-Médineh :    (BREVÈRE, Deir el Médineh (Fouilles de l'Institut. franç. d'archéol. orient., 1924-1925, Rapports préliminaires, t. III, 3^e partie), p. 192 — tombe n° 335);      (LÉRY, *ibid.* (1926, t. IV, 3^e partie), p. 63 — tombe n° 250);      (Rec. de trav., II (1880), p. 169, § VI). Cf. également tombes n° 2 et 2A (stèle dans la cour) à Deir el-Médineh.

17. Figurine funéraire du . — Type « serviteur » (en forme de momie). — Bois peint. — Hauteur, 0 m. 24. — Hiéroglyphes peints en noir sur fond ocre jaune. — Époque : XIX^e-XX^e dynasties.

Copiée à Louxor, chez l'antiquaire Girgis Gabrial.

Inscription : (vertic. →)




→        

Le signe — est rendu par un simple trait, — par un trait crochu à chaque bout, — et — par un trait épais, et  par .




L'éclairé Osiris serviteur dans la Place de Vérité MESSA juste de voix pour l'éternité.

J. J. CLÈRE.

Paris, le 28 mars 1929.

⁽¹⁾ , forme abrégée du titre 
, *édm-2 m St-M?l*. Voir d'autres exemples dans le *Rec. de trav.*, II (1880), p. 191, 194 et 195.

⁽²⁾   ou  ? Ce nom

s'écrit d'ordinaire    (Deir el-Médineh, tombes n^{os} 3 et 219).

⁽³⁾ Autres exemples de *m²-hrw hr nhh* dans le *Rec. de trav.*, II (1880), p. 167, 170, 173 et 195.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
É. CHASSINAT. Une nouvelle mention du pseudo-architecte du temple d'Horus, à Edfou. .	1- 10
H. HENNE. Papyrus GRUUX n° 3 à 8 et papyrus du Caire n° 49427. — Additions et corrections.	11- 14
J. D. WEILL. Quelques textes épigraphiques inédits du Caire (avec 3 planches)	15- 24
L. SAINT-PAUL GIRARD. Adversaria coptica (§ 1)	25- 32
Geo. NAGEL. Set dans la barque solaire	33- 39
B. BRUYÈRE. L'enseigne de Khabekhnou	41- 48
L. KEIMER. Sur quelques petits fruits en faïence émaillée datant du Moyen Empire (avec 8 planches)	49- 97
L. SAINT-PAUL GIRARD. Adversaria coptica (§ 2)	99-102
Ch. KUENTZ. Sur un passage de la stèle de Naucratis : la lecture du signe ¶	103-106
— A propos de Westcar 6/7	107-111
— Quelques monuments du culte de Sobk (avec 2 planches)	113-172
J. J. CLÈRE. Monuments inédits des serviteurs dans la Place de Vérité (avec 4 planches) .	173-201





Acte de Waqf de la Zawiya al Husari.





Tombeau de la dame Farha, de Nâsir al dîn Muhammad et de Baktimur al silâhdâr (Zawiyat al Husârî).





- a) Inscription funéraire de la martyre Ghazâl (Zawiyat al Husari).
b) Acte de Waqf de la Madrasa Mihmandâriya (Musée arabe du Caire).



1



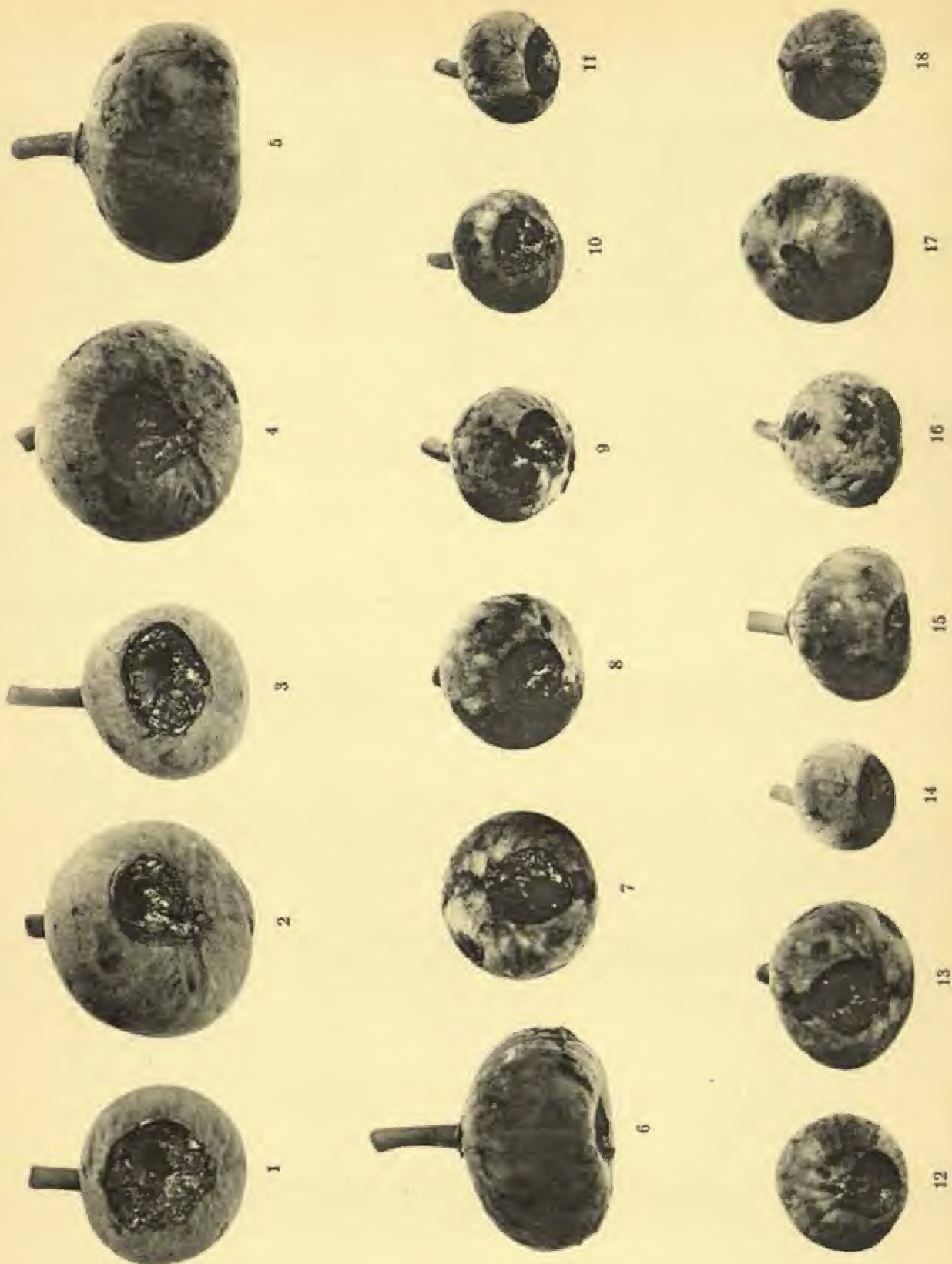
2



3

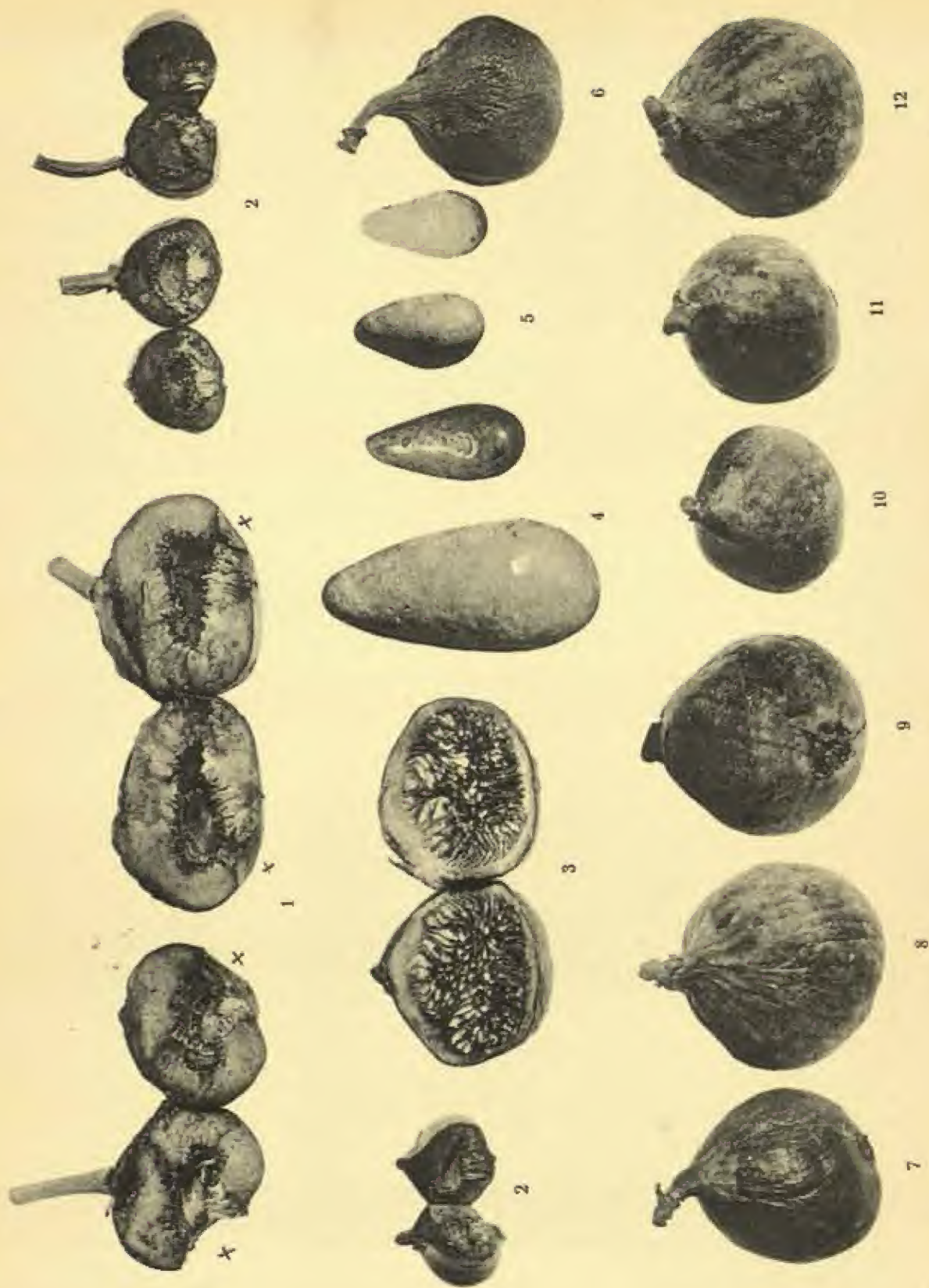
Figues de sycomore en faïence.





Figures de sycamore.







3



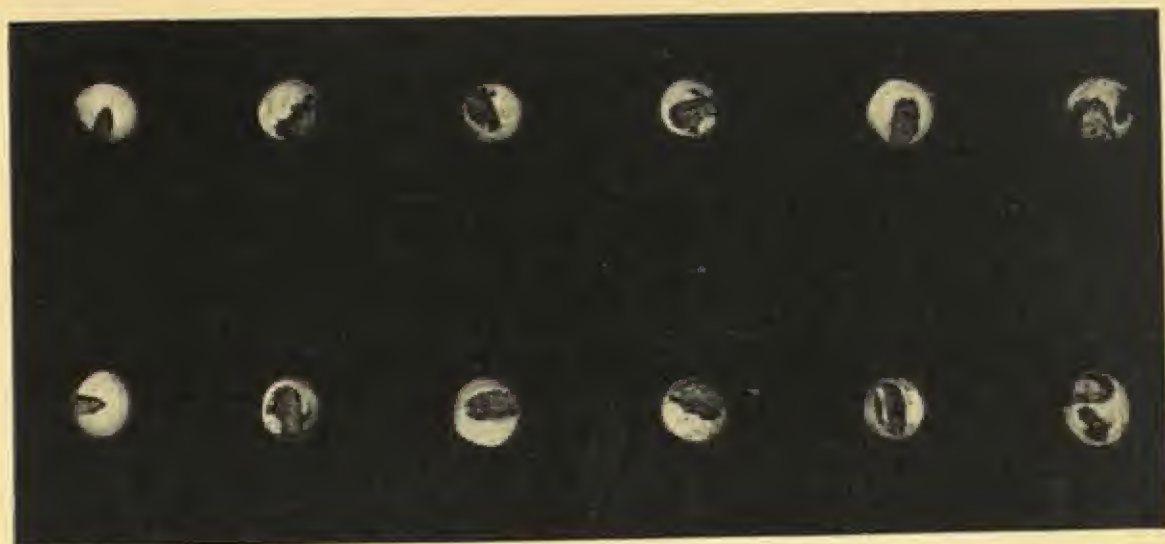
2



1



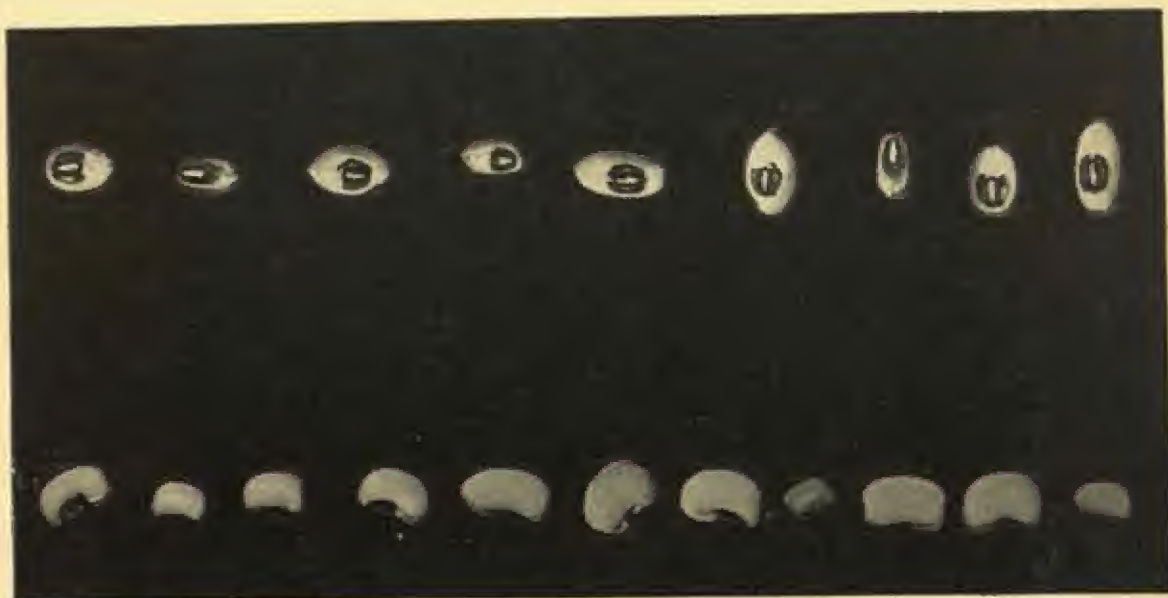
Couteaux pour entailler les figues de sycomore.



1



2



3

1 et 2, fèves *Lobia* en falence. — 3, fèves *Lobia*.





1



2

Pois chiches égyptiens.

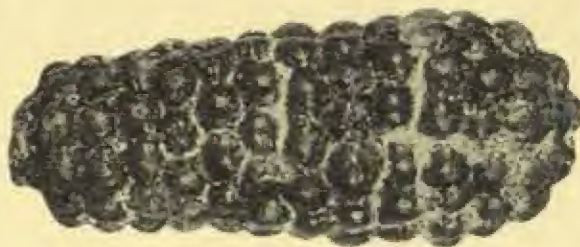


Fig. 1. — Grappe de raisin en falence.



Fig. 2. — Melon égyptien en falence.





Table d'offrandes représentée sur un cercueil du Moyen Empire.





Adoration du dieu Sobk. Musée du Caire (journal d'entrée n° 33.848).

Échelle environ 1 : 3.





Scène tirée du papyrus funéraire de Iset-em-Kheb (Musée du Caire).
Échelle environ 1 : 2.



№ 1 (1 : 5 environ)



Nº 2 (1 : 3 environ).



Nº 3 (2 : 3 enviroa).



Nº 6 (1 : 2 environ).



N° 8 (2 : 5 environ).



N° 9 (1 : 3 environ).



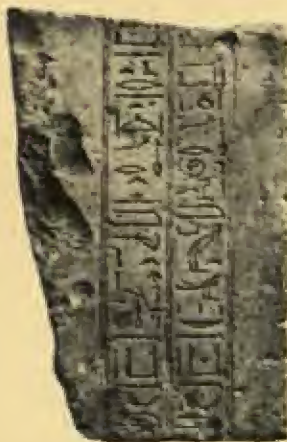
N° 10 (2 : 5).



N° 11 (1 : 5 environ).



N° 12 (1 : 4 environ).



N° 13 (1 : 8 environ).



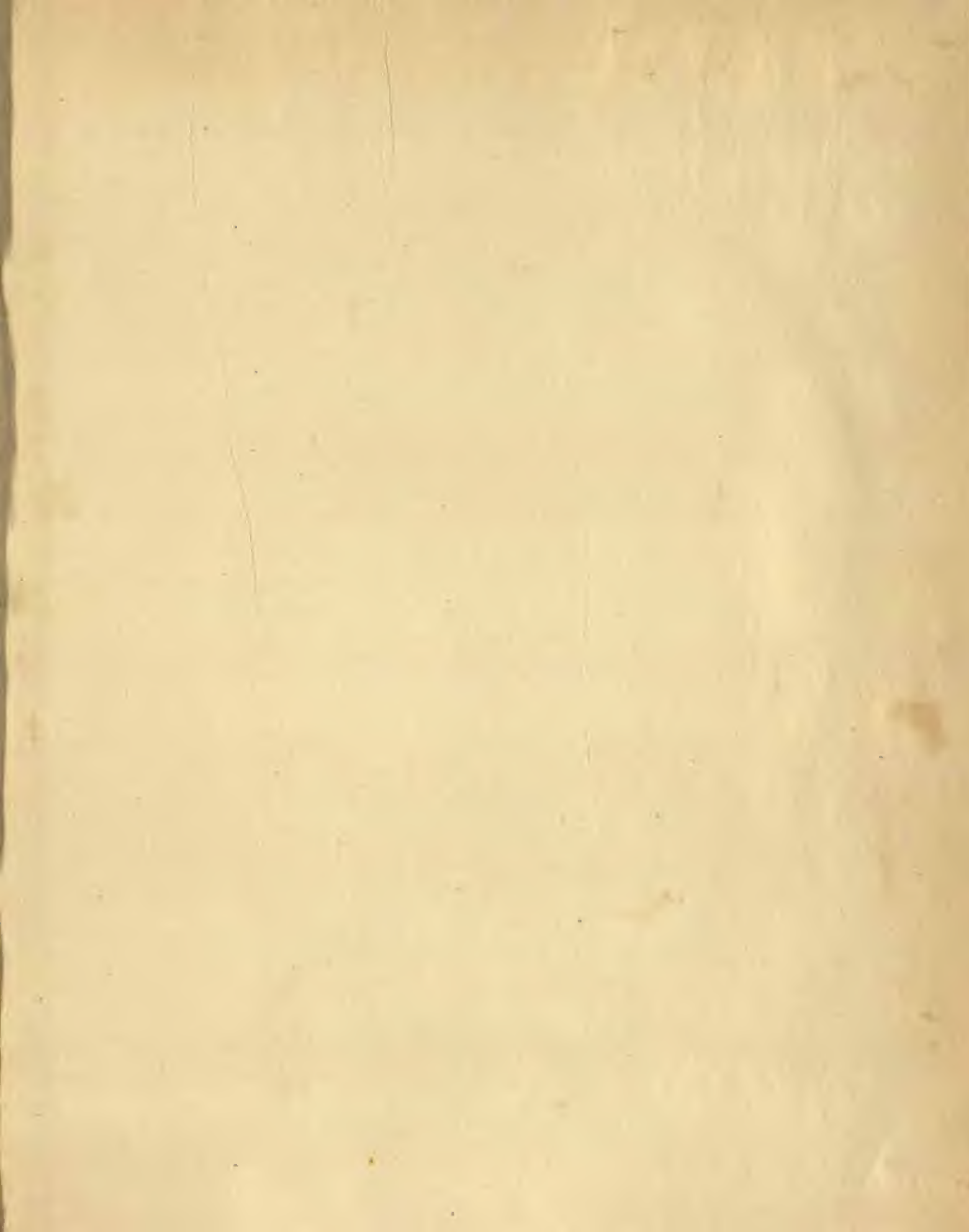
N° 4 (1 : 5 environ).



N° 14 (2 : 15).

(30) *ew*

1



11/28/88

"A book that is shut is but a block"

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL LIBRARY

GOVT. OF INDIA
Department of Archaeology
NEW DELHI.

Please help us to keep the book
clean and moving.

S. N. 146. N. DELHI.